

LE SENS COMMUN

mikhail bakhtine
(v. n. volochinov)

le marxisme et la philosophie du langage

essai d'application de la méthode sociologique en linguistique





LES EDITIONS DE MINUIT





le marxisme
et la philosophie du langage



mikhail bakhtine
(v. n. volochinov)

le marxisme
et la philosophie du langage

essai d'application de la méthode sociologique en linguistique

préface de roman jakobson
traduit du russe et présenté par marina yaguello

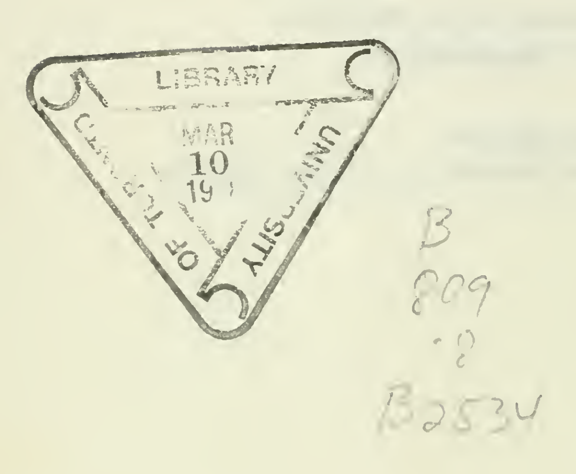


LES ÉDITIONS DE MINUIT

Titre de l'édition originale

Marksizm i filosofija jazyka

Première édition sous le nom de Volochinov
Leningrad, 1929



ISBN 2-7073-0151-5

préface

Dans le livre publié sous la signature de V. N. Volochinov à Leningrad en 1929-30 dans deux éditions successives sous le titre *Marksizm i filosofija jazyka* (« Marxisme et philosophie du langage »), tout, depuis la page de titre, ne peut que surprendre.

On finit par découvrir que le livre en question et plusieurs autres ouvrages publiés à la fin des années vingt et au début des années trente sous le nom de Volochinov, comme par exemple un volume sur la doctrine du freudisme (1927) et quelques essais sur le langage dans la vie et dans la poésie, ainsi que sur la structure de l'énoncé, furent en vérité composés par Bakhtine (1895-1975), l'auteur d'œuvres déterminantes sur la poétique de Dostoïevski et de Rabelais. A ce qu'il semble, Bakhtine se refusait à faire des concessions à la phraséologie de l'époque et à certains dogmes imposés aux auteurs. Les adeptes et disciples du chercheur, en particulier, V. N. Volochinov (né en 1895, disparu vers la fin de 1930), ont tenté un compromis qui, sous un pseudonyme scrupuleusement gardé et grâce à une retouche obligatoire du texte et même du titre, permettrait de sauver l'essentiel du grand travail.

Ce qui pourrait également surprendre des lecteurs moins au fait de l'histoire de l'obscurantisme que de celle de la pensée scientifique, c'est la disparition complète du nom même de ce chercheur éminent dans toute la presse russe pendant presque un quart de siècle (jusqu'à 1963) ; quant à son livre sur la philosophie du langage, on ne le trouve mentionné au cours de la même époque que dans quelques rares études linguistiques de l'Occident. Récemment, on en a donné quelques citations dans des publications soviétiques d'un tirage insignifiant, comme le recueil dédié au 75ᵉ anniversaire de Bakhtine et publié à 1 500 exemplaires (Tartu, 1973).

L'ouvrage en question est reproduit dans la série *Janua Linguarum* (La Haye-Paris, 1972) et traduit en anglais

(New York, 1972) mais avec d'autres chefs-d'œuvre de la pensée théorique russe d'entre les deux guerres, ce travail reste encore à peu près inaccessible aux lecteurs de son pays natal.

Malgré toute la singularité de la biographie du livre et de son auteur, c'est par la nouveauté et l'originalité de son contenu que le volume surprend encore le plus tout lecteur à l'esprit ouvert. Ce volume dont le sous-titre porte : « Les problèmes fondamentaux de la méthode sociologique dans la science du langage » anticipe sur les exploits actuels accomplis dans le domaine de la sociolinguistique, et surtout réussit à devancer les recherches sémiotiques d'aujourd'hui et à leur assigner de nouvelles tâches de grande envergure. La « dialectique du signe », et du signe verbal, en particulier, qui est étudiée dans le livre garde ou plutôt acquiert une grande valeur suggestive à la lumière des débats sémiotiques actuels.

Dostoïevski est le héros favori de Bakhtine et la définition qu'il en donne se trouve être en même temps la caractéristique la plus juste de la méthodologie scientifique propre à l'explorateur : « Rien ne lui semble accompli ; tout problème reste ouvert, sans fournir la moindre allusion à une solution définitive. » Selon Bakhtine, dans la structure du langage, toutes les notions substantielles forment un système inébranlable, constitué de paires indissolubles et solidaires : la reconnaissance et la compréhension, la cognition et l'échange, le dialogue et le monologue, qu'ils soient énoncés ou internes, l'interlocution entre le destinateur et le destinataire, tout signe pourvu de signification et toute signification attachée au signe, l'identité et la variabilité, l'universel et le particulier, le social et l'individuel, la cohésion et la divisibilité, l'énonciation et l'énoncé.

Ce qui attire surtout l'attention et la pensée créatrice du lecteur, c'est la partie finale du livre, où l'auteur discute le rôle fondamental et varié de la citation, soit patente, soit latente, dans nos énoncés et interprète les divers moyens qui servent à adapter au contexte du discours ces emprunts multiformes et continuels.

Roman Jakobson.

introduction

I. Bakhtine, l'homme et son double.

M. M. Bakhtine naît en 1895 à Orel dans une famille de vieille noblesse ruinée, d'un père employé de banque. Il passe son enfance à Orel et son adolescence à Vilno et Odessa. Il étudie à l'université d'Odessa, puis de Saint-Pétersbourg, d'où il sort diplômé d'histoire et de philologie en 1918. En 1920, il s'installe à Vitebsk, où il occupe divers postes d'enseignement. Il y épouse en 1921 Hélène Okolovitch, qui sera sa fidèle collaboratrice pendant un demi-siècle. Bakhtine fait alors partie d'un petit cercle d'intellectuels et d'artistes parmi lesquels on trouve Marc Chagall et le musicologue Sollertinsky, ami intime de Chostakovitch. Ce cercle comprend également un jeune professeur au conservatoire de musique de Vitebsk, V. N. Volochinov, ainsi que P. N. Medvedev, employé dans une maison d'édition. Tous deux deviendront les élèves, les amis dévoués et de fervents admirateurs de Bakhtine. Ce cercle, connu sous le nom de « cercle de Bakhtine », est un creuset d'idées novatrices à une époque qui en compte beaucoup, particulièrement dans les domaines de l'art et des sciences humaines. Bien que contemporain des mouvements formaliste et futuriste, il s'en démarque nettement.

En 1923, atteint d'osthéomyélite, Bakhtine retourne à Petrograd. Dans l'impossibilité de travailler régulièrement, il semble avoir été alors dans une situation matérielle difficile. Ses disciples et admirateurs Volochinov et Medvedev l'ont suivi à Petrograd. Animés à la fois par le désir de venir en aide financièrement à leur maître et de répandre ses idées, ils s'offrent comme prête-noms afin de rendre possible la publication de ses premiers ouvrages. Frejdizm *(Le freudisme, Leningrad, 1925), et* Le marxisme et la philosophie du langage *(Leningrad, 1929) sortent*

sous le nom de Volochinov. Formalnyj metod v literaturovedenije, kritičeskoje vvedenije v sotsiologičeskuju poetiku *(La méthode formaliste appliquée à la critique littéraire), qui constitue une critique des formalistes, est publié en 1928, toujours à Leningrad, sous la signature de Medvedev*[1].

Pourquoi donc Bakhtine ne publie-t-il pas sous son propre nom ? Le doute n'est pas permis quant à la paternité de ses œuvres. Le contenu s'inscrit parfaitement dans la ligne de ses publications signées et on dispose par ailleurs de témoignages directs. En tout cas, à l'époque, le secret est bien gardé, puisque Boris Pasternak, dans une lettre adressée à Medvedev, manifeste son enthousiasme et son admiration pour l'œuvre présumée de ce dernier et avoue qu'il était loin de se douter qu'en Medvedev se cachait « un tel philosophe ». Alors, pourquoi ce jeu de prête-nom ? Selon le professeur V. V. Ivanov, élève et ami de Bakhtine, il y aurait deux ordres de motifs : tout d'abord, Bakhtine aurait refusé les modifications imposées par l'éditeur ; de caractère intransigeant, il aurait préféré ne pas publier plutôt que de changer une virgule ; Volochinov et Medvedev auraient alors proposé d'endosser les modifications. L'autre ordre de motifs serait plus personnel et lié au caractère de Bakhtine, à son goût du masque et du dédoublement et aussi, semble-t-il, à sa profonde modestie de scientifique. Il aurait professé qu'une pensée véritablement novatrice n'a pas besoin, pour être assurée de durer, d'être signée par son auteur. A cet égard, le professeur Ivanov le compare à Kierkegaard, qui s'est également caché sous des pseudonymes. Quoi qu'il en soit, en 1929, l'année même où Volochinov signe Le marxisme et la philosophie du langage, *Bakhtine publie enfin un premier livre sous son propre nom* Problemy tvorčestva Dostojevskovo *(Les problèmes de la création chez Dostoïevski*[2]*). Il consa-*

1. Ce troisième ouvrage a été réédité en 1971 dans la revue *Trudy po znakovym sistcmam,* Université de Tartu, 1971. Les deux autres n'ont jamais été réimprimés. Mouton (La Haye) a publié en 1972 un fac-similé de l'édition de 1929 du *Marxisme et la philosophie du langage.* C'est à partir de ce texte qu'a été établie la présente édition.
2. Traduction française sous le titre : *Problèmes de la poétique de Dostoïevski,* Lausanne, L'Age d'homme, 1970.

crera le reste de sa vie de chercheur à l'analyse stylistique et littéraire.

Volochinov et Medvedev disparaissent dans les années trente. Bakhtine vit à ce moment-là à la frontière de la Sibérie et du Kazakhstan, à Koustanaï. Tout en enseignant, il commence à composer sa monographie sur Rabelais. En 1936, il est nommé à l'Institut pédagogique de Saransk. En 1937, il s'installe non loin de Moscou, à Kimr, où il vivra une vie effacée jusqu'en 1945, enseignant au lycée local et participant aux travaux de l'Institut de littérature de l'Académie des sciences de l'U. R. S. S. Il y soutient sa thèse sur Rabelais en 1946. De 1945 à 1961, date de son départ à la retraite, il enseigne de nouveau à Saransk, terminant sa carrière à l'université de cette ville.

A partir de 1963, il commence à jouir d'une certaine notoriété, surtout après la réédition de son ouvrage sur Dostoïevski (1963) et de sa thèse sur Rabelais Tvorčestvo François Rabelais i narodnaja kultura srednevekovja i Renesansa *(François Rabelais et la culture populaire du Moyen Age et de la Renaissance), Moscou, 1965*[3].

En 1969, il s'installe à Moscou, où il publie des contributions dans les revues Voprosy literatury *et* Kontekst. *Il meurt à Moscou en 1975 des suites d'une longue maladie.*

II. Le marxisme et la philosophie du langage.

Il est difficile d'affirmer avec certitude quelles parties du texte sont dues à Volochinov. Toujours selon le professeur Ivanov, qui tient l'information de Bakhtine lui-même, le titre et certaines parties du texte liées au choix de ce titre sont de Volochinov. Il ne saurait être question, bien entendu, de remettre en question les convictions marxistes de Bakhtine ; le livre est marxiste de bout en bout. Il n'en reste pas moins que, comme le souligne Jakobson dans sa préface, le plus surprenant dans ce livre c'est bien son titre, le contenu étant beaucoup plus riche

3. Traduction française sous le titre : *François Rabelais et la culture populaire sous la Renaissance,* Gallimard, 1970.

que la couverture ne le laisse espérer. Bakhtine y expose bien la nécessité d'une approche marxiste de la philosophie du langage, mais il touche en même temps pratiquement à tous les domaines des sciences humaines, entre autres la psychologie cognitive, l'ethnologie, la pédagogie des langues, la communication, la stylistique, la critique littéraire et pose en passant les fondements de la sémiologie moderne. Il a d'ailleurs de tous ces domaines une vision remarquablement unitaire et très en avance sur son temps. Cependant, et le sous-titre, Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique, *est à cet égard révélateur, c'est avant tout un livre sur les rapports du langage et de la société, placé sous le signe de la dialectique du signe, comme effet des structures sociales.*

Le signe et l'énonciation étant de nature sociale, dans quelle mesure le langage détermine-t-il la conscience, l'activité mentale, dans quelle mesure l'idéologie détermine-t-elle le langage ? Telles sont les questions qui constituent le fil directeur du livre. Ces questions que l'humanité s'est posées maintes fois avant lui, Bakhtine est le premier à les aborder dans une perspective marxiste. Il est donc indispensable de situer sa réflexion par rapport à la question fondamentale que soulève l'application de l'analyse marxiste à la langue — la langue est-elle une superstructure ? — et donc par rapport à la controverse de la linguistique soviétique à ce sujet, controverse à laquelle Staline mit fin en 1950 avec A propos du marxisme en linguistique [4].

En même temps, il faut noter que, par sa critique de Saussure — représentant le plus éminent de ce que Bakhtine nomme l'objectivisme abstrait — et des excès du structuralisme naissant, il précède de près de cinquante ans les orientations de la linguistique moderne. On verra que les deux aspects se rejoignent.

Bakhtine pose avant tout la question des données réelles de la linguistique, de la nature réelle des faits de langue. La langue est bien, comme pour Saussure, un fait social, dont l'existence se fonde sur les besoins de la communication. Mais, contrairement à la linguistique unifiante de Saussure et de ses héritiers, qui fait de la langue

4. Traduction française aux Editions de la Nouvelle Critique, 1950.

un objet abstrait idéal, se consacre à elle comme système synchronique homogène et rejette ses manifestations (la parole) comme individuelles, Bakhtine, lui, met justement tout l'accent sur la parole, sur l'énonciation, et en affirme la nature sociale, non individuelle, la parole étant liée indissolublement aux conditions de la communication, qui sont toujours liées aux structures sociales.

Si la parole est bien le moteur des changements linguistiques, elle n'est pas le fait des individus ; en effet, le mot est l'arène où s'affrontent les accents sociaux contradictoires, les conflits de langue reflètent les conflits de classe à l'intérieur même du système : communauté sémiotique et classe sociale ne se recouvrent pas. La communication verbale, inséparable des autres formes de communication, implique conflit, rapports de domination et de résistance, adaptation ou résistance à la hiérarchie, utilisation de la langue par la classe dominante pour renforcer son pouvoir, etc. Lorsque, à des différences de classe, correspondent des différences de registre ou même de système (ainsi, la langue sacrée des prêtres, le « terrorisme verbal » de la classe cultivée, etc.), ce rapport est encore plus évident, mais Bakhtine s'intéresse d'abord aux conflits à l'intérieur d'un même système. Tout signe est idéologique ; l'idéologie est un reflet des structures sociales ; donc, toute modification de l'idéologie entraîne une modification de la langue. L'évolution de la langue obéit à une dynamique connotée positivement, contrairement à la conception saussurienne. La variation est inhérente dans la langue et reflète des variations sociales ; si l'évolution obéit bien pour une part à des lois internes (réfection analogique, économie), elle est surtout régie par des lois externes, de nature sociale. Le signe dialectique, mouvant, vivant, s'oppose au « signal » inerte qui se dégage de l'analyse de la langue comme système synchronique abstrait. Ce qui amène Bakhtine à s'en prendre à la notion de synchronie. Fait remarquable, Bakhtine ne critique pas Saussure au nom de la théorie marxiste, largement proclamée, il le critique sur son propre terrain ; c'est-à-dire qu'il trouve la faille dans le système d'opposition langue/parole, synchronie/diachronie.

Sur le plan scientifique, objectif, le système synchronique est une fiction ; en effet, à aucun moment le sys-

tème n'est réellement en équilibre, ce sur quoi tous les linguistes sont bien d'accord. Mais, pour le locuteur-auditeur naïf, usager de la langue, la langue n'est pas non plus un système stable et abstrait de signaux constamment égaux à eux-mêmes et dégagés par des procédures d'analyse distributionnelle. La forme linguistique est toujours perçue, au contraire, comme un signe changeant. L'intonation expressive, la modalité appréciative sans laquelle il ne saurait y avoir d'énonciation, le contenu idéologique, la mise en relation avec une situation sociale déterminée, affectent la signification. La valeur nouvelle du signe, par référence à un « thème » toujours nouveau, est l'unique réalité pour le locuteur-auditeur. Seule la dialectique peut résoudre la contradiction apparente entre l'unicité et la pluralité de la signification. L'objectivisme abstrait favorise arbitrairement l'unicité, afin de pouvoir « enfermer le mot dans un dictionnaire ». Le signe est par nature vivant et mobile, pluri-accentuel ; la classe dominante a intérêt à le rendre mono-accentuel. Il s'agit bien là d'une critique du distributionnalisme « neutre ».

Selon Bakhtine, la linguistique saussurienne (l'objectivisme abstrait), qui croit se démarquer des procédures de la philologie, ne fait, en réalité, que les perpétuer. D'où la critique implicite de la notion de « corpus », pratique réductionniste qui tend à « réifier » la langue. Toute énonciation, faisant partie d'un processus de communication ininterrompu, est un élément du dialogue, au sens large du terme, englobant les productions écrites. Le corpus fait des énonciations des monologues. En ce sens, la démarche des linguistes est la même que celle des philologues. D'où l'idée toujours réitérée que le corpus, fondement de la linguistique descriptive et fonctionnaliste, mène au descriptivisme abstrait et fait du signe un signal (analyse distributionnelle, établissement de classes de contextes et de classes d'unités fournissant implicitement une norme, même si la méthode se veut « objective » et « non normative » dans la mesure où l'on s'abstient d'évoquer des règles à caractère prescriptif). Les impératifs pédagogiques ne sont pas sans influence sur la pratique du linguiste, dans la mesure où l'on cherche à transmettre un objet-langue aussi homogène que possible.

Bakhtine met également en évidence l'inadéquation de

toutes les procédures d'analyse linguistique (phonétiques, morphologiques et syntaxiques) pour rendre compte de l'énonciation complète, que celle-ci soit un mot, une phrase ou une suite de phrases. L'énonciation, comprise comme une réplique du dialogue social, est l'unité de base de la langue, qu'il s'agisse de discours intérieur (dialogue avec soi-même) ou extérieur. Elle est de nature sociale, donc idéologique. Elle n'existe pas en dehors d'un contexte social, puisque chaque locuteur a un « horizon social ». On a toujours un interlocuteur, au moins potentiel. Le locuteur pense et s'exprime pour un auditoire social bien défini. « La philosophie marxiste du langage doit poser comme base de sa doctrine l'énonciation comme réalité de la langue et comme structure socio-idéologique. »

« Le signe et la situation sociale sont indissolublement liés. » Or, tout signe est idéologique. Les systèmes sémiotiques servent à exprimer l'idéologie et sont donc modelés par celle-ci. Le mot est le signe idéologique par excellence, il enregistre les moindres variations des relations sociales ; mais cela ne vaut pas seulement pour les systèmes idéologiques constitués, puisque l' « idéologie du quotidien », qui s'exprime dans la vie courante, est le creuset où se forment et se renouvellent les idéologies constituées.

Si la langue est déterminée par l'idéologie, la conscience, donc la pensée, l' « activité mentale », qui sont conditionnées par le langage, sont modelées par l'idéologie. Pourtant, toutes ces relations sont des interrelations réciproques, orientées, il est vrai, mais n'excluant pas une action en retour. Le psychisme et l'idéologie sont en « interaction dialectique constante ». Ils ont pour terrain commun le signe idéologique : « Le signe idéologique est vivant du fait de sa réalisation dans le psychisme, et, réciproquement, la réalisation psychique vit de l'apport idéologique. » La question interdit un traitement schématique. En réalité, la distinction essentielle que fait Bakhtine est entre l' « activité mentale du moi », non modelée idéologiquement, proche de la réaction physiologique de l'animal, caractéristique de l'individu peu socialisé, et l' « activité mentale du nous », forme supérieure impliquant la conscience de classe. « La pensée n'existe pas en dehors de son expression potentielle et par conséquent en dehors de l'orientation sociale de cette expression et de la pensée elle-même. »

On ne peut pas non plus traiter schématiquement la question de la langue comme superstructure. Dans les années 20, au moment où Bakhtine compose son ouvrage, deux tendances s'affrontent en linguistique, le formalisme et le sociologisme dit « vulgaire », le marrisme. Nicolas Marr pousse l'assimilation de la langue à une superstructure jusqu'à des conséquences extrêmes : existence de langues de classe et de grammaires de classe indépendantes et théorie de l'évolution « par bonds » ; cette théorie est difficile à corroborer dans les faits : à toute révolution dans la base devrait correspondre une évolution aussi soudaine de la langue. Telle est en tout cas l'image, sans doute partiellement déformée, qu'on peut se faire de la théorie de Marr à partir de la controverse de 1950. Bakhtine, lui, insiste sur la notion de processus ininterrompu. Pour lui, le mot véhicule de façon privilégiée l'idéologie, l'idéologie est une superstructure ; les transformations sociales de la base se reflètent dans l'idéologie et donc dans la langue qui les véhicule. Le mot sert d' « indicateur » des changements. Bakhtine n'affirme jamais que la langue est une superstructure au sens étroit défini par Marr et qui donnera lieu en 1950 à la condamnation sans appel de Staline : en tout état de cause, la base et les superstructures sont en interaction. En revanche, il affirme nettement que la langue n'est pas assimilable à un instrument de production. Or, c'est précisément cette assimilation que formulera Staline, dans une tentative pour donner de la langue une image unifiante, homogène, neutre à l'égard de la lutte des classes, par où il rejoint paradoxalement l'objectivisme abstrait. On sait sur quelles motivations de politique intérieure (la question des langues nationales en U. R. S. S.) reposait son argumentation. Bakhtine dénonce le danger de toute systématisation ou formalisation outrancière des théories nouvelles : un système qui se fige perd sa vitalité, sa dynamique dialectique. Le reproche pourrait s'adresser aussi bien à Marr qu'à Staline. Bakhtine définit la langue comme expression des relations et luttes sociales, véhiculant et subissant l'effet de cette lutte, servant à la fois d'instrument et de matériau. Son œuvre restant inconnue du public soviétique comme du public occidental, seul l'affrontement de positions extrêmes a retenu l'attention. Tous ceux qui trouvaient

gênant de considérer la langue comme une superstructure ont poussé un soupir de soulagement en 1950 et se sont empressés d'oublier le rapport de la langue aux structures sociales jusqu'à une époque assez récente, avec l'émergence de la sociolinguistique comme linguistique et non comme variante périphérique, sinon carrément anecdotique[5].

Bakhtine donne aux thèses développées dans les deux premières parties du livre une application pratique dans la troisième qu'il consacre à l'étude de la transmission du « discours d'autrui ». Ce faisant, il s'attache à démontrer la nature sociale et non individuelle des variations stylistiques. En effet, la façon d'intégrer le « discours d'autrui » au contexte narratif reflète les tendances sociales de l'interaction verbale à une époque et dans un groupe social donné. Il s'appuie pour étayer sa thèse sur des citations tirées de Pouchkine, Dostoïevski, Zola, Thomas Mann, c'est-à-dire des œuvres d'individus qu'il replace dans le cadre de leur époque et donc de l'orientation sociale qui s'y manifeste. Il aborde également le rôle du « narrateur », se substituant à l'auteur dans le récit avec les interférences que cela implique. C'est certainement là une de ses contributions les plus originales. Il n'y a pas pour lui de frontière nette entre grammaire et stylistique. Le discours indirect constitue un discours emboîté à l'intérieur duquel se manifeste une interaction dynamique. Le passage du style direct au style indirect ne se fait pas de façon mécanique (cela lui fournit l'occasion de critiquer les exercices scolaires « structuraux », critique qui reste tout à fait pertinente aujourd'hui). Ce passage implique analyse et reformulation complète accompagnées d'un déplacement et/ou d'un entrecroisement des « accents appréciatifs » (modalité).

L'analyse stylistique, partie intégrante de la linguistique, apparaît comme la préoccupation essentielle de Bakhtine. La linguistique — comme, semble-t-il, pour Saussure[6] *—*

5. Voir à ce sujet, en France, les positions de Cohen, Mounin, Marcellesi, Gardin, Dubois, Calvet, Encrevé, etc. Je citerai simplement Marcel Cohen : « Il reste à voir dans quelle mesure le langage, comme la science, débouche dans la superstructure par certains des aspects de son emploi, en se trouvant lié à des institutions proprement dites ou à des éléments idéologiques. » (*Matériaux pour une sociologie du langage,* Maspero, 1956).
6. Voir L.J. Calvet, *Pour et contre Saussure,* Payot, 1976.

apparaît comme l'outil privilégié et indispensable pour mener à bien les travaux d'analyse littéraire qui occuperont la plus grande partie de sa vie. Comme Saussure, c'est, par de nombreux côtés, un homme du XIX^e siècle, un homme de cabinet, à la culture encyclopédique, un véritable « non-spécialiste ». C'est souvent parmi eux qu'on trouve les meilleurs spécialistes d'une discipline.

Marina Yaguello.

Bibliographie

V. V. Ivanov, « O Bahtine i semiotiki » (Bakhtine et la sémiotique), *Rossia,* 1, Naples, 1975 ; « Značenije idej Bahtina o znake, vyskazyvanije i dialoge dlja sovremennoj semiotiki » (La signification des idées de Bakhtine sur le signe, l'énonciation et le dialogue pour la sémiotique moderne), *Trudy po znakovym sistemam,* 1, Université de Tartu, 1973. Voir également *Očerki po istorii semiotiki v SSSR* (Esquisse d'une histoire de la sémiotique en U. R. S. S.), Moscou, 1976.

avant-propos

Dans le domaine de la philosophie du langage, il n'existe pas à l'heure actuelle une seule analyse marxiste. Qui plus est, dans les travaux marxistes consacrés à d'autres questions, proches de celles du langage, on ne trouve sur celui-ci aucune formulation un tant soit peu précise ou développée. Il va donc de soi que la problématique de notre travail, qui défriche en quelque sorte un terrain vierge, ne peut se situer qu'à un niveau très modeste. Il ne saurait être question d'une analyse marxiste systématique et définitive des problèmes de base de la philosophie du langage. Une telle analyse ne pourrait résulter que d'un travail collectif de longue haleine. Pour notre part, nous avons dû nous limiter à la simple tâche qui consiste à esquisser les *orientations de base* que devrait prendre une réflexion approfondie sur le langage et les *procédures méthodologiques* à partir desquelles cette réflexion doit s'établir pour aborder les problèmes concrets de la linguistique.

Notre problème a été rendu particulièrement complexe par le fait qu'il n'existe pas à ce jour, dans la littérature marxiste, de description définitive et universellement reconnue de la réalité spécifique des problèmes idéologiques. Dans la plupart des cas, ceux-ci sont perçus comme des manifestations de la conscience, c'est-à-dire comme des phénomènes de nature psychologique. Une telle conception a constitué un obstacle majeur à l'étude correcte des aspects spécifiques des phénomènes idéologiques, lesquels ne peuvent nullement être ramenés aux particularités de la conscience et du psychisme. C'est pourquoi le rôle de la langue, comme réalité matérielle spécifique de la création idéologique, n'a pu être apprécié à sa juste valeur.

Il faut ajouter à cela que, dans tous les domaines auxquels les pères fondateurs, Marx et Engels, ont peu touché, ou pas du tout, se sont solidement implantées des

catégories de type mécaniste. Ces domaines se trouvent donc, pour l'essentiel, au stade du matérialisme mécaniste pré-dialectique. Tous les domaines de la science des idéologies se trouvent encore dominés de nos jours par la catégorie de la causalité mécaniste. Par ailleurs, la conception positiviste de l'empirisme n'a pas encore disparu, qui s'incline devant le « fait », compris non dialectiquement mais comme quelque chose d'intangible et d'immuable. L'esprit philosophique du marxisme n'a encore pratiquement pas pénétré dans ces domaines.

Pour ces raisons, nous nous sommes trouvés dans l'impossibilité presque totale de nous appuyer sur des résultats précis et positifs qui auraient été acquis dans les autres sciences ayant trait à l'idéologie. Même la critique littéraire, qui est pourtant, grâce à Plekhanov, la plus développée de ces sciences, n'a rien pu fournir d'utile à notre sujet d'étude.

Ce livre se présente essentiellement comme un travail de recherche, mais nous avons essayé de lui donner une forme accessible au grand public. Dans la première partie de notre travail, nous nous efforçons de montrer l'importance des problèmes de la philosophie du langage pour le marxisme dans son ensemble. Cette importance, nous l'avons dit, est encore loin d'être suffisamment appréciée. Et pourtant, *les problèmes de la philosophie du langage se trouvent au point de convergence d'une série de domaines essentiels pour la conception marxiste du monde,* domaines dont certains jouissent, à l'heure actuelle, d'un grand intérêt de la part de notre opinion publique.

Il convient d'ajouter que, ces dernières années, les problèmes fondamentaux de la philosophie du langage ont acquis une acuité et une importance exceptionnelles. On peut dire que la philosophie bourgeoise contemporaine est en train de se développer *sous le signe du mot.* Encore cette nouvelle orientation de la pensée philosophique de l'Occident n'en est-elle qu'à ses débuts. La lutte acharnée dont le « mot » et sa situation dans le système sont l'enjeu ne peut se comparer qu'à celle qui a opposé au Moyen Age réalistes, nominalistes et conceptualistes. De fait, nous assistons à une renaissance, dans une certaine mesure, de la tradition des écoles philosophiques du Moyen Age

dans le réalisme des phénoménologues et le conceptualisme des néo-kantiens.

En linguistique proprement dite, après l'ère positiviste, marquée par le refus de toute théorisation des problèmes scientifiques, à quoi s'ajoute, chez les positivistes tardifs, une hostilité à l'égard des problèmes de vision du monde, on assiste à une nette prise de conscience des fondements philosophiques de cette science et de ses rapports avec les autres domaines de la connaissance. Cela a servi de révélateur à la crise que traverse la linguistique, dans son incapacité à résoudre ces problèmes de façon satisfaisante.

Montrer la place des problèmes de la philosophie du langage dans l'ensemble de la vision du monde marxiste, tel est l'objectif de notre première partie. C'est pourquoi elle ne contient pas de démonstrations et ne propose pas de conclusions définitives. L'intérêt se porte plus sur le lien entre les problèmes que sur le lien entre les faits étudiés.

La seconde partie s'efforce de résoudre le problème fondamental de la philosophie du langage, à savoir le problème de la *nature réelle des phénomènes linguistiques.* Ce problème constitue l'axe autour duquel tournent toutes les questions essentielles de la pensée philosophico-linguistique de notre temps. Des problèmes aussi fondamentaux que celui de l'*évolution de la langue,* de l'*interaction verbale,* de la *compréhension,* le problème de la *signification* et bien d'autres encore se ramènent à ce problème central. Bien entendu, nous n'avons fait qu'esquisser les principales voies qui mènent à sa résolution. Toute une série de questions restent en suspens. Toute une série de directions de recherche, indiquées au début, restent inexplorées. Mais il ne pouvait en être autrement dans un petit livre qui s'efforce, pratiquement pour la première fois, d'aborder ces problèmes d'un point de vue marxiste.

Dans la dernière partie de notre travail, on trouvera une étude concrète d'une question de syntaxe. L'idée directrice de toute notre recherche, le *rôle productif et la nature sociale de l'énonciation,* demande à être étayée par des exemples concrets : il est indispensable de montrer son importance, non seulement sur le plan général de la vision du monde et pour les questions de base de la philosophie du langage, mais aussi pour toutes les questions, aussi particulières soient-elles, de la linguistique.

Si cette idée est juste et féconde, elle doit être en effet applicable à tous les niveaux. Mais le thème de la troisième partie, le problème de l'*énonciation rapportée,* a lui-même une signification profonde qui dépasse de loin le cadre de la syntaxe. Toute une série d'aspects essentiels de la création littéraire, le *discours du héros* (la structuration du héros d'une façon générale), le *récit poétique,* la *stylisation,* la *parodie* ne constituent que des réfractions diverses du « discours d'autrui ». Il est donc indispensable de comprendre ce mode de discours et les règles sociologiques qui le régissent pour analyser de façon féconde les aspects de la création littéraire que nous avons cités.

La question qui est traitée dans la troisième partie n'a fait l'objet d'aucune étude dans la littérature linguistique. Ainsi, le discours indirect libre — que Pouchkine utilisait déjà — n'a été mentionné ni décrit par personne. De même que n'ont jamais été étudiées les variantes très diverses du discours direct et du discours indirect.

L'orientation de notre travail va de la sorte du général au particulier, de l'abstrait au concret : des questions de philosophie générale aux questions de linguistique générale ; à partir de là, nous abordons enfin une question spécifique qui se trouve à cheval sur la grammaire (la syntaxe) et la stylistique.

première partie

la philosophie du langage et son importance pour le marxisme



chapitre 1

étude des idéologies et philosophie du langage

Les problèmes de la philosophie du langage ont depuis peu acquis une actualité et une importance exceptionnelles pour le marxisme. Dans la plupart des secteurs les plus importants de son développement scientifique, la méthode marxiste se heurte directement à ces problèmes et ne peut poursuivre son avance de façon efficace sans les soumettre à un examen spécifique et leur trouver une solution.

Pour commencer, les bases d'une théorie marxiste de la création idéologique — celles des études sur la connaissance scientifique, la littérature, la religion, la morale, etc. — sont étroitement liées aux problèmes de philosophie du langage. Un produit idéologique appartient à une réalité (naturelle ou sociale), comme n'importe quel corps physique, instrument de production ou produit de consommation, mais de surcroît, et contrairement à eux, il reflète et réfracte une autre réalité qui lui est extérieure. Tout ce qui est idéologique possède un *référent* et renvoie à quelque chose qui se situe hors de lui. En d'autres termes, tout ce qui est idéologique est un *signe. Sans signes, point d'idéologie.* Un corps physique ne vaut qu'en tant que lui-même, il ne signifie rien mais coïncide entièrement avec sa nature propre. Il n'est pas, dans ce cas, question d'idéologie.

Cependant, tout corps physique peut être perçu comme un symbole : il en est ainsi de la symbolisation par un objet unique donné du principe d'inertie et de nécessité dans la nature (déterminisme). Et toute image artistico-symbolique à laquelle un objet physique particulier donne

naissance est déjà un produit idéologique. L'objet physique est alors converti en signe et, sans cesser pour autant d'être une partie de la réalité matérielle, il reflète et réfracte dans une certaine mesure une autre réalité.

Il en va de même d'un instrument de production. Un outil, en lui-même, n'a pas de sens précis, il n'a qu'une fonction : jouer tel ou tel rôle dans la production. L'outil joue ce rôle comme la chose particulière qu'il est, sans refléter ou représenter autre chose. Un outil peut cependant être également converti en signe idéologique : c'est, par exemple, le cas de la faucille et du marteau, emblème de l'Union soviétique. Ici, la faucille et le marteau possèdent un sens purement idéologique. Tout instrument de production peut de même se parer d'un sens idéologique : les outils qu'utilisait l'homme préhistorique étaient couverts de représentations symboliques et d'ornements, c'est-à-dire de signes. Mais, ainsi traité, l'outil ne devient pas pour autant un signe lui-même.

D'un autre côté, il est possible de donner à l'outil une forme artistique, en assurant une adéquation harmonieuse de la forme à la fonction dans la production. Dans ce cas, il se produit quelque chose comme un rapprochement maximum, presque une fusion, entre le signe et l'outil. Mais nous discernons encore ici une ligne de partage conceptuelle distincte : l'outil, en tant que tel, ne devient pas signe et le signe, en tant que tel, ne devient pas instrument de production.

N'importe quel produit de consommation peut de la même façon être transformé en signe idéologique. Le pain et le vin, par exemple, deviennent des symboles religieux dans le sacrement chrétien de la communion. Mais le produit de consommation en tant que tel n'est pas du tout un signe. Les produits de consommation, comme les outils, peuvent être associés à des signes idéologiques, mais la ligne de démarcation conceptuelle entre eux n'est pas effacée par cette association. Le pain a une forme particulière, et cette forme n'est pas seulement justifiée par la fonction de produit de consommation qu'il remplit : elle a aussi, pour primitive qu'elle soit, une valeur de signe idéologique (par exemple : le pain ayant la forme du chiffre huit ou d'une rosette).

Ainsi, à côté des phénomènes naturels, du matériel tech-

nologique et des produits de consommation, il existe un univers particulier, l'*univers des signes.*

Les signes aussi sont des objets matériels, spécifiques, et, nous l'avons vu, tout produit naturel, technologique ou de consommation peut devenir signe, acquérant ainsi un sens qui dépasse ses particularités propres. Un signe n'existe pas seulement comme partie de la réalité, il en reflète et réfracte une autre. Il peut distordre cette réalité, lui être fidèle, ou encore la percevoir d'un point de vue spécial, etc. Tout signe est soumis aux critères de l'évaluation idéologique (c'est-à-dire : est-il vrai, faux, correct, justifié, bon ? etc.). Le domaine de l'idéologie coïncide avec celui des signes : ils se correspondent mutuellement. Là où l'on trouve le signe, on trouve aussi l'idéologie. *Tout ce qui est idéologique possède une valeur sémiotique.*

Dans le domaine des signes, c'est-à-dire dans la sphère idéologique, règnent de profondes différences, puisque ce domaine est à la fois celui de la représentation, du symbole religieux, de la formule scientifique et de la forme juridique, etc. Chaque champ de créativité idéologique a son propre mode d'orientation vers la réalité, chacun réfracte sa réalité à sa manière propre. Chaque champ dispose de sa propre fonction dans l'ensemble de la vie sociale. *C'est leur caractère sémiotique qui place tous les phénomènes idéologiques sous la même définition générale.*

Chaque signe idéologique est non seulement un reflet, une ombre de la réalité, mais aussi un fragment matériel de cette réalité. Chaque phénomène fonctionnant comme signe idéologique a une incarnation matérielle, qu'il s'agisse de son, de masse physique, de couleur, de mouvement du corps ou de toute autre chose. En ce sens, la réalité du signe est entièrement objective et se prête donc à une méthode d'étude unitaire et objective. Un signe est un phénomène du monde extérieur. Le signe lui-même et tous les effets qu'il produit (toutes ces actions, réactions et nouveaux signes qu'il fait naître dans le milieu social environnant) apparaissent dans l'expérience extérieure. C'est là un point très important. Cependant, aussi élémentaire et évident que cela puisse paraître, l'étude des idéologies n'a pas encore tiré jusqu'à présent toutes les conclusions qui en découlent.

La philosophie idéaliste et la vision psychologiste de

la civilisation situent l'idéologie dans la conscience [1]. L'idéologie, affirment-elles, est un fait de conscience, l'aspect extérieur du signe est simplement un revêtement, un moyen technique de réalisation de l'effet intérieur, c'est-à-dire de la compréhension. L'idéalisme et le psychologisme oublient que la compréhension elle-même ne peut se manifester que par l'intermédiaire d'un matériau sémiotique (par exemple, le discours intérieur), que le signe s'oppose au signe, que *la conscience elle-même ne peut surgir et s'affirmer comme réalité que par l'incarnation matérielle dans des signes.* La compréhension d'un signe consiste, après tout, dans le rapprochement entre le signe appréhendé et d'autres signes déjà connus ; en d'autres termes, la compréhension est une réponse à un signe à l'aide de signes. Et cette chaîne de créativité et de compréhension idéologiques, se déplaçant de signe en signe vers un nouveau signe, est unique et continue : d'un maillon de nature sémiotique (et donc également de nature matérielle), nous passons sans interruption à un autre maillon strictement de même nature. Nulle part la chaîne ne se brise, nulle part elle ne s'enfonce dans l'existence intérieure, de nature non matérielle et non incarnée dans des signes.

Cette chaîne idéologique s'étend de conscience individuelle en conscience individuelle, les rattachant les unes aux autres. Les signes n'émergent en définitive que du processus d'interaction entre une conscience individuelle et une autre. Et la conscience individuelle elle-même est pleine de signes. La conscience ne devient conscience qu'une fois emplie de contenu idéologique (sémiotique) et, par conséquent, seulement dans le processus d'interaction sociale.

Malgré leurs différences méthodologiques profondes, la

---

1. Notons que l'on peut détecter un changement de perspective sur ce point dans le néo-kantisme moderne. Je pense au récent livre d'Ernst Cassirer, *Philosophie der symbolischen Formen,* vol. I, 1923 (traduction française, La philosophie des formes symboliques, I, Le langage, Ed. de Minuit, 1972). Quoique continuant à se situer sur le terrain de la conscience, Cassirer considère que son trait dominant est la représentation. Chaque élément de conscience représente quelque chose, est le support d'une fonction symbolique. Le tout existe dans ses parties, mais une partie n'est compréhensible que dans le tout. Selon Cassirer, l'idée est aussi sensorielle que la matière ; pourtant, l'aspect sensoriel introduit ici, est celui du signe symbolique, c'est une sensorialité représentative.

philosophie idéaliste et le psychologisme en matière de civilisation commettent tous deux la même erreur fondamentale. En situant l'idéologie dans la conscience, elles transforment l'étude des idéologies en étude de la conscience et de ses lois : peu importe que cela soit fait en termes transcendentaux ou en termes empirico-psychologiques. Cette erreur est non seulement responsable d'une confusion méthodologique concernant l'interrelation entre des domaines différents de la connaissance, mais aussi d'une distorsion radicale de la réalité étudiée. La création idéologique, fait matériel et social, est introduite de force dans le cadre de la conscience individuelle qui, pour sa part, est privée de tout support dans la réalité. Elle devient tout ou rien.

Pour l'idéalisme, elle est devenue tout : située quelque part au-dessus de l'être et le déterminant. En fait, cette souveraine de l'existence n'est jamais, dans la théorie idéaliste, que l'hypostase d'un lien abstrait entre les formes et les catégories les plus générales de la création idéologique.

Pour le positivisme psychologiste, au contraire, la conscience se ramène à rien : simple conglomérat de réactions psychophysiologiques fortuites qui, par miracle, aboutit à une création idéologique signifiante et unifiée. La régularité sociale objective de la création idéologique, dès lors qu'on l'a interprétée à tort comme étant en conformité avec les lois de la conscience individuelle, doit nécessairement être exclue de sa place réelle et transportée, soit vers l'empyrée superexistentiel du transcendantalisme, soit dans les replis présociaux de l'organisme psychophysiologique, biologique.

L'idéologique en tant que tel ne saurait être expliqué en termes de racines supra- ou infra-humaines. Sa place réelle est dans ce matériau social particulier de signes créés par l'homme. Sa spécificité est précisément dans ce fait qu'elle se situe entre des individus organisés, qu'elle est le moyen de leur communication.

Les signes ne peuvent apparaître que sur un *terrain interindividuel*. Du reste, c'est un terrain qui ne peut pas être baptisé « naturel » au sens courant du mot [2] : il ne

2. La société est bien entendu également une partie de la nature, mais une partie qui en est qualitativement séparée et distincte et qui possède ses propres systèmes de lois spécifiques.

suffit pas de mettre en présence deux *homo sapiens* pour que naissent des signes. Il est essentiel que ces deux individus soient socialement organisés, qu'ils forment un groupe (une unité sociale) : c'est uniquement à cette condition que peut se constituer un système de signes. Non seulement la conscience individuelle ne peut rien expliquer, mais au contraire elle doit être expliquée elle-même à partir du milieu idéologique et social.

La conscience individuelle est un fait socio-idéologique. Tant que ce fait et toutes les conséquences qui en découlent n'auront pas été reconnus, il ne sera pas possible de construire une psychologie objective ou une étude objective des idéologies.

C'est précisément le problème de la conscience qui a créé les plus grandes difficultés et engendré la formidable confusion que l'on rencontre dans toutes les discussions concernant tant la psychologie que l'étude des idéologies. Dans l'ensemble, la conscience est devenue l'*asylum ignorantiae* de tout édifice philosophique. Elle a été transformée en dépotoir pour tous les problèmes non résolus, tous les résidus objectivement irréductibles. Au lieu d'essayer de trouver une définition objective de la conscience, on s'en est servi pour rendre subjectives et fluides des notions jusque-là solides et objectives.

La seule définition objective possible de la conscience est d'ordre sociologique. La conscience ne peut pas dériver directement de la nature comme a tenté et tente encore de le montrer le matérialisme mécaniste naïf et la psychologie contemporaine (sous ses différentes formes : biologique, behavioriste, etc.). L'idéologie ne peut pas dériver de la conscience, comme prétendent le faire croire l'idéalisme et le positivisme psychologiste. La conscience prend forme et existence dans les signes créés par un groupe organisé au cours de ses relations sociales. La conscience individuelle se nourrit de signes, elle y trouve la matière de son développement, elle reflète leur logique et leurs lois. La logique de la conscience est la logique de la communication idéologique, de l'interaction sémiotique d'un groupe social. Si nous privons la conscience de son contenu sémiotique et idéologique, il n'en reste rien. Elle ne peut trouver asile que dans l'image, le mot, le geste signifiant, etc. En dehors de ces matériaux, il n'y a que

l'acte physiologique nu, non éclairé par la conscience, dénué du sens que lui donnent les signes.

Ce que nous venons de dire nous amène au principe méthodologique suivant : *l'étude des idéologies ne dépend en rien de la psychologie et n'a nullement besoin d'elle.* Comme nous verrons, c'est plutôt le contraire qui est vrai : *la psychologie objective doit s'appuyer sur l'étude des idéologies.* La réalité des phénomènes idéologiques est la réalité objective des signes sociaux. Les lois de cette réalité sont les lois de la communication sémiotique et sont directement déterminées par l'ensemble des lois sociales et économiques. La réalité idéologique est une superstructure située directement au-dessus de la base économique. La conscience individuelle n'est pas l'architecte de cette superstructure idéologique, mais seulement un locataire habitant l'édifice social des signes idéologiques.

En préalable donc, séparant les phénomènes idéologiques de la conscience individuelle, nous les en rattachons d'autant plus fermement aux conditions et aux formes de la communication sociale. L'existence du signe n'est jamais que la matérialisation de cette communication. C'est là que réside la nature de tous les signes idéologiques.

Mais cet aspect sémiotique et ce rôle continu de la communication sociale comme facteur conditionnant n'apparaît nulle part plus clairement et plus complètement que dans le langage. *Le mot est le phénomène idéologique par excellence.* L'entière réalité du mot est absorbée par sa fonction de signe. Le mot ne comporte rien qui ne soit lié à cette fonction, rien qui n'ait été engendré par elle. C'est le mode de relation sociale le plus pur et le plus sensible.

La valeur exemplaire, la représentativité du mot comme phénomène idéologique et l'exceptionnelle netteté de sa structure sémiotique devraient déjà nous donner suffisamment de raisons pour mettre le mot au premier plan dans l'étude des idéologies. C'est précisément dans le mot que se révèlent le mieux les formes de base, les formes idéologiques générales de la communication sémiotique.

Mais le mot n'est pas seulement le signe le plus pur, le plus démonstratif, c'est en outre un signe *neutre.* Tous les autres systèmes de signes sont spécifiques de telle ou telle sphère de la création idéologique. Chaque domaine

possède son propre matériel idéologique et formule des signes et des symboles qui lui sont spécifiques et ne sont pas applicables à d'autres domaines. Le signe est alors créé par une fonction idéologique spécifique et demeure inséparable d'elle. Le mot, au contraire, est neutre face à toute fonction idéologique spécifique. Il peut remplir des fonctions idéologiques de toutes sortes : esthétique, scientifique, morale, religieuse.

Il existe en outre une part très importante de la communication idéologique qui ne peut pas être rattachée à une sphère idéologique particulière : il s'agit de *la communication dans le cadre de la vie courante.* Ce type de communication est extraordinairement riche et important. D'une part, il est relié directement aux processus de production et, d'autre part, il touche aux sphères des diverses idéologies spécialisées et formalisées. Nous reviendrons dans le chapitre suivant sur ce domaine spécial que constitue l'idéologie du quotidien. Contentons-nous pour l'instant de noter que le matériau privilégié de la communication dans la vie courante, quotidienne, est le mot. C'est précisément dans ce domaine que se situent la conversation et ses formes comme mode de discours.

Il est une autre propriété du mot, de la plus haute importance et qui fait de lui le premier moyen de la conscience individuelle. Bien que la réalité du mot, comme celle de n'importe quel signe, résulte du consensus entre les individus, un mot est en même temps produit par les moyens propres à l'organisme individuel, sans aucun recours à un quelconque appareillage ou à toute autre sorte de matériel extra-corporel. Cela a déterminé le rôle du mot comme *matériau sémiotique de la vie intérieure, de la conscience* (discours intérieur). En fait, la conscience ne pouvait se développer qu'en ayant à sa disposition un matériau flexible, véhiculé par le corps. Et le mot était exactement ce type de matériau. Le mot est, pour ainsi dire, utilisable comme signe intérieur ; il peut fonctionner comme signe sans expression externe. C'est pourquoi le problème de la conscience individuelle comme du *mot intérieur* (comme signe intérieur en général) constitue l'un des problèmes fondamentaux de la philosophie du langage.

Il est clair d'emblée que ce problème ne peut pas être correctement abordé si l'on recourt aux concepts usuels

de mot et de langue tels qu'ils ont été définis par la linguistique non sociologique et par la philosophie du langage. Il faut, pour comprendre son fonctionnement comme outil de la conscience, faire une analyse profonde et aiguë du mot comme signe social. C'est grâce à ce rôle exceptionnel d'outil de la conscience que *le mot fonctionne comme élément essentiel accompagnant toute création idéologique, quelle qu'elle soit.* Le mot accompagne et commente tout acte idéologique. Les processus de compréhension de tous les phénomènes idéologiques (un tableau, un morceau de musique, un rituel ou un comportement humain) ne peuvent opérer sans la participation du discours intérieur. Toutes les manifestations de la création idéologique, tous les signes non verbaux, baignent dans le discours et ne peuvent en être ni entièrement isolées ni entièrement séparées.

Cela ne signifie pas, bien entendu, que le mot puisse supplanter n'importe quel autre signe idéologique. Aucun des signes idéologiques spécifiques, fondamentaux, n'est entièrement remplaçable par des mots. Il est en dernière analyse impossible de rendre de façon adéquate une composition musicale ou une représentation picturale à l'aide de mots. Les mots ne peuvent pas se substituer entièrement à un rituel religieux. Il n'y a même pas de substitut verbal réellement adéquat pour le geste humain le plus simple. Nier cela mènerait au rationalisme et au simplisme le plus vulgaire. Néanmoins, chacun de ces signes idéologiques, et bien qu'ils ne soient pas remplaçables par des mots, s'appuie en même temps sur les mots et est accompagné par eux, de la même façon que le chant est accompagné par la musique.

Aucun signe émanant d'une culture, une fois compris et doté d'un sens, ne demeure isolé : il devient partie de l'*unité de la conscience verbalement constituée.* La conscience a le pouvoir de l'aborder sous une forme verbale. Ainsi, des ondes croissantes d'échos et de résonances verbales, comme les rides concentriques à la surface de l'eau, façonnent pour ainsi dire chacun des signes idéologiques. Toute *réfraction idéologique de l'être en cours de formation,* quelle que soit la nature de son matériau signifiant, *s'accompagne d'une réfraction idéologique verbale,* phénomène obligatoirement concomitant. Le mot est présent

dans tous les actes de compréhension et dans tous les actes d'interprétation.

Toutes les propriétés du mot que nous venons d'examiner — sa pureté sémiotique, sa neutralité idéologique, son implication dans la communication humaine courante, sa possibilité d'intériorisation et, finalement, sa présence obligatoire, comme phénomène accompagnateur, dans tout acte conscient —, font de lui l'objet fondamental de l'étude des idéologies. Les lois de la réfraction idéologique de l'être dans la loi et la conscience, ses formes et ses mécanismes, doivent être étudiés avant tout à partir du matériau que constitue le mot. La seule façon d'amener la méthode sociologique marxiste à rendre compte de toutes les profondeurs et de toutes les subtilités des structures idéologiques « immanentes » est de partir de la philosophie du langage conçue comme *philosophie du signe idéologique.* Et cette base de départ doit être tracée et élaborée par le marxisme lui-même.

chapitre 2

du rapport entre l'infrastructure et les superstructures

L'un des problèmes fondamentaux du marxisme, celui des rapports entre l'infrastructure et les superstructures, se trouve étroitement lié, dans toute une série de ses aspects essentiels, aux problèmes de la philosophie du langage. Le marxisme a donc tout à gagner à la résolution ou tout au moins au traitement un tant soit peu approfondi de ces questions. Chaque fois que se pose la question de savoir comment l'infrastructure détermine l'idéologie, on retrouve cette réponse juste mais par trop générale et, partant, ambiguë : « la causalité ». S'il faut entendre par là la causalité mécaniste, comme cela a été le cas jusqu'à présent dans le courant positiviste de l'école naturaliste, alors une telle réponse se révèle radicalement mensongère et en contradiction avec les fondements mêmes du matérialisme dialectique.

La sphère d'application de la catégorie de la causalité mécaniste est extrêmement limitée ; dans les sciences naturelles elles-mêmes, elle se réduit de plus en plus à mesure que le matérialisme dialectique élargit son champ d'application et approfondit ses thèses. Il est hors de question, *a fortiori,* d'appliquer cette catégorie inerte aux problèmes fondamentaux du matérialisme historique et à toute la science des idéologies.

La mise en évidence d'un rapport entre l'infrastructure et quelque phénomène isolé, détaché de son contexte idéologique complet et unique, ne présente aucune valeur cognitive. Avant tout, il est indispensable d'établir *le sens d'une transformation idéologique donnée dans le contexte de l'idéologie correspondante,* considérant que toute sphère idéologique se présente comme un ensemble unique et indivisible dont tous les éléments réagissent à

une transformation de l'infrastructure. C'est pourquoi toute explication doit tenir compte de la *différence quantitative* entre les sphères d'influence réciproque et suivre pas à pas toutes les étapes de la transformation. C'est seulement à cette condition que l'analyse débouchera, non sur la convergence superficielle de deux phénomènes fortuits et situés sur des plans différents, mais sur un processus d'évolution sociale réellement dialectique, procédant de l'infrastructure et prenant forme dans les superstructures.

Ignorer la spécificité du matériau sémiotique idéologique, c'est réduire le phénomène idéologique, c'est, soit ne prendre en considération et n'expliquer que sa valeur dénotative rationnelle (par exemple, le sens directement représentatif d'une œuvre littéraire quelconque : *Roudine* = « l'homme de trop * ») cette composante étant alors mise en relation avec l'infrastructure (ici, l'appauvrissement de la noblesse, d'où le thème de « l'homme de trop » dans la littérature), soit, au contraire, n'isoler que la composante superficielle, « technique », du phénomène idéologique (exemple : la technique architecturale, ou encore la technique des colorants chimiques) et, dans ce cas, cette composante se déduit directement du niveau technique de la production.

L'une et l'autre méthode de déduction de l'idéologie à partir de l'infrastructure passent à côté de la substance du phénomène idéologique. Même si la correspondance établie est juste, même si « l'homme de trop » est effectivement apparu dans la littérature en liaison avec la décadence économique de la noblesse, premièrement, il n'en découle nullement que les secousses économiques correspondantes engendrent par un phénomène de causalité mécaniste des « hommes de trop » dans les pages des romans (l'inanité d'une telle supposition est absolument évidente) et, deuxièmement, cette correspondance elle-

* Titre d'un célèbre roman de Tourgueniev, qui constitue la confession de toute une génération, celle des années 1830, connue dans l'histoire russe sous le nom de « génération idéaliste » et marquée par son incapacité à agir. On peut en rapprocher les personnages d' « Oblomov » dans *Oblomov* de I. A. Gontcharov, « Deltov » dans *A qui la faute ?* de A. I. Herzen, « Bazarov » dans *Pères et fils* de Tourgueniev (*N. d. T.*).

même n'a aucune valeur cognitive tant qu'on n'a explicité ni le rôle spécifique de « l'homme de trop » dans la structure de l'œuvre romanesque, ni le rôle spécifique du roman dans l'ensemble de la vie sociale.

N'est-il pas évident qu'entre la transformation de la structure de l'économie et l'apparition de « l'homme de trop » dans le roman il y a un long cheminement qui passe par une série de sphères qualitativement différenciées, chacune étant dotée d'une série de règles spécifiques et d'un caractère propre ? N'est-il pas évident que « l'homme de trop » n'est pas apparu dans le roman de façon indépendante et sans aucun lien avec les autres éléments constitutifs du roman ? Bien au contraire, le roman dans son ensemble s'est restructuré comme un *tout unique, organique,* soumis à ses propres lois spécifiques. Tous les autres éléments du roman, sa composition, son style, se sont reconstruits en conséquence. Mais cette restructuration du roman s'est accomplie, en outre, en liaison étroite avec les autres transformations dans l'ensemble de la littérature.

Le problème de la *relation réciproque* entre l'infrastructure et les superstructures, problème des plus complexes et qui exige, pour sa résolution féconde, une masse énorme de matériaux préliminaires, peut justement être éclairci, dans une large mesure, par l'étude du matériau verbal.

De fait, l'essence de ce problème, sur le plan qui nous intéresse, se ramène à la question de savoir *comment* la réalité (l'infrastructure) détermine le signe, *comment* le signe reflète et réfracte la réalité en devenir.

Les caractéristiques du mot en tant que signe idéologique, telles que nous les avons mises en évidence dans le chapitre premier, en font un matériau des plus adéquats pour orienter le problème sur le plan des principes. Ce n'est pas tant la pureté sémiotique du mot qui nous importe dans la relation en question que son *omniprésence sociale.* Tant il est vrai que le mot se glisse littéralement dans toutes les relations entre individus, dans les rapports de collaboration, dans les relations à base idéologique, dans les rencontres fortuites de la vie quotidienne, dans les relations à caractère politique, etc. Les mots sont tissés d'une multitude de fils idéologiques et servent de trame

à toutes les relations sociales dans tous les domaines. Il est donc clair que le mot sera toujours l'*indicateur* le plus sensible de toutes les transformations sociales, même là où elles ne font encore que poindre, où elles n'ont pas encore pris forme, là où elles n'ont pas encore ouvert la voie à des systèmes idéologiques structurés et bien formés. Le mot constitue le milieu dans lequel se produisent de lentes accumulations quantitatives de changements qui n'ont pas encore eu le temps d'acquérir une nouvelle qualité idéologique, qui n'ont pas encore eu le temps d'engendrer une forme idéologique nouvelle et achevée. Le mot est capable d'enregistrer les phases transitoires les plus infimes, les plus éphémères, des changements sociaux.

Ce qu'on appelle la psychologie du corps social et qui constitue, selon la théorie de Plekhanov et de la majorité des marxistes, une sorte de maillon intermédiaire entre la structure socio-politique et l'idéologie au sens étroit du terme (la science, l'art, etc.) se réalise, se matérialise, sous forme d'interaction verbale. Si on la considère en dehors de ce processus réel de communication et d'interaction verbale (ou, plus généralement, sémiotique), la psychologie du corps social se transforme en un concept métaphysique ou mythique (« l'âme collective », « l'inconscient collectif », « l'esprit du peuple », etc.).

La psychologie du corps social ne se situe pas quelque part à l'intérieur (dans les « âmes » des individus en situation de communication), elle est au contraire entièrement extériorisée : dans le mot, dans le geste, dans l'acte. Il n'y a rien en elle d'inexprimé, d'intériorisé ; tout est en surface, tout est dans l'échange, tout est dans le matériau, et principalement dans le matériau verbal.

Les rapports de production et la structure socio-politique qu'ils conditionnent directement déterminent tous les contacts verbaux possibles entre individus, toutes les formes et les moyens de la communication verbale : au travail, dans la vie politique, dans la création idéologique. De leur côté, tant les formes que les thèmes des actes de parole se révèlent être les conditions, les formes et les types de la communication verbale.

La psychologie du corps social, c'est justement d'abord le milieu ambiant des *actes de parole* de toutes sortes, et c'est dans ce milieu que baignent toutes les formes et

aspects de la création idéologique ininterrompue : les conversations de couloirs, les échanges d'opinions au théâtre ou au concert, dans les différents rassemblements sociaux, les échanges purement fortuits, le mode de réaction verbale face aux réalités de la vie et aux événements du quotidien, le discours intérieur et la conscience de soi, le statut social, etc. La psychologie du corps social se manifeste essentiellement dans les aspects les plus divers de l' « énonciation » sous la forme de *différents modes de discours,* qu'ils soient intérieurs ou extérieurs. Ce domaine n'a été l'objet d'aucune étude jusqu'à présent. Toutes ces manifestations verbales sont, bien entendu, liées aux autres types de manifestations et interactions de nature sémiotique, au mime, au langage gestuel, aux gestes conditionnés, etc.

Ces formes d'interaction verbale sont très étroitement liées aux conditions d'une situation sociale donnée et réagissent de façon très sensible à toutes les fluctuations de l'atmosphère sociale. C'est ainsi qu'au sein de cette psychologie du corps social matérialisée dans le mot s'accumulent des changements et des glissements à peine sensibles, qui, plus tard, trouvent leur expression dans les productions idéologiques achevées.

De ce qui vient d'être dit on peut déduire les faits suivants. La psychologie du corps social doit être étudiée de deux points de vue : premièrement, du point de vue de son *contenu,* c'est-à-dire de ceux de ses thèmes qui y sont actualisés à tel ou tel moment ; et, deuxièmement, du point de vue des *types et formes de discours* à travers lesquels ces thèmes prennent forme — sont commentés, se réalisent, sont ressentis, sont pensés.

Jusqu'à présent, l'étude de la psychologie du corps social était limitée au premier point de vue, c'est-à-dire à la mise en évidence de la seule thématique qui y est contenue. Qui plus est, la question même de savoir où chercher des documents objectifs, c'est-à-dire l'expression matérialisée de la psychologie du corps social, ne se posait même pas dans toute sa clarté. Et, là, les concepts de « conscience », « psychisme » et « monde intérieur » ont joué un rôle déplorable, en supprimant la nécessité de rechercher les formes matérielles précises de l'expression de la psychologie du corps social.

Pourtant, cette question des formes concrètes a une signification immédiate. Il n'est question, bien entendu, ni des sources de notre connaissance de la psychologie du corps social à telle ou telle époque (par exemple : Mémoires, lettres, œuvres littéraires), ni des sources de notre compréhension de « l'esprit de l'époque ». Il est question très précisément des formes mêmes de la concrétisation de cet esprit, c'est-à-dire des formes de la communication dans le cadre de la vie et au moyen de signes. La *typologie* de ces formes est l'un des problèmes les plus vitaux pour le marxisme.

Dans ce qui suit, en liaison avec le problème de l'énonciation et du discours, nous toucherons également au problème des registres linguistiques. A ce propos, nous ferons simplement la remarque suivante. Chaque époque et chaque groupe social a son répertoire de formes de discours dans la communication socio-idéologique. A chaque groupe de formes appartenant au même registre, c'est-à-dire à chaque forme de discours social, correspond un groupe de thèmes. Entre la forme de communication (par exemple, relations entre collaborateurs dans un contexte purement technique), la forme d'énonciation (« courte réplique » en « langage d'affaires ») et enfin le thème, il existe une unité organique que rien ne saurait détruire. *C'est pourquoi la classification des formes d'énonciation doit s'appuyer sur une classification des formes de la communication verbale.* Ces dernières formes sont entièrement déterminées par les rapports de production et la structure socio-politique. Une analyse plus fine révélerait l'importance incommensurable de la *composante hiérarchique* dans le processus d'interaction verbale, quelle influence puissante exerce l'organisation hiérarchisée des rapports sociaux sur les formes de l'énonciation. Le respect des règles de l' « étiquette », du « bien parler » et les autres formes d'adaptation de l'énonciation à l'organisation hiérarchisée de la société ont une portée immense dans le processus de mise en évidence des principaux modes de comportement [1].

1. Le problème des registres de la langue familière n'a commencé d'attirer l'attention des linguistes et philosophes que très récemment. Leo Spitzer, dans un article intitulé « Italienische Umgangsprache »

Tout signe, nous le savons, résulte d'un consensus entre des individus socialement organisés au cours d'un processus d'interaction. C'est pourquoi *les formes du signe sont conditionnées autant par l'organisation sociale desdits individus que par les conditions dans lesquelles l'interaction a lieu.* Une modification de ces formes entraîne une modification du signe. C'est justement l'une des tâches de la science des idéologies que d'étudier cette évolution sociale du signe linguistique. Seule cette approche peut donner une expression concrète au problème de l'influence mutuelle du signe et de l'être ; c'est seulement à cette condition que le processus de détermination causale du signe par l'être apparaîtra comme un véritable passage de l'être au signe, comme un processus de réfraction réellement dialectique de l'être dans le signe.

Pour cela, il est indispensable d'observer les règles méthodologiques suivantes :

1. *Ne pas séparer l'idéologie de la réalité matérielle du signe* (en la plaçant dans le champ de la « conscience » ou toute autre sphère fuyante et indéfinissable).

2. *Ne pas couper le signe des formes concrètes de la communication sociale* (étant entendu que le signe fait partie d'un système de communication sociale organisée et n'a pas d'existence en dehors de ce système, sinon comme objet physique).

3. *Ne pas couper la communication et ses formes de leur base matérielle* (l'infrastructure).

Se réalisant dans le processus de la relation sociale, tout signe idéologique, y compris le signe linguistique, est marqué par l'*horizon social* d'une époque et d'un groupe social donnés. Jusqu'à présent, il a été question de la forme du signe tel qu'il est déterminé par les formes de l'interaction sociale. Nous allons maintenant aborder un autre aspect, celui du contenu du signe et de l'*indice de valeur* qui affecte tout contenu.

A chaque étape du développement de la société on

(1922) a été l'un des premiers à aborder ce problème de façon sérieuse, quoique dénuée d'approche sociologique. Il sera cité plus loin, ainsi que ses précurseurs et émules.

trouve des groupes d'objets particuliers et limités qui sont exposés à l'attention du corps social et qui, de ce fait, prennent une valeur particulière. Seul ce groupe d'objets donnera naissance à des signes, deviendra un élément de la communication par signes. Comment peut-on déterminer ce groupe d'objets « valorisés » ?

Pour que l'objet, à quelque sphère de la réalité qu'il appartienne, entre dans l'horizon social du groupe et déclenche une réaction sémiotico-idéologique, il est indispensable qu'il soit lié aux conditions socio-économiques essentielles dudit groupe, qu'il touche de près ou de loin aux bases de son existence matérielle. Bien entendu, l'arbitraire individuel ne saurait jouer ici aucun rôle, puisque le signe se crée entre individus, dans le milieu social ; il est donc indispensable que l'objet acquière une signification interindividuelle ; c'est alors seulement qu'il pourra donner lieu à la formation d'un signe. En d'autres termes, *ne peut entrer dans le domaine de l'idéologie, y prendre forme et s'y enraciner, que ce qui a acquis une valeur sociale.*

C'est pourquoi tous les indices de valeur à caractère idéologique, bien que réalisés par la voix des individus (par exemple, dans le mot) ou plus généralement par un organisme individuel, constituent des indices de valeur sociaux, avec des prétentions au consensus social, et c'est seulement au nom de ce consensus qu'ils s'extériorisent dans le matériau idéologique.

Admettons qu'on nomme la réalité qui donne lieu à la formation d'un signe le *thème* du signe. Chaque signe constitué possède son thème. Ainsi, chaque manifestation verbale a son thème [2].

Le thème idéologique est toujours affecté d'un indice de valeur social. Bien entendu, tous ces indices de valeur sociaux des thèmes idéologiques parviennent également jusqu'à la conscience individuelle, qui, nous le savons, est toute idéologie. Là, ils deviennent, en quelque sorte, des indices de valeur individuels, dans la mesure où la conscience individuelle les absorbe comme les siens propres, mais leur source ne se trouve pas dans la conscience

2. Le rapport du thème au sémantisme propre des mots constituant l'énonciation sera repris plus loin en détail.

individuelle. L'indice de valeur est par nature *inter-individuel.* Le cri de l'animal, en tant que pure réaction d'un organisme individuel à la douleur, est dénué d'indice de valeur. C'est un phénomène purement naturel. Le cri ne dépend pas de l'atmosphère sociale ; c'est pourquoi il ne reçoit pas même l'ébauche d'une formalisation sémiotique.

Le *thème* et la *forme* du signe idéologique sont indissolublement liés et ne peuvent, bien entendu, être distingués que dans l'abstrait. Tant il est vrai qu'en dernière analyse ce sont les mêmes forces et les mêmes conditions matérielles qui donnent vie à l'un et à l'autre. En fin de compte, ce sont les mêmes conditions économiques qui associent un nouvel élément de la réalité à l'horizon social, qui le rendent socialement pertinent, et ce sont les mêmes forces qui créent les formes de la communication idéologique (cognitive, artistique, religieuse, etc.), lesquelles déterminent à leur tour les formes de l'expression sémiotique.

Ainsi, les thèmes et les formes de la création idéologique grandissent dans le même berceau et constituent au fond les deux facettes d'une seule et même chose. Ce processus d'intégration de la réalité dans l'idéologie, la naissance des thèmes et celle des formes, c'est sur le terrain du mot qu'il est le plus facile de les observer.

Ce processus de devenir idéologique s'est reflété dans la langue, à une vaste échelle, dans le monde et l'histoire ; il est l'objet d'étude de la paléontologie des significations linguistiques, qui met en évidence l'intégration de pans de la réalité non encore différenciés dans l'horizon social des hommes préhistoriques. Il en est de même, à une échelle plus réduite, pour l'époque contemporaine, puisque le mot, comme nous savons reflète finement les glissements les plus imperceptibles de l'existence sociale.

L'être, reflété dans le signe, ne fait pas que s'y refléter, il s'y *réfracte* également. Qu'est-ce qui détermine cette réfraction de l'être dans le signe idéologique ? L'affrontement d'intérêts sociaux contradictoires dans les limites d'une seule et même communauté sémiotique, c'est-à-dire la *lutte des classes.*

Classe sociale et communauté sémiotique ne se recou-

vrent pas. Nous entendons par le second terme la communauté utilisant un seul et même code de communication idéologique. Ainsi, des classes sociales différentes usent d'une seule et même langue. En conséquence, *dans tout signe idéologique s'affrontent des indices de valeur contradictoires.* Le signe devient l'arène où se déroule la lutte des classes. Cette *pluriaccentuation* sociale du signe idéologique est un trait de la plus haute importance. De fait, c'est cet entrecroisement des indices de valeur qui rend le signe vivant et mobile, capable d'évoluer. Le signe, s'il est soustrait aux tensions de la lutte sociale, s'il paraît être à l'écart de la lutte des classes, s'étiolera immanquablement, dégénérera en allégorie, deviendra l'objet d'étude des philologues et ne sera plus un outil rationnel et vivant pour la société. La mémoire de l'histoire de l'humanité est pleine de ces signes idéologiques défunts, incapables de constituer une arène pour l'affrontement des accentuations sociales vivantes. C'est seulement dans la mesure où le philologue et l'historien en conservent la mémoire, qu'il subsiste encore en eux quelques lueurs de vie.

Mais cela même qui rend le signe idéologique vivant et changeant en fait un instrument de réfraction et de déformation de l'être. La classe dominante tend à conférer au signe idéologique un caractère intangible et au-dessus des classes, afin d'étouffer ou de chasser vers l'intérieur la lutte des indices de valeur sociaux qui s'y poursuit, afin de rendre le signe monoaccentuel.

En réalité, tout signe idéologique vivant a deux visages, comme Janus. Toute critique vivante peut devenir louange, toute vérité vivante ne peut manquer de paraître à certains le plus grand des mensonges. Cette *dialectique interne* du signe ne se révèle entièrement qu'aux époques de crise sociale et de commotion révolutionnaire. Dans les conditions habituelles de la vie sociale, cette contradiction enfouie dans tout signe idéologique ne se montre pas à découvert, parce que, dans l'idéologie dominante établie, le signe idéologique est toujours quelque peu réactionnaire et s'efforce, pour ainsi dire, de stabiliser le stade antérieur du courant dialectique de l'évolution sociale, d'accentuer la vérité d'hier comme étant valide aujourd'hui. D'où le caractère réfractant et déformant du signe idéologique dans les limites de l'idéologie dominante.

C'est ainsi que se présente le problème du rapport entre l'infrastructure et les superstructures. Nous n'avons pris en considération que la concrétisation de certains des aspects de ce problème et nous avons tenté de tracer la voie que doit emprunter une recherche féconde dans ce domaine. Il était essentiel de montrer la place de la philosophie du langage dans cette problématique. L'étude du signe linguistique permet d'observer le plus facilement et de la façon la plus approfondie la continuité du processus dialectique d'évolution qui va de l'infrastructure aux superstructures. C'est sur le terrain de la philosophie du langage qu'il est le plus facile de déraciner l'explication par la causalité mécaniste des phénomènes idéologiques.

chapitre 3

philosophie du langage et psychologie objective

L'une des tâches les plus essentielles et les plus urgentes du marxisme est de constituer une psychologie véritablement objective. Cependant, celle-ci doit avoir des fondements non pas physiologiques ou biologiques mais *sociologiques*. Le marxisme se trouve, de ce fait, confronté à une lourde tâche, la recherche d'une approche objective, mais néanmoins fine et souple, du psychisme subjectif conscient de l'homme, lequel est soumis d'habitude aux méthodes de l'introspection.

Ni la biologie ni la physiologie ne sont en mesure de résoudre ce problème. La conscience constitue un fait socio-idéologique et n'est pas accessible par des méthodes qui seraient empruntées à la physiologie ou aux sciences naturelles. Il est impossible de réduire le fonctionnement de la conscience à de quelconques processus se déroulant à l'intérieur du champ clos d'un organisme naturel vivant. Les processus qui déterminent pour l'essentiel le contenu du psychisme se déroulent non dans l'organisme mais en dehors de lui, quoique l'organisme individuel y prenne part. Le psychisme subjectif de l'homme ne constitue pas un objet d'analyse pour les sciences naturelles, comme s'il s'agissait d'une chose ou d'un processus naturels. *Le psychisme subjectif est l'objet d'une analyse idéologique, d'où découle une interprétation socio-idéologique.* Le phénomène psychique une fois compris et commenté ne se prête qu'à une explication par des facteurs sociaux, lesquels déterminent la vie concrète d'un individu donné dans les conditions du milieu social [1].

---

1. Nous avons esquissé les problèmes de la psychologie contemporaine dans notre ouvrage *Frejdizm* (Le freudisme), esquisse critique, Leningrad, 1927. Voir en particulier le chapitre 2, « Deux orientations de la psychologie contemporaine ».

Le premier et principal problème qui se pose, dans cette optique, est celui de l'appréhension objective du « vécu intérieur ». Il est indispensable d'intégrer le « vécu intérieur » dans l'unicité du vécu extérieur objectif.

Quelle partie de la réalité relève du psychisme subjectif ? *La réalité du psychisme intérieur est celle du signe.* En dehors du matériau sémiotique, il n'est pas de psychisme. On peut parler de processus physiologiques, de processus du système nerveux, mais pas de psychisme subjectif, celui-ci étant un trait particulier de l'être, radicalement différent, tant des processus physiologiques qui se déroulent dans l'organisme, que de la réalité extérieure à l'organisme, réalité à laquelle le psychisme réagit et qu'il reflète d'une manière ou d'une autre. Par nature, le psychisme subjectif est localisé à cheval sur l'organisme et le monde extérieur, pour ainsi dire *à la frontière* de ces deux sphères de la réalité. C'est là qu'a lieu la rencontre entre l'organisme et le monde extérieur, mais cette rencontre n'est pas physique : *l'organisme et le monde se rencontrent dans le signe.* L'activité psychique constitue l'expression sémiotique du contact de l'organisme avec le milieu extérieur. C'est pourquoi *le psychisme intérieur ne doit pas être analysé comme une chose, il ne peut être compris et analysé que comme signe.*

L'idée d'une psychologie d'analyse et d'interprétation est très ancienne et son histoire est très instructive. Il est caractéristique que c'est en liaison avec les exigences méthodologiques des sciences humaines, c'est-à-dire des sciences qui s'occupent des idéologies, que cette idée a reçu, ces derniers temps, son argumentation la plus approfondie. L'un des défenseurs les plus ardents et les mieux armés de cette idée, à notre époque, a été *Wilhelm Dilthey.* Pour lui, l'activité psychique subjective ne se définit pas en termes d'existence, comme pour une chose, mais en termes de *signification.* Si nous perdons de vue cette signification, si nous tentons d'atteindre la réalité pure de l'activité mentale, nous nous trouvons, en vérité, selon Dilthey, devant un processus physiologique de l'organisme, nous perdons de vue l'activité mentale, de même que, si nous perdons de vue la signification du mot, nous perdons le mot lui-même pour n'avoir plus qu'un son physique

nu accompagné du processus physiologique de sa production. Ce qui fait du mot un mot, c'est sa signification. Ce qui fait de l'activité psychique une activité psychique, c'est également sa signification. Et on ne peut s'en abstraire sans perdre du même coup la substance même de la vie psychique intérieure. C'est pourquoi le but de la psychologie ne saurait être d'expliquer les phénomènes psychiques par la causalité, comme s'ils étaient analogues à des processus physiques ou physiologiques. Le problème de la psychologie consiste à décrire avec discernement, à disséquer et à expliquer la vie psychique comme s'il s'agissait d'un document soumis à l'analyse du philologue. Selon Dilthey, seule une psychologie descriptive et explicative de ce type peut servir de base aux sciences humaines ou aux « sciences de l'esprit », comme il les nomme [2].

Les idées de Dilthey se sont révélées très fécondes et continuent à ce jour d'avoir de nombreux partisans parmi les chercheurs en sciences humaines. On peut dire que la quasi-totalité des savants allemands contemporains qui s'occupent de philosophie sont plus ou moins sous l'influence des idées de W. Dilthey [3].

La théorie de Wilhelm Dilthey s'est formée sur un terrain idéaliste et ses émules sont restés sur ce terrain. L'idée d'une psychologie d'analyse et d'interprétation est étroitement liée aux prémisses idéalistes de la pensée et apparaît à beaucoup comme une idée spécifiquement idéaliste. Il est vrai qu'étant donné la forme sous laquelle la psychologie interprétative s'est créée et s'est développée jusqu'à présent, elle est idéaliste et, partant, inacceptable pour le matérialisme dialectique. Mais, le plus inacceptable de tout, *c'est la primauté méthodologique de la psychologie sur l'idéologie.* Selon les vues de Dilthey et des autres représentants de la psychologie interprétative, celle-ci doit être à la base de toutes les sciences humaines. L'idéologie découle de la psychologie, elle est son expression et sa matérialisation, et non le contraire. Il est vrai qu'entre

2. Voir à ce propos l'article en langue russe de Frischeizen-Keller dans *Logos,* 1912-1913, vol. 1 et 2.

3. Sur l'influence de Dilthey en tant qu'initiateur de ce courant, voir Oskar Wahlzehl, Wilhelm Hundolf, Emil Ehrmattinger et al. Nous ne citerons que les représentants les plus en vue des sciences humaines dans l'Allemagne contemporaine.

le psychisme et l'idéologie on a opéré un rapprochement, on a trouvé un dénominateur commun, la signification, qui distingue l'un et l'autre également du reste de la réalité, mais c'est la psychologie, non l'idéologie, qui donne le ton de ce rapprochement.

En outre, dans les idées de Dilthey et des autres, il n'est tenu aucun compte *du caractère social du signe.* Enfin, et cela constitue le *proton pseudos,* le premier mensonge de toute leur conception, le *lien indispensable entre le signe et la signification* n'est pas compris. La nature spécifique du signe n'est pas perçue.

En réalité, la mise en relation de l'activité mentale et du mot ne constitue, chez Dilthey, qu'une simple analogie, destinée à éclairer une idée, et d'ailleurs on ne la trouve qu'assez rarement dans son œuvre. Il est très loin de tirer de cette comparaison les conclusions qui s'imposent.

En outre, ce n'est pas le psychisme qu'il explique à l'aide du signe, mais, au contraire, en bon idéaliste, c'est le signe qu'il explique par le psychisme. Le signe ne devient signe chez Dilthey que pour autant qu'il sert à l'expresion de la vie intérieure. Cette dernière confère au signe une signification qui lui est inhérente. Ici, la construction de Dilthey incarne une tendance commune à l'ensemble du courant idéaliste, qui consiste à priver de tout sens, de toute signification le monde matériel au profit d'un « esprit » hors du temps et de l'espace.

Si l'activité mentale a une signification, si elle n'est pas seulement une réalité isolée — et en cela Dilthey a raison —, alors, d'évidence, l'activité mentale doit obligatoirement se manifester sur le terrain sémiotique. Tant il est vrai que la signification ne peut appartenir qu'au signe, à défaut de quoi elle n'est que fiction. La signification constitue l'expression du rapport du signe, comme réalité isolée, à une autre réalité, par lui remplaçable, représentable, symbolisable. La signification est la fonction du signe ; c'est pourquoi il est impossible de se représenter la signification (se présentant comme purement relationnelle, fonctionnelle) en dehors du signe, comme quelque chose d'indépendant, de particulier. C'est aussi inepte que de considérer la signification du mot « cheval » comme étant le cheval particulier que j'ai sous les yeux. Si tel

était le cas, on pourrait, par exemple, ayant mangé une pomme, annoncer qu'on a mangé, non une pomme, mais la signification du mot « pomme ». Le signe est une unité matérielle discrète, mais la signification n'est pas une chose et ne peut être isolée du signe comme si elle était une réalité indépendante ayant une existence en dehors du signe. C'est pourquoi, si l'activité mentale a un sens, si elle peut être comprise et expliquée, elle doit être livrée à l'analyse par l'intermédiaire du signe réel et tangible.

Il nous faut insister sur le fait que non seulement l'activité mentale s'exprime extérieurement à l'aide du signe (puisque aussi bien on s'exprime pour les autres par les mots, la mimique du visage ou tout autre moyen) mais encore, que pour l'individu lui-même, elle n'existe que sous forme de signes. En dehors de ce matériau sémiotique, l'activité mentale, comme telle, n'existe pas. En ce sens, *toute activité mentale est expressive,* c'est-à-dire constitue une expression potentielle. Toute pensée, toute émotion, tout mouvement volontaire sont expressifs. La fonction expressive ne peut être séparée de l'activité mentale sans altérer la nature même de celle-ci [4].

Ainsi, il n'existe pas de fossé entre l'activité psychique intérieure et son expression, il n'y a pas de rupture qualitative d'une sphère de la réalité à une autre. Le passage de l'activité mentale intérieure à son expression extérieure s'accomplit dans le cadre d'un même domaine qualitatif, il se présente comme un changement *quantitatif.* Il est vrai que, souvent, au cours du processus d'expression extérieure, il s'opère un passage d'un code à un autre (par exemple : code mimique/code linguistique), mais l'ensemble du processus ne sort pas du cadre de l'expression sémiotique.

Qu'est-ce qui constitue le matériau sémiotique du psychisme ? Tout geste ou processus de l'organisme : la

4. L'idée de la valeur expressive de toutes les manifestations de la conscience n'est pas étrangère au néo-kantisme. A côté des travaux déjà cités de Cassirer sur le caractère expressif de la conscience (la conscience en tant que mouvement expressif), on peut citer le système formulé par Hermann Cohen, dans la troisième partie de *Aesthetik des reinen Gefühls.* Il n'en reste pas moins que cette idée débouche moins que toute autre sur des conclusions correctes. La substance de la conscience reste malgré tout au-delà de l'être.

respiration, la circulation du sang, les mouvements du corps, l'articulation, le discours intérieur, la mimique, la réaction aux stimuli extérieurs (par exemple la lumière) bref, *tout ce qui s'accomplit dans l'organisme peut devenir matériau pour l'expression de l'activité psychique, étant donné que tout peut acquérir une valeur sémiotique, tout peut devenir expressif.*

Il est vrai que chacun de ces éléments n'est pas d'égale valeur. Pour un psychisme un tant soit peu développé, différencié, un matériau sémiotique fin et souple est indispensable, et il faut, en outre, que ce matériau se prête à une formalisation et à une différenciation dans le milieu social, dans le processus de l'expression extérieure. C'est pourquoi le mot (*le discours intérieur*) s'avère être le matériau sémiotique privilégié du psychisme. Il est vrai que le discours intérieur s'entrecroise avec une masse d'autres réactions gestuelles ayant une valeur sémiotique. Mais le mot se présente comme le fondement, la charpente de la vie intérieure. L'exclusion du mot réduirait le psychisme à presque rien, alors que l'exclusion de tous les autres mouvements expressifs ne l'amoindrirait guère.

Si nous nous détournons de la fonction sémiotique du discours intérieur et de tous les autres mouvements expressifs grâce auxquels se forme le psychisme, nous nous trouvons devant un processus physiologique nu, se déroulant dans les limites de l'organisme individuel. Pour le physiologiste, une telle abstraction est légitime et même indispensable : seuls l'intéressent le processus physiologique et son mécanisme.

Pourtant, même pour le physiologiste, comme pour le biologiste, il est important de prendre en compte la fonction sémiotique expressive (donc la fonction sociale) des processus physiologiques correspondants. Il ne comprendra pas sans cela, leur rôle biologique dans l'ensemble du fonctionnement de l'organisme. Sur ce point, même le biologiste ne peut exclure le point de vue du sociologue, il ne peut pas ne pas tenir compte du fait que l'organisme humain n'appartient pas à un milieu naturel abstrait, mais fait partie intégrante d'un milieu social spécifique. Cependant, une fois considérée la fonction sémiotique des processus physiologiques correspondants, le physiologiste se tourne vers l'observation de leurs mécanismes purement

physiologiques (par exemple, le mécanisme des réflexes conditionnés) et il s'abstrait complètement de leurs significations idéologiques changeantes, lesquelles sont soumises à des lois socio-historiques. En un mot, le contenu du psychisme ne l'intéresse pas.

Or, c'est justement le contenu du psychisme pris dans sa relation à l'organisme individuel qui constitue l'objet de la psychologie. Une science digne de cette dénomination n'a pas et ne peut pas avoir d'autre objet. D'aucuns affirment que le contenu du psychisme n'est pas l'objet de la psychologie ; cet objet ne serait que la fonction de ce contenu dans le psychisme individuel. Tel est le point de vue de la psychologie dite « fonctionnaliste [5] ». Selon la doctrine de cette école, l'activité mentale contient deux facettes. Tout d'abord, il y a le *contenu de l'activité mentale.* Celui-ci n'est pas psychique ; il s'agit d'un phénomène *physique* vers lequel est orientée l'activité mentale (par exemple, l'objet d'une perception), ou encore d'un processus cognitif, doté de son propre système de lois logiques, ou bien encore d'une appréciation ethique, etc. Cet aspect objectif, de contenu, de l'activité mentale relève de la nature, de la culture, de l'histoire et, par voie de conséquence, de la compétence des disciplines scientifiques correspondantes, et non de la psychologie.

L'autre facette de l'activité mentale, *c'est la fonction d'un contenu objectif donné dans le champ clos de la vie psychique individuelle.* L'objet de la psychologie est donc *l'activité mentale accomplie ou en train de s'accomplir* à propos de tout contenu extra-psychique. En d'autres termes, l'objet de la psychologie fonctionnaliste n'est pas le *Quoi ?* mais le *Comment ?* de l'activité mentale. Ainsi, par exemple, le contenu d'un processus de pensée quelconque, son *Quoi ?,* n'est pas psychique et relève de la compétence du logicien, du théoricien de la connaissance (« gnoséologue ») ou du mathématicien (s'il s'agit de pensée mathématique). Le psychologue, lui, n'étudie que

5. Les représentants les plus marquants de la psychologie fonctionnaliste sont Stumpf et Meineng. La psychologie fonctionnaliste a été fondée par Franz Brentano. A l'heure actuelle, elle constitue incontestablement le courant dominant de la réflexion psychologique en Allemagne, même si ce n'est pas sous une forme tout à fait classique.

le *Comment ?* de la matérialisation de la réflexion portant sur les contenus objectifs en question (logiques, mathématiques ou autres) dans les conditions d'un psychisme subjectif individuel donné.

Nous ne nous occuperons pas ici des divergences, parfois très substantielles, dans la conception de la fonction psychique qui existent parmi les tenants de cette école et des tendances psychologiques qui s'en rapprochent. Pour la tâche que nous nous sommes fixée, un exposé des principes de base suffit. Il nous permettra d'éclairer notre conception du psychisme et en quoi la résolution du problème de la psychologie a une importance pour la philosophie du signe, la philosophie du langage.

La psychologie fonctionnaliste s'est également formée et développée sur les bases de l'idéalisme. Mais, dans certains de ses aspects, elle s'avère diamétralement opposée à la psychologie interprétative de Dilthey. En fait, si Dilthey s'efforçait, en quelque sorte, de ramener le psychisme et l'idéologie à un dénominateur commun, la signification, la psychologie fonctionnaliste, au contraire, tente de tracer une frontière de principe des plus rigides entre le psychisme et l'idéologie, et cela *à l'intérieur même* du psychisme. Tout ce qui est signifiant se trouve, en fin de compte, exclu du champ psychique, tandis que tout ce qui est psychique se trouve ramené au fonctionnement pur et simple de contenus objectifs isolés formant une espèce de constellation individuelle, dénommée « âme individuelle ». S'il faut parler ici de primauté, il est certain que, dans la psychologie fonctionnaliste, contrairement à la psychologie interprétative, c'est l'idéologie qui a la primauté sur le psychisme.

On peut se demander, alors, quelle est la nature de la fonction psychique ? Son type d'existence ? Nous ne trouvons pas de réponse claire et satisfaisante à cette question chez les tenants de la psychologie fonctionnaliste. Sur ce point, ils manquent de clarté, on ne trouve chez eux ni unité de vues ni accord. Mais il y a un point sur lequel ils sont unanimes : la fonction psychique ne peut pas être assimilée à un quelconque processus physiologique. De ce fait, la composante psychologique se démarque nettement de la composante physiologique. Mais la question de savoir quelle sphère de la réalité relève de

cette nouvelle qualité, dite psychique, n'est pas résolue pour autant. Pas plus que n'est éclairci, chez eux, le problème de la réalité des phénomènes idéologiques.

Les fonctionnalistes ne fournissent de réponse nette que dans les cas où l'activité mentale s'exerce sur des objets naturels : à la fonction psychique s'oppose ici un être naturel, physique, un arbre, la terre, une pierre, etc. Mais quelle forme peut prendre l'être idéologique face à la fonction psychique ? La forme d'un concept logique, d'une valeur éthique, d'une œuvre d'art, etc. ?

La plupart des représentants de la psychologie fonctionnaliste s'en tiennent à des vues idéalistes, essentiellement kantiennes, sur ce problème [6]. A côté du psychisme individuel et de la conscience subjective individuelle ils font une place à la « conscience globale », la « conscience transcendantale », le « sujet purement gnoséologique », etc. C'est dans ce contexte transcendantal qu'ils localisent le phénomène idéologique, par opposition à la fonction psychique individuelle [7].

Ainsi, le problème de la réalité idéologique reste sans solution dans la psychologie fonctionnaliste. Il découle de cette absence de compréhension du signe idéologique et de la nature spécifique de son existence que là encore les problèmes du psychisme demeurent insolubles. Ils ne seront pas résolus tant que ne sera pas résolu le problème de l'idéologie. Ces deux questions sont indissolublement liées. L'histoire de la psychologie et l'histoire des sciences touchant à l'idéologie (la logique, la théorie de la connaissance, l'esthétique, les sciences humaines, etc.) sont celles d'une lutte incessante, d'une délimitation réciproque de frontières et d'une absorption mutuelle entre ces deux disciplines cognitives.

Tout se passe comme s'il existait une alternance périodique du *psychologisme* spontanéiste, absorbant toutes les sciences à orientation idéologique, et d'un *antipsychologisme* aigu, nettoyant le psychisme de son contenu et le

6. A l'heure actuelle, on trouve, à côté des fonctionnalistes et se partageant le même terrain, les « phénoménologues », dont les principes philosophiques généraux doivent beaucoup à Franz Brentano.

7. Les phénoménologues ne confèrent pas aux pensées idéologiques une valeur ontologique, ils posent l'existence d'une sphère de l'être idéal indépendante.

ramenant à un lieu vide, purement formel (comme dans la psychologie fonctionnaliste), ou encore à un physiologisme dénudé. Pendant ce temps, l'idéologie, privée par l'antipsychologisme de sa place habituelle dans l'être (c'est-à-dire dans le psychisme) n'a plus sa place nulle part et se trouve contrainte d'émigrer de la réalité vers les hauteurs transcendentales ou même carrément transcendantes.

Au début du XXe siècle, nous avons justement eu droit à une vague puissante (bien que ce ne fût pas la première de l'histoire, loin de là) d'antipsychologisme. Au cours des deux premières décennies du siècle, nous avons pu assister à des événements philosophiques et méthodologiques de la plus haute importance ; citons les travaux fondamentaux d'Husserl [8], principal représentant de l'antipsychologisme contemporain, les travaux de ses disciples, les « intentionalistes » (phénoménologues), le tournant brutalement antipsychologique des tenants contemporains du néo-kantisme des écoles de Marburg et Freiburg [9], l'exclusion du psychologisme de tous les domaines de la connaissance, y compris la psychologie elle-même (!).

A l'heure actuelle, la vague d'antipsychologisme est en train de retomber. Une vague nouvelle et, en apparence, très puissante de psychologisme s'apprête à prendre la relève. La variété de psychologisme à la mode s'appelle la *philosophie existentielle.* Sous cette étiquette, le psychologisme le plus débridé reprend, à une vitesse accélérée, toutes les positions qu'il a dû abandonner il y a peu de temps dans les sphères de la philosophie et des sciences touchant à l'idéologie [10]. Cette vague de psychologisme

8. Voir le tome 1 de *Recherches logiques* (traduction russe de 1910), qui constitue en quelque sorte la bible de l'antipsychologisme contemporain, de même que son article, « La philosophie comme science de la rigueur » in *Logos,* 1911, 1912, vol. 1.

9. Voir, par exemple, l'article très instructif de Rickert, chef de l'école de Freiburg, « Deux approches de la théorie de la connaissance », dans le recueil *Idées nouvelles en philosophie,* n° 7, 1913. Dans cette publication, Rickert, sous l'influence de Husserl, traduit dans le langage de l'antipsychologisme sa conception plutôt psychologiste à l'origine de la théorie de la connaissance. L'article éclaire les rapports du néo-kantisme et du mouvement antipsychologiste.

10. On trouvera un survol complet de la philosophie existentielle, survol, il est vrai, tendancieux et quelque peu dépassé, dans le livre

n'apporte avec elle aucune définition nouvelle de la réalité psychique. Le psychologisme le plus récent, contrairement à la vague précédente (deuxième moitié du XIXe siècle), qui était de nature positivo-empiriste (le représentant le plus typique en est Bundt), est enclin à commenter l'être intérieur, la « sphère de l'activité mentale », de façon *métaphysique.*

Ainsi, l'alternance du psychologisme et de l'antipsychologisme n'a pas débouché sur une synthèse dialectique. La philosophie bourgeoise n'a pas su, jusqu'à présent, donner ni au problème de la psychologie ni à celui de l'idéologie la solution qu'ils méritent.

Les deux problèmes doivent être argumentés conjointement. Nous affirmons qu'une seule et même clé ouvre l'accès objectif aux deux sphères. Cette clé, c'est la *philosophie du signe,* la philosophie du mot, en tant que signe idéologique par excellence. Le signe idéologique est le territoire commun, tant du psychisme que de l'idéologie ; c'est un territoire concret, sociologique et signifiant. C'est sur ce territoire que doit s'opérer la délimitation des frontières de la psychologie et de l'idéologie. Le psychisme ne doit pas être une réplique dans le théâtre de l'univers, et celui-ci ne doit pas servir de simple indication scénique accompagnant le monologue psychique.

Mais, si la réalité du psychisme est une réalité sémiotique, comment délimiter la frontière entre le psychisme subjectif individuel et l'idéologie au sens propre, puisque celle-ci se présente également comme une réalité sémiotique ? Pour l'instant, nous n'avons fait qu'indiquer un territoire commun. Il est indispensable maintenant de tracer à l'intérieur de ce territoire une frontière adéquate.

Le fond de ce problème se ramène à la détermination de la nature du signe intérieur (dans les limites du corps), lequel est accessible dans sa réalité immédiate à l'introspec-

---

de Rickert *La philosophie existentielle* (« Académia », 1921). Le livre de Spranger *Lebensformen* a exercé une influence énorme sur les sciences humaines. A l'heure actuelle, tous les représentants les plus en vue de la critique littéraire et de la linguistique allemandes se trouvent plus ou moins sous l'influence de la philosophie existentielle. Nous citerons Ehrmattinger (*Das dichterische Kunstwerk,* 1921), Hundolf (son livre sur Goethe et son livre sur Georg, 1916-1925), Hefele (*Das Wesen der Dichtung,* 1923), Wahlzehl (« Gehalt und Form »... in *Dichterische Kunstwerk,* 1923), Vossler et les vossleriens, etc.

tion. Du point de vue du contenu idéologique proprement dit, il ne saurait y avoir de frontière entre le psychique et l'idéologique. Tout contenu idéologique sans exception, quel que soit le code par lequel il est véhiculé, peut être compris, par conséquent psychiquement assimilé, c'est-à-dire qu'il peut être produit par l'intermédiaire du signe intérieur.

D'un autre côté, tout phénomène idéologique, au cours du processus de sa création, passe par le psychisme, comme par une instance obligatoire. Répétons-le : tout signe idéologique extérieur, quelle que soit sa nature, baigne dans les signes intérieurs, dans la conscience. Il naît de cet océan de signes intérieurs et continue à y vivre, car la vie du signe extérieur est constituée par un processus sans cesse renouvelé de compréhension, d'émotion, d'assimilation, c'est-à-dire par une intégration réitérée dans le contexte intérieur.

C'est pourquoi, du point de vue du contenu, il n'y a pas de frontière de principe entre le psychisme et l'idéologie. *Il n'y a qu'une différence de degré :* au stade du développement intérieur, l'idéologème, non encore extériorisé sous forme de matériau idéologique, n'est qu'un idéologème confus. Il ne peut s'affiner, se différencier, s'affermir que dans le processus de l'expression idéologique. L'intention vaut toujours moins que la réalisation (même mal venue). La pensée qui n'existe encore que dans le contexte de ma conscience et qui n'est pas renforcée dans le contexte de la science, comme système idéologique cohérent, n'est qu'une pensée obscure et inachevée. Mais, dans le contexte de ma conscience, cette pensée prend forme peu à peu en s'appuyant sur le système idéologique, car elle est elle-même engendrée par les signes idéologiques que j'ai assimilés auparavant. Encore une fois, il n'y a pas ici de différence qualitative. Les processus cognitifs issus des livres et du discours des autres et ceux qui se déroulent dans ma tête appartiennent à la même sphère de la réalité, et les différences qui existent malgré tout entre la tête et les livres ne concernent pas le contenu du processus cognitif.

Ce qui complique le plus le problème de la délimitation du psychique et de l'idéologique, c'est le concept de l' « individuel ». On établit habituellement une corrélation

entre « individuel » et « social ». D'où la conclusion que le psychisme est individuel et l'idéologie sociale.

Cette conception se révèle radicalement fausse. « Social » est en corrélation avec « naturel » : il ne s'agit pas de l'individu en tant que personne, mais de l'individu biologique naturel. L'individu en tant que détenteur des contenus de sa conscience, en tant qu'auteur de ses pensées, en tant que personnalité responsable de ses pensées et de ses désirs, se présente comme un phénomène purement socio-idéologique. C'est pourquoi le contenu du psychisme « individuel » est par nature tout aussi social que l'idéologie et l'étape elle-même de prise de conscience par l'individu de son individualité et des droits qui s'y attachent est idéologique, historique et entièrement conditionnée par des facteurs sociologiques [11]. Tout signe est social par nature et le signe intérieur ne l'est pas moins que le signe extérieur.

Pour éviter les malentendus, il convient de faire toujours une stricte distinction entre le concept d'individu naturel isolé, non associé au monde social, tel que le connaît et l'étudie le biologiste, et le concept d'individualité, lequel se présente déjà comme une superstructure idéologique sémiotique qui se place au-dessus de l'individu naturel et est, par conséquent, sociale.

Ces deux acceptions du mot « individualité » (l'individu naturel et la personnalité) sont habituellement mélangées, avec ce résultat qu'on trouve constamment, dans la réflexion de la plupart des philosophes et psychologues, un *quaternio terminorum :* tantôt on considère une acception, tantôt on lui substitue l'autre.

Si le contenu du psychisme individuel est aussi social que l'idéologie, d'un autre côté les manifestations idéologiques sont aussi individuelles (au sens idéologique de ce terme) que psychiques. Tout produit de l'idéologie porte le sceau de l'individualité de son ou de ses créateurs, mais ce sceau même est tout aussi social que toutes les autres particularités et signes distinctifs des manifestations

---

11. Dans la dernière partie de cet ouvrage, nous verrons que les « droits » de l'auteur sur son propre discours sont tout relatifs et teintés idéologiquement, et que la langue met très longtemps à élaborer des formes propres à exprimer clairement les aspects individuels du discours.

idéologiques. Ainsi, tout signe, y compris celui de l'individualité, est social.

Qu'est-ce qui constitue la différence entre le signe intérieur et le signe extérieur, entre le psychique et l'idéologique ? La signification réalisée au moyen du mouvement intérieur s'adresse à l'organisme lui-même, à un individu donné, et se détermine avant tout dans le contexte de sa vie individuelle. Sur ce point, les vues des représentants de l'école fonctionnaliste contiennent une part de vérité. Il n'est pas admissible de refuser de distinguer la nature spécifique du psychisme de celle des systèmes idéologiques. Le caractère spécifique de l'entité psychique est tout à fait compatible avec une conception idéologico-sociologique du psychisme.

En fait, toute pensée à caractère cognitif se matérialise dans ma conscience, dans mon psychisme, comme nous l'avons dit, en s'appuyant sur le système idéologique de la connaissance, dans lequel la pensée en question viendra s'insérer. Ma pensée, en ce sens, appartient dès l'origine au système idéologique et est soumise à ses lois. Mais, dans le même temps, elle appartient également à un autre système, tout aussi unique et possédant également ses lois spécifiques, le système de mon psychisme. Le caractère unique de ce système n'est pas déterminé seulement par l'unicité de mon organisme biologique, mais par la totalité des conditions vitales et sociales dans lesquelles cet organisme se trouve placé. Le psychologue adoptera donc, pour étudier ma pensée, une approche orientée vers cette unicité organique de mon individu et vers ces conditions spécifiques de mon existence. L'idéologue, au contraire, ne s'intéressera à cette pensée que pour autant qu'elle s'insère objectivement dans le système de la connaissance.

Le système du psychisme, déterminé par des facteurs organiques et biographiques, au sens large du terme, ne reflète absolument pas le seul point de vue du psychologue. Il s'agit bien là d'une unité réelle, comme est réelle la totalité des conditions de vie qui déterminent la vie de l'individu. Plus le signe intérieur est étroitement lié à l'unicité du système psychique et plus il est fortement déterminé par la composante biologique et biographique, plus il est éloigné d'une expression idéologique bien for-

mée. En revanche, dans la mesure où il est réalisé et formalisé idéologiquement, le signe intérieur se libère, pour ainsi dire, du contexte psychique qui le paralyse.

C'est cela qui détermine la différence entre les processus de compréhension du signe intérieur (c'est-à-dire de l'activité mentale) et du signe extérieur purement idéologique. Dans le premier cas, comprendre signifie mettre en rapport un signe intérieur quelconque avec l'unicité des autres signes intérieurs, c'est-à-dire l'appréhender dans le contexte d'un psychisme donné. Dans le second cas, il s'agit d'appréhender un signe donné dans le contexte idéologique correspondant. Il est vrai que, même dans le premier cas, il est indispensable de prendre en considération la signification purement idéologique de cette activité mentale : à moins de comprendre le contenu sémantique pur et simple d'une pensée, le psychologue ne peut lui assigner une place dans le contexte du psychisme en question. S'il s'abstrait du contenu sémantique de cette pensée, il n'aura plus affaire à une pensée, à des signes, mais au processus physiologique nu de réalisation d'une pensée donnée, d'un signe donné, dans l'organisme. C'est pourquoi la psychologie cognitive doit s'appuyer sur une théorie de la connaissance et sur la logique, tandis que la psychologie dans son ensemble doit s'appuyer sur la science des idéologies, et non le contraire. Il convient de dire que toute expression sémiotique extérieure, par exemple l'énonciation, peut prendre deux orientations : vers le sujet et à partir de lui, ou bien vers l'idéologie. Dans le premier cas, l'énonciation a pour but de traduire en signes extérieurs des signes intérieurs, en tant que tels, et exige de l'interlocuteur qu'il les rapporte à un contexte intérieur, ce qui constitue un acte de compréhension purement psychologique. Dans l'autre cas, c'est une compréhension idéologique objective et concrète de l'énonciation qui est requise [12]. C'est ainsi que l'on délimite le psychique et

12. Les énonciations du premier type peuvent être de deux sortes ; elles peuvent servir à faire part du vécu mental (« Je suis gai ») ou bien l'exprimer directement (« Hourrah ! ») avec des variantes intermédiaires (« Je suis gai ! », avec une intonation exprimant très fortement la gaieté). La distinction entre ces différents aspects a une grande importance pour le psychologue et pour l'idéologue. Dans le premier cas, il n'y a pas d'expression directe de l'impression vécue, et, en conséquence, pas d'actualisation du signe intérieur. On a ici un

l'idéologique [13]. Comment le psychisme, les signes intérieurs sont-ils livrés à notre observation ? à notre étude ? Dans sa forme pure, le signe intérieur, c'est-à-dire l'activité mentale, n'est accessible qu'à l'introspection. Celle-ci menace-t-elle l'unicité du vécu extérieur objectif ? Il n'en est rien si la nature du psychisme et l'introspection elle-même sont correctement comprises [14]. En réalité, l'objet de l'introspection est bien le signe intérieur, lequel peut également être, par nature, signe extérieur. Le discours intérieur peut également être extériorisé. Au cours du processus d'auto-explicitation, le résultat de l'introspection doit obligatoirement s'exprimer sous une forme extérieure ou en tout cas se rapprocher le plus possible du stade de l'expression extérieure. L'introspection en tant que telle suit une orientation qui va du signe intérieur au signe extérieur. L'introspection elle-même est, de ce fait, dotée d'un caractère expressif. Elle constitue la compréhension par l'individu de son propre signe intérieur. C'est ce qui la distingue de l'observation d'un objet ou d'un quelconque processus physiques. L'activité mentale n'est ni visible ni directement perceptible, elle est, en revanche, compréhensible. Ce qui veut dire qu'au cours du processus d'auto-observation nous replaçons l'activité mentale dans le contexte d'autres signes compréhensibles. Le signe doit être éclairé par d'autres signes.

L'introspection constitue un *acte de compréhension* et, de ce fait, s'effectue inévitablement avec une certaine orientation idéologique. Elle sert, de la sorte, les intérêts de la psychologie lorsqu'elle appréhende une activité mentale donnée dans le contexte des autres signes intérieurs et de façon à favoriser l'unicité de la vie psychique. Dans ce cas, l'introspection éclaire les signes intérieurs à l'aide

---

résultat d'auto-observation (pour ainsi dire, la traduction du signe en signe). Dans le second cas, l'auto-observation qui s'exerce sur l'expérience intérieure se fraie un chemin vers l'extérieur et devient objet de l'observation extérieure (il est vrai que, ce faisant, il s'opère un changement de forme) ; dans le troisième cas, intermédiaire, le résultat de l'auto-observation prend la coloration du signe intérieur se frayant un chemin vers l'extérieur.

13. Nous avons exposé notre conception du contenu du psychisme et de l'idéologie dans *Frejdizm,* cf. le chapitre « Contenu du psychisme comme idéologie ».

14. Cette menace se réaliserait si la réalité du psychisme était une réalité de chose et non une réalité sémiotique.

du système cognitif que constituent les signes psychologiques, elle éclaire et différencie l'activité mentale, et tend ainsi à en fournir une explication psychologique satisfaisante. Telle est, par exemple, la tâche qu'on assigne au cobaye qui se prête à une expérience psychologique. Les déclarations du cobaye constituent une explication psychologique, ou tout au moins l'ébauche d'une telle explication.

Mais l'introspection peut également être orientée différemment et tendre vers une auto-objectivation éthique, de mœurs. Alors, le signe intérieur est intégré dans un système d'appréciations et de normes éthiques, il est compris et expliqué sous cet angle.

L'introspection comme les processus cognitifs peuvent emprunter encore bien d'autres voies. Mais partout et toujours l'introspection s'efforce d'expliciter activement le signe intérieur, de l'amener à un plus grand degré de clarté sémiotique. Le processus atteint ses limites lorsque l'objet de l'introspection devient parfaitement compréhensible, lorsqu'il peut devenir également l'objet de l'observation objective habituelle, à caractère idéologique (et sous une forme sémiotique).

De cette façon, l'introspection, en tant que concept idéologique, est intégrée dans l'unicité du vécu objectif. Il faut y ajouter encore ce qui suit : si l'on analyse un cas concret, il est impossible de tracer une frontière précise entre les signes intérieurs et extérieurs, entre l'introspection et l'observation extérieure, qui fournit *un commentaire ininterrompu tant sémiotique que concret* aux signes intérieurs à mesure qu'ils sont décodés.

Le commentaire concret a toujours lieu. La compréhension de chaque signe, intérieur ou extérieur, s'effectue en liaison étroite avec toute la situation où prend forme le signe en question. Cette situation, même dans le cas de l'introspection, se présente comme la totalité des faits qui constituent le vécu extérieur, qui accompagne et éclaire tout signe intérieur. Cette situation est toujours une *situation sociale.*

L'orientation que prend l'activité mentale à l'intérieur de l'âme (l'introspection) ne peut être séparée de la réalité de l'orientation qu'elle prend dans une situation sociale donnée. C'est pourquoi un approfondissement de l'introspection n'est possible qu'en liaison constante avec un

approfondissement de la compréhension de l'orientation sociale. S'abstraire de cette dernière amènerait à amortir complètement l'activité mentale, comme c'est le cas lorsqu'on s'abstrait de sa nature sémiotique. Nous le verrons plus loin de façon détaillée, le *signe et la situation sociale où il s'insère sont indissolublement liés.* Le signe ne peut pas être séparé de la situation sociale sans voir altérer sa nature sémiotique.

Le problème du signe intérieur constitue l'un des problèmes essentiels de la philosophie du langage, puisque aussi bien le signe intérieur par excellence est le mot, le discours intérieur. Le problème du discours intérieur, comme tous les problèmes examinés dans ce chapitre, est de nature philosophique. Il se trouve à la croisée des chemins de la psychologie et des sciences touchant à l'idéologie. Il ne peut être résolu du point de vue des principes méthodologiques que sur le terrain de la philosophie du langage comme philosophie du signe. Comment définir le mot dans son rôle de signe intérieur ? Sous quelle forme se réalise le discours intérieur ? Quels sont ses liens avec la situation sociale ? Quels sont ses rapports avec l'énonciation ? Quelles méthodes employer pour découvrir ou si l'on peut dire, pour saisir au vol, le discours intérieur ? Seule une philosophie du langage élaborée peut répondre à ces questions.

Prenons, par exemple, la deuxième question : sous quelles formes se réalise le discours intérieur ? Il est clair, d'emblée, qu'aucune des catégories élaborées par la linguistique pour analyser les formes de la langue extériorisée, de la parole (lexicologie, grammaire, phonétique) n'est applicable au discours intérieur, et, à supposer qu'elles le soient, elles devraient être radicalement redéfinies.

Une analyse plus approfondie révélerait que les formes minimales du discours intérieur sont constituées par des monologues *entiers,* analogues à des paragraphes, ou par des énonciations entières. Mais elles rappellent encore davantage les répliques d'un dialogue. Ce n'est pas par hasard si les penseurs de l'Antiquité concevaient déjà le discours intérieur comme un *dialogue intérieur.* Ces unités ne se prêtent guère à une analyse en constituants grammaticaux (elles s'y prêtent à la rigueur dans certains cas, avec de grandes précautions) et il n'existe pas entre elles, tout

comme entre les répliques d'un dialogue, de liens grammaticaux ; ce sont des liens d'un autre ordre qui les régissent. Ces unités du discours intérieur, qu'on pourrait appeler *impressions globales d'énonciations* [15], sont liées l'une à l'autre et se succèdent l'une à l'autre, non pas selon les règles de la logique ou de la grammaire, mais selon des lois de *convergence appréciative* (émotionnelle), *de concaténation dialogale,* etc., et dans une dépendance étroite à l'égard des conditions historiques de la situation sociale et de tout le cours pragmatique de l'existence [16]. Seule l'explicitation des formes que prennent les énonciations complètes et, en particulier, les formes du discours dialogué peut éclairer les formes du discours intérieur et la logique particulière de l'itinéraire qu'elles suivent dans la vie intérieure.

Tous les problèmes du discours intérieur que nous avons mentionnés sortent, bien entendu, des limites de notre recherche. Il est encore impossible, à l'heure actuelle, de les traiter de manière satisfaisante. Il faudrait réunir au préalable un immense corpus de données et éclaircir d'autres problèmes élémentaires et fondamentaux de la philosophie du langage, en particulier les problèmes de l'énonciation. C'est ainsi, pensons-nous, qu'on peut résoudre le problème de la délimitation des frontières du psychique et de l'idéologique sur le territoire unique qui les englobe tous deux, celui du signe idéologique.

Cela nous permet également d'éliminer de façon dialectique la contradiction entre le psychologisme et l'anti-

---

15. Le terme est emprunté à Homperz (*Weltanschauungslehre*). Le premier à l'utiliser fut, semble-t-il, Otto Weinninger. L'impression totale est une impression non encore isolée de l'objet total, qui donne en quelque sorte un avant-goût du tout, précédant et posant les fondements de la cognition nette de l'objet. Par exemple, nous sommes quelquefois dans l'impossibilité de nous rappeler un mot ou une appellation, bien que nous l'ayons « sur le bout de la langue », c'est-à-dire que nous en avons déjà une « impression globale », mais qu'elle ne peut déboucher sur une représentation concrète et différenciée. Les impressions globales, selon Homperz, jouent un grand rôle dans les processus cognitifs. Elles constituent des équivalents psychiques des formes du tout, et confèrent à celui-ci son unicité.

16. La distinction généralement admise entre les différents types de discours intérieur — visuel, auditif, et moteur — ne concerne pas les concepts introduits ici. Dans le cadre de chacun de ces types, le discours s'écoule sous forme d'impressions globales : visuelles, auditives, motrices.

psychologisme. *L'antipsychologisme a raison de refuser de déduire l'idéologie du psychisme.* Au contraire, c'est le psychique qui doit être déduit de l'idéologie. La psychologie doit s'appuyer sur la science des idéologies. Le mot a dû, à l'origine, naître et se développer au cours du processus de socialisation des individus, pour être ensuite intégré à l'organisme individuel et devenir parole intérieure. Pourtant, le psychologisme a raison également : il n'y a pas de signe extérieur sans signe intérieur. Le signe extérieur incapable d'entrer dans le contexte des signes intérieurs, c'est-à-dire d'être compris et éprouvé, cesse d'être un signe, se transforme en une chose physique.

Le signe idéologique est vivant du fait de sa réalisation dans le psychisme et, réciproquement, la réalisation psychique vit de l'apport idéologique. L'activité psychique est un passage de l'intérieur vers l'extérieur ; pour le signe idéologique, c'est le contraire qui se produit. Le psychisme est exterritorial à l'organisme. C'est le social infiltré dans l'organisme de l'individu. Et tout ce qui est idéologique est exterritorial dans le domaine socio-économique, puisque le signe idéologique, situé en dehors de l'organisme, doit pénétrer dans le monde intérieur pour réaliser sa nature sémiotique.

De cette façon, il existe entre le psychisme et l'idéologie une interaction dialectique indissoluble : *le psychisme se démet, se détruit, pour devenir idéologie, et réciproquement.* Le signe intérieur doit se libérer de son absorption par le contexte psychique (biologique et biographique), il doit cesser d'être éprouvé subjectivement pour devenir signe idéologique. Le signe idéologique doit s'intégrer dans le domaine des signes intérieurs subjectifs, doit résonner de tonalités subjectives pour rester un signe vivant et éviter d'acquérir le statut honorifique de relique de musée incompréhensible.

Cette interaction dialectique des signes intérieur et extérieur, du psychisme et de l'idéologie, a maintes fois attiré l'attention des penseurs ; cependant, elle n'a pas été comprise correctement jusqu'à présent ni décrite de façon adéquate. Son analyse la plus profonde et la plus intéressante nous a été fournie il y a quelque temps par le défunt philosophe et sociologue Georges Simmel. Celui-ci a vu cette interaction sous un jour qui est caracté-

ristique de toute la pensée bourgeoise contemporaine, c'est-à-dire comme une « tragédie culturelle », ou, plus exactement, comme une tragédie de la faculté créatrice de la personnalité subjective. Selon lui, la personnalité créatrice se détruit elle-même, ainsi que sa subjectivité et son caractère personnel, à travers le produit objectif qu'elle a elle-même créé. La naissance d'une valeur culturelle objective se fait au prix de la mort de l'âme subjective. Nous n'entrerons pas ici dans le détail de l'analyse que fait Simmel de ce problème, analyse qui contient de nombreuses observations justes et intéressantes [17]. Nous ne noterons que le défaut principal de sa conception. Pour lui, entre le psychisme et l'idéologie, il existe un fossé infranchissable. *Il ne reconnaît pas de signe renvoyant à la réalité qui soit commun au psychisme et à l'idéologie.* Par ailleurs, bien que sociologue, il n'en *sous-estime pas moins la nature totalement sociale tant de la réalité psychique que de la réalité idéologique.* Et pourtant l'une et l'autre réalités se présentent comme des réfractions d'un seul et même être socio-économique. Il en résulte que la contradiction dialectique vivante entre le psychisme et l'être devient pour Simmel, une antinomie statique, inerte, une « tragédie ». Cette antinomie inévitable, il a le mérite d'essayer de la surmonter grâce à la dynamique du processus existentiel teinté de métaphysique.

Seul le recours au monisme matérialiste peut apporter une solution dialectique à toutes les contradictions de cet ordre. Sur un autre terrain, nous nous trouvons contraints, soit d'ignorer les contradictions, de fermer les yeux, soit de les transformer en antinomies sans issue, en impasses tragiques [18]. En un mot, dans toute énonciation,

17. On peut trouver en traduction russe deux publications de Simmel consacrées à cette question : « La tragédie culturelle » in *Logos,* 1911-1912, vol. 2 et 3) et « Les conflits de la culture contemporaine in *Eléments de la connaissance,* 1923, Petrograd) publié sous forme de volume séparé avec une préface du professeur Sviatoslavsky. Son dernier livre, traitant de la même question du point de vue de la philosophie existentielle, s'intitule *Lebensanschauung,* 1919. Cette idée constitue le leitmotiv de la *Vie de Gœthe* du même Simmel, et, en partie, de ses travaux sur Nietzsche, Schopenhauer, Rembrandt, Michel-Ange. Il place à la base de sa typologie des individualités créatrices les différents modes d'évacuation de ce conflit entre l'âme et son objectivation créatrice à travers les productions culturelles.

18. Dans la littérature philosophique russe, les problèmes de l'objec-

si insignifiante soit-elle, se renouvelle sans cesse cette synthèse dialectique vivante du psychique et de l'idéologique, de la vie intérieure et de la vie extérieure. En tout acte de parole, l'activité mentale subjective se dissout dans le fait objectif de l'énonciation ayant pris forme, tandis que la parole énoncée se subjectivise dans l'acte de décodage qui doit tôt ou tard provoquer l'encodage d'une réplique. Chaque mot, nous le savons, se présente comme une arène en réduction où s'entrecroisent et luttent les accents sociaux à orientation contradictoire. Le mot s'avère, dans la bouche de l'individu, le produit de l'interaction vivante des forces sociales.

C'est ainsi que le psychisme et l'idéologie s'imprègnent mutuellement dans le processus unique et objectif des relations sociales.

---

tivation du psychisme subjectif à travers les productions idéologiques et des contradictions et conflits qui en résultent sont traités particulièrement par Fédor Steppoune (voir ses travaux dans *Logos*, 1911-1912, vol. 2-4). Lui aussi donne à ces problèmes un éclairage tragique et même mystique. Il ne sait pas les placer sur le plan de la réalité matérielle objective, qui est pourtant le seul où ils pourraient trouver une résolution féconde et sainement dialectique.



deuxième partie

vers une philosophie marxiste du langage



chapitre 4

deux orientations de la pensée philosophico-linguistique

Qu'est-ce qui constitue l'objet de la philosophie du langage ? Où pouvons-nous trouver cet objet ? Quelle est sa nature concrète ? Quelle méthodologie adopter pour l'étudier ? Dans la première partie, introductive, de notre étude, nous n'avons pas abordé ces questions concrètes. Nous avons parlé de la philosophie du langage, du mot. Mais qu'est-ce que le langage ? Qu'est-ce que le mot ? Il n'est pas question, bien entendu, de formuler des définitions parfaites de ces concepts de base. Une telle formulation ne peut être réalisée qu'à la fin, non au début de notre recherche (pour autant qu'une définition scientifique puisse jamais être considérée comme parfaite). A la base de notre itinéraire il convient de poser non des définitions mais des consignes méthodologiques : il est indispensable, avant tout, de mettre la main sur l'objet réel de notre recherche, il est indispensable de l'isoler de son contexte et de délimiter au préalable ses frontières. Au début de la démarche heuristique, ce n'est pas tant l'intelligence qui cherche, construisant des formules et des définitions, que les yeux et les mains, s'efforçant de saisir la nature réelle de l'objet ; mais voilà que, dans notre cas, les yeux et les mains se retrouvent dans une position difficile : les yeux ne voient rien, les mains ne peuvent rien tâter, c'est l'oreille, apparemment, qui est la mieux placée, qui a la prétention d'entendre le mot, d'entendre le langage. Et, de fait, les séductions de *l'empirisme phonétique superficiel* sont très puissantes en linguistique. L'étude de la face sonore du signe linguistique occupe une place proportionnellement démesurée en linguistique. Elle y donne souvent le ton et, dans la

plupart des cas, cette étude est menée sans aucun lien avec la nature réelle du langage en tant que code idéologique [1]. Le problème de la mise en évidence de l'objet réel de la philosophie du langage est loin d'être résolu. Chaque fois que nous tentons de limiter l'objet de la recherche, de le ramener à un complexe objectif, matériel, compact, bien défini et observable, nous perdons l'essence même de l'objet étudié, sa nature sémiotique et idéologique. Si nous isolons le son comme phénomène purement acoustique, nous n'en tirerons pas le langage comme objet spécifique. Le son relève totalement de la compétence des physiciens. Si nous mettons bout à bout le processus physiologique de la production du son et le processus de perception sonore, nous ne nous rapprocherons pas pour autant de notre objectif. Si nous associons l'activité mentale (les signes intérieurs) du locuteur et de l'auditeur, nous serons en présence de deux processus psychophysiques se déroulant chez deux sujets psychophysiologiquement différents et d'un seul complexe sonore physique se réalisant dans la nature selon les lois de la physique. Le langage, comme objet spécifique, nous ne l'aurons toujours pas trouvé. Et pourtant, nous avons déjà fait appel à trois sphères de la réalité : physique, physiologique, psychologique, et il en est résulté de façon satisfaisante un ensemble complexe, aux composants nombreux. Mais ce complexe est privé d'âme, ses différents éléments sont alignés au lieu d'être reliés par un ensemble de règles internes qui lui donnerait vie et le transformerait justement en un fait de langage.

Que faut-il ajouter de plus à cet ensemble déjà si complexe ? Il doit avant tout être inséré dans un complexe plus large et qui l'englobe, c'est-à-dire dans la sphère unique de la relation sociale organisée. De même que, pour observer le processus de la combustion, il convient de placer le corps dans le milieu atmosphérique, de même,

1. Cela concerne avant tout la phonétique expérimentale, qui n'étudie pas en fait les sons de la langue, mais les sons produits par les organes phonatoires et reçus par l'oreille indépendamment de leur place dans le système de la langue et dans la construction des énonciations. Par ailleurs, la science phonétique se donne beaucoup de mal pour rassembler en vue de leur étude d'immenses corpus de données sans pour autant se doter d'une méthodologie de classification.

pour observer le phénomène de langage, il faut placer les sujets émetteur et récepteur du son, ainsi que le son lui-même, dans le milieu social. En effet, il est indispensable que le locuteur et l'auditeur appartiennent à la même communauté linguistique, à une société nettement organisée. De plus, il est indispensable que ces deux individus soient intégrés dans l'unicité de la situation sociale immédiate, c'est-à-dire qu'ils aient une relation de personne à personne sur un terrain bien défini. C'est seulement sur ce terrain précis que l'échange linguistique est possible ; un terrain d'entente occasionnel ne s'y prête pas, même s'il y a communion d'esprit. Ainsi, *l'unicité du milieu social et celle du contexte social immédiat* sont des conditions tout à fait indispensables pour que le complexe physico-psycho-physiologique que nous avons défini puisse être relié à la langue, à la parole, puisse devenir un fait de langage. Deux organismes biologiques mis en présence dans un milieu purement naturel ne produiront pas un acte de parole.

Mais, comme résultat de notre analyse, au lieu d'en arriver à restreindre, comme il est souhaitable, l'objet de notre recherche, nous l'avons élargi et compliqué considérablement. En effet, le milieu social organisé dans lequel nous avons inséré notre complexe et la situation d'échange social la plus immédiate présentent eux-mêmes des complications extraordinaires, ils comportent des relations de natures très variées et à facettes multiples, et, parmi ces relations, toutes ne sont pas nécessaires à la compréhension des faits de langue, toutes ne sont pas des éléments constitutifs du langage. Enfin, l'ensemble de ce système complexe de phénomènes et de relations, de processus, etc., nécessite une réduction à un dénominateur commun. Toutes ses lignes doivent se rencontrer dans un centre unique, le tour de magie que constitue le processus linguistique.

Dans la partie qui précède, nous avons exposé le problème du langage, c'est-à-dire que nous avons mis en évidence le problème lui-même et les difficultés qu'il contient. Quelles solutions la philosophie du langage et la linguistique générale ont-elles déjà apportées à ce problème ? Quels jalons ont-elles déjà posés sur le chemin de sa résolution, qui nous permettent de nous orienter ? Nous n'avons pas l'intention de faire un historique complet de

la philosophie du langage et de la linguistique générale, ni même de présenter leur situation actuelle. Nous nous bornerons à un analyse générale des grandes lignes de la pensée philosophique et linguistique des temps nouveaux [2].

Dans la philosophie du langage et dans les divisions méthodologiques correspondantes de la linguistique générale, nous nous trouvons en présence de deux orientations principales pour ce qui est de résoudre notre problème, qui consiste à *isoler et à délimiter le langage comme objet d'étude spécifique.* Cela entraîne, bien entendu, une distinction radicale entre ces deux orientations pour toutes les autres questions qui se posent en linguistique. Nous appellerons la première orientation « subjectivisme idéaliste en linguistique », la seconde « objectivisme abstrait [3] ».

La première tendance s'intéresse à l'acte de parole, de création individuelle comme fondement de la langue (au sens de toute activité langagière, sans exception). Le psychisme individuel constitue la source de la langue. Les lois de la création linguistique — la langue étant une

---

2. Il n'existe pas à ce jour d'ouvrages spécialisés dans l'histoire de la philosophie du langage. On ne trouve de recherches fondamentales que pour ce qui concerne la philosophie du langage et la linguistique dans l'antiquité, par exemple Steintahl, *Geschichte der Sprachwissenschaft bei den Griechen und Römern,* 1890. En ce qui concerne l'histoire européenne, il n'existe que des monographies de différents penseurs et linguistes (sur Humboldt, Bundt, Marty, etc.). Nous aurons à en reparler. La seule esquisse un peu sérieuse de l'histoire de la philosophie du langage et de la linguistique à ce jour se trouve dans le livre de Ernst Cassirer, *La philosophie des formes symboliques,* I, *Le langage,* chap. 1er, « Le problème du langage dans l'histoire de la philosophie ». En langue russe, on trouvera une esquisse brève mais sérieuse de la situation actuelle de la linguistique et de la philosophie du langage dans l'article de R. Schorr, « Krisis sovremennoj lingvistiki » (La crise de la linguistique contemporaine) in *Jafetičeskij Sbornik,* V, 1927, p. 32-71). M.N. Peterson donne de son côté dans un article intitulé « Jazyk kak sotsjal'noje javlenije » (La langue comme manifestation sociale) in *Naučnyje zapiski instituta jazykov i literatury,* 1927, Moscou, p. 3-21, une vue d'ensemble, bien que très incomplète, des travaux linguistiques comportant une approche sociologique. Nous ne citerons pas de travaux sur l'histoire de la linguistique.

3. Les deux termes, comme c'est presque toujours le cas avec ce genre d'appellations, sont loin de couvrir tout le contenu et la complexité des orientations définies. Nous le verrons, l'appellation de la première orientation est particulièrement inadéquate. Mais nous sommes incapable d'en trouver une meilleure.

évolution ininterrompue, une création continue — sont essentiellement des lois individualo-psychiques, et c'est elles que doivent étudier le linguiste et le philosophe du langage. Eclairer le phénomène linguistique signifie le ramener à un acte de création individuelle raisonnée (souvent même rationnelle). Tout le reste de la tâche du linguiste n'a qu'un caractère préliminaire, constructif, descriptif, classificateur, il consiste simplement à préparer l'explication exhaustive du fait linguistique comme provenant d'un acte de création individuelle, ou bien à servir les buts pratiques de l'acquisition d'une langue achevée. La langue est, de ce point de vue, analogue aux autres manifestations idéologiques, en particulier dans le domaine de l'art et de l'esthétique.

Les positions fondamentales de la première tendance sur la langue se ramènent aux quatre propositions suivantes :

1. *La langue est une activité, un processus créatif ininterrompu de construction* (« *energeia* »), *qui se matérialise sous la forme d'actes de parole individuels.*
2. *Les lois de la création linguistique sont essentiellement des lois individualo-psychologiques.*
3. *La création linguistique est une création raisonnée analogue à la création artistique.*
4. *La langue, en tant que produit fini* (« *ergon* »), *en tant que système stable* (*lexique, grammaire, phonétique*) *se présente comme un dépôt inerte, telle la lave refroidie de la création linguistique, abstraitement construite par les linguistes en vue de son acquisition pratique comme outil prêt à l'usage.*

Wilhelm Humboldt fut parmi les représentants les plus notoires de cette première tendance [4] ; il en posa les fondements. L'influence de la puissante pensée humboldtienne dépasse de loin les limites de la tendance que nous venons de décrire. On peut dire que toute la linguistique après lui, et jusqu'à nos jours, se trouve sous son influence déterminante. La pensée humboldtienne ne rentre pas dans sa totalité dans le cadre des quatre propositions que nous

4. Hamann et Herder l'ont précédé sur cette voie.

avons énoncées, elle est plus large, plus complexe et présente plus de contradictions ; c'est pourquoi Humboldt a pu se faire l'initiateur de différents courants divergeant profondément les uns des autres. Néanmoins, le noyau fondamental des idées humboldtiennes constitue l'expression la plus forte et la plus profonde des tendances essentielles de la première école que nous avons définie [5]. Dans la littérature linguistique russe, le représentant le plus en vue de cette école est A. A. Potebnia et le cercle de ses disciples [6].

Les adeptes plus tardifs de la première tendance n'ont pas atteint, eux, la profondeur de vues et la synthèse philosophique de Humboldt. Cette école de pensée s'est notablement affaiblie, en particulier du fait de son passage à un mode de pensée positiviste et superficiellement empiriste. Chez Steintahl déjà on ne trouve plus l'ampleur de Humboldt. En compensation nous arrive une grande vague de précision et de systématisation méthodologique. Pour Steintahl encore, le psychisme individuel constitue la source de la langue, cependant que les lois du développement linguistique sont des lois psychologiques [7].

---

5. Humboldt a exposé ses vues sur la philosophie du langage dans « Ueber die Verschiedeheiten des Sprachbaues », in *Vorstudie zur Einleitung, zum Kawiwerk, gesam. Schriften* (Akademie-Ausgabe) Bd VI. Il existe une grande variété de travaux sur Humboldt. Citons le *Wilhelm von Humboldt* de R Heim et, parmi les ouvrages plus récents, le livre de Spranger portant le même titre (Berlin, 1909). Sur Humboldt et son influence sur la linguistique russe, citons : B. Engelhardt, *A. N. Vesselovsky* (Petrograd, 1922). Il est paru récemment une étude très fine et pleine d'intérêt de G. Spätt : *Vnutrennaja forma slova* (Le langage intérieur), études et variations sur un thème de Humboldt. L'auteur tente de retrouver les racines profondes de la pensée humboldtienne enfouies sous les interprétations traditionnelles (il existe plusieurs traditions d'interprétation de Humboldt). La conception de Spätt, très subjective, montre une fois de plus à quel point la pensée de Humboldt est complexe et pleine de contradictions ; elle se prête à des variantes très libres.

6. Son œuvre philosophique fondamentale est « Mysl' i jazyk » (La pensée et le langage), Académie des sciences. Les disciples de Potebnia, constituant l'école de Kharkhov, ont publié à intervalles irréguliers une revue intitulée *Voprosy teorii i psichologija tvorčestva* (Théorie et psychologie de la création), où l'on trouve les œuvres posthumes de Potebnia lui-même et des articles de ses élèves sur lui. Le principal ouvrage de Potebnia expose les idées de Humboldt.

7. A la base de la conception de Steintahl on trouve la théorie psychologique de Herbart, qui s'efforce de construire toutes les données du psychisme humain à partir des éléments dotés d'une représentation et reliés par des liens associatifs.

Dans le psychologisme empiriste de Bundt et de ses disciples, on ne trouve plus les fondements de la première école que sous une forme très atténuée. La doctrine de Bundt se ramène à ceci : tous les faits de langue, sans exception, se prêtent à une explication fondée sur la psychologie individuelle sur une base volontariste [8]. Il est vrai que Bundt, tout comme Steintahl, considère la langue comme une émanation de la « psychologie des peuples » (*Völker psychologie*) ou « psychologie ethnique [9] ». Cependant, la psychologie des peuples bundtienne est constituée par l'addition des psychismes séparés des individus. Pour lui, seuls ceux-ci ont accès à la réalité dans sa totalité.

Toutes ses explications des faits de langue, de mythologie, de religion se ramènent à des explications purement psychologiques. Bundt ne reconnaît pas l'existence d'un ensemble de lois spécifiques, purement sociologiques, inhérentes à tout signe idéologique et non réductibles à de quelconques lois individualo-psychologiques.

Actuellement, la première tendance de la philosophie du langage, ayant rejeté les voies du positivisme, est en train de s'épanouir à nouveau et d'élargir sa vision de ces problèmes dans l'école de Vossler. Celle-ci, appelée *Idealistiche Neuphilologie,* constitue incontestablement l'une des orientations les plus fécondes de la pensée philosophico-linguistique contemporaine. L'apport positif, original, de ses disciples à la linguistique (en romanistique et germanistique) est également très important. Il suffit de nommer, à côté de Vossler lui-même, des disciples tels que Leo Spitzer, Lorsk, Lerch, etc. Nous aurons à citer chacun d'entre eux à maintes reprises.

L'ensemble de la conception linguistico-philosophique de Vossler et de son école peut être résumée correctement par

---

8. Le volontarisme postule à la base du psychisme le libre arbitre.

9. Le terme de « psychologie ethnique » a été proposé par G. Spätt en remplacement du terme calqué sur l'allemand *Völker Psychologie,* c'est-à-dire psychologie des peuples. Ce dernier terme n'est vraiment pas satisfaisant et celui que propose Spätt nous paraît bien plus heureux. Voir G. Spätt, *Vvedenije v etničeskuju psihologiju* (Introduction à la psychologie ethnique), Editions de l'Académie des arts et lettres, Moscou, 1927. On trouve dans ce livre une critique de fond de la pensée de Bundt, mais la construction qu'y substitue Spätt n'est pas recevable non plus.

l'exposé que nous avons fait des quatre propositions fondamentales de la première école. Ce qui caractérise avant tout l'école de Vossler, c'est *le refus catégorique et de principe du positivisme linguistique,* qui ne voit pas plus loin que les formes linguistiques (en particulier, phonétiques, celles-ci étant les plus positives) et que l'acte psychophysiologique qui les engendre [10]. D'où l'apparition au premier plan de la *composante idéologique signifiante* de la langue. Le moteur principal de la création se révèle être le « goût linguistique », variété particulière du goût artistique. Le goût linguistique, c'est justement cette vérité linguistique absolue qui donne vie à la langue et que le linguiste s'efforce de découvrir dans chaque fait de langue, afin de donner une explication adéquate de ce fait.

> « Seule peut prétendre à un caractère scientifique », dit Vossler, « une histoire de la langue qui examine toute la hiérarchie causale pragmatique avec le seul but d'y trouver un ordre esthétique, afin que la pensée linguistique, la vérité linguistique, le goût linguistique, le sentiment linguistique ou, comme dit Humboldt, la forme intérieure de la langue à travers ses transformations conditionnées par des facteurs physiques, psychiques, politiques, économiques et culturels en général, deviennent clairs et compréhensibles [11]. »

Ainsi, pour Vossler, les facteurs qui déterminent d'une façon ou d'une autre les faits de langue (physiques, politiques, économiques, etc.) n'ont pas de signification directe pour le linguiste ; seul importe pour lui le sens artistique d'un fait de langue donné. Voici la conception qu'il a de la langue, une conception purement esthétique. « L'idée même de langue », dit-il, « est par essence une idée poétique ; la vérité de la langue est de nature artistique, c'est le Beau doté du Sens [12] ».

---

10. Le premier ouvrage de Vossler, dans lequel il expose les fondements de sa philosophie, *Positivismus und Idealismus in der Sprachwissenschaft,* Heidelberg, 1904, est consacré à la critique du positivisme en linguistique.
11. « Gramatika i istorija jazyka » (La grammaire et l'histoire de la langue) in *Logos,* vol. 1, 1910, p. 170.
12. *Ibid.,* p. 167.

On comprend que ce n'est pas un système linguistique fini, au sens de la totalité des traits phoniques grammaticaux et autres, mais bien l'*acte de création individuelle de la parole* (*Sprache als Rede*) qui sera pour Vossler le phénomène essentiel, la réalité essentielle, de la langue. Il s'ensuit que, dans tout acte de parole, ce qui importe, du point de vue de l'évolution de la langue, ce ne sont pas les formes grammaticales stables, effectives et communes à toutes les autres énonciations de la langue en question, mais bien la réalisation stylistique et la modification des formes abstraites de la langue, à caractère individuel et qui ne touchent que cette énonciation.

Seule cette individualisation stylistique de la langue dans l'énonciation concrète est historique et réellement productive. C'est là qu'a lieu l'évolution de la langue, qui est étouffée ensuite par la formalisation grammaticale. *Tout fait grammatical a été, d'abord, fait stylistique.* C'est à cela que se ramène l'idée vosslérienne de la *primauté du stylistique sur le grammatical* [13]. La plupart des recherches linguistiques inspirées de la doctrine de Vossler se situent à la frontière de la linguistique (au sens étroit) et de la stylistique. Dans toute forme linguistique, les vossleriens s'efforcent avec application de découvrir des racines idéologiques signifiantes [14].

---

13. Nous reviendrons plus loin sur la critique de cette idée.

14. Les principaux travaux philosophico-linguistiques de Vossler parus après l'ouvrage cité sont rassemblés dans le recueil *Philosophie der Sprache* (1920). Il s'agit là de la dernière publication de Vossler. Elle donne une idée complète de ses conceptions en philosophie et en linguistique générale. Parmi les travaux linguistiques caractéristiques de la méthode vosslérienne, citons *Frankreichs Kultur im Spiegel seiner Sprachentwicklung*, 1913. Le lecteur trouvera une bibliographie complète de Vossler, jusqu'à 1922, dans le recueil *Idealistiche Neuphilologie (Festschrift für Karl Vossler)* qui lui est consacré (1922). En langue russe, on peut lire deux articles sur lui : l'article déjà cité ainsi que « Otnošenije istorii jazykov k istorii literatury » (Les rapports de l'histoire des langues et de l'histoire de la littérature) in *Logos*, 1912-1913, vol. I-II. Les deux articles donnent une idée des bases de la théorie de Vossler. Les vues de Vossler et de ses disciples n'ont jamais été discutées dans la littérature linguistique russe. On en trouve simplement mention dans l'article de Jirmounsky sur la critique littéraire contemporaine en Allemagne. (*Poetica*, recueil III, 1927, « Academia »). R. Schorr, dans l'esquisse citée par nous, ne mentionne Vossler que dans l'Avant-propos. Nous serons amené plus loin à parler des travaux des continuateurs de Vossler qui ont un intérêt philosophique et méthodologique.

Parmi les représentants contemporains de la première orientation de la philosophie du langage, il convient de nommer encore le philosophe et critique littéraire italien Benedetto Croce, en raison de sa grande influence sur la pensée philosophico-linguistique et la critique littéraire en Europe. Les idées de Benedetto Croce sont, par de nombreux côtés, proches de celles de Vossler. Pour lui aussi la langue constitue un phénomène esthétique. La base, le terme-clé de sa conception de la langue est le mot « expression ». Toute expression est d'abord de nature artistique. En conséquence, la linguistique, comme science de l'expression par excellence, coïncide avec l'esthétique. Il s'ensuit que, pour Croce, l'acte de parole individuel constitue également le phénomène de base de la langue [15].

Passons à la définition de la seconde orientation de la pensée philosophico-linguistique. Dans celle-ci, le centre organisateur de tous les faits de langue, ce qui en fait l'objet d'une science bien définie, se situe, au contraire, dans le *système linguistique,* à savoir le *système des formes phonétiques, grammaticales et lexicales de la langue.* Alors que, dans la première orientation, la langue constitue un flot ininterrompu d'actes de parole, dans lequel rien ne reste stable, ne garde son identité, pour la seconde orientation la langue est un arc-en-ciel immobile qui domine ce flot. Chaque acte de création individuel, chaque énonciation, est unique et non réitérable, mais dans chaque énonciation on trouve des éléments identiques à ceux d'autres énonciations au sein d'un groupe de locuteurs donné. Ce sont justement ces traits *identiques,* qui sont de ce fait *normalisés* pour toutes les énonciations — traits phonétiques, grammaticaux et lexicaux —, qui assurent l'unicité d'une langue donnée et sa compréhension par tous les locuteurs d'une même communauté.

Si nous prenons un son quelconque de la langue, par exemple le phonème / a / dans le mot *raduga* (arc-en-

15. On peut trouver en langue russe la première partie de *l'Esthétique* de Benedetto Croce, « L'esthétique comme science de l'expression et comme élément de linguistique générale », Moscou, 1920. On y découvre déjà les vues générales de Croce sur la langue et la linguistique.

ciel), le son produit par l'appareil articulatoire physiologique de l'organisme individuel est un son individuel et unique propre à chaque sujet parlant. Autant de gens à prononcer le mot *raduga,* autant de « a » particuliers de ce mot (bien que l'oreille ne veuille ni ne puisse saisir cette particularité). Le son physiologique (c'est-à-dire le son produit par l'appareil physiologique individuel) est, en fin de compte, aussi unique qu'est unique l'empreinte digitale d'un individu donné, aussi unique que la composition chimique individuelle du sang de chaque individu (bien que la science ne soit pas encore en mesure de définir des formules individuelles du sang).

Cependant, est-ce que ces particularités individuelles du son / a /, conditionnées, disons, par la forme unique de la langue (organe), du palais et des dents des sujets parlants (admettons que nous soyons à même de saisir et de fixer toutes ces particularités), sont essentielles du point de vue de la langue ? Evidemment, elles ne présentent aucun intérêt. Ce qui est essentiel, c'est l'*identité normalisée* de ce son dans toutes les prononciations du mot *raduga.* Et cette identité normalisée constitue justement (puisqu'il n'existe pas d'identité de fait) l'unicité du système phonétique * de la langue (dans le cadre synchronique) et assure la compréhension du mot par tous les membres de la communauté linguistique. Ce phonème / a / identifié par référence à une norme constitue donc un fait de langue, un objet spécifique de la linguistique.

Cela s'étend légitimement à tous les autres éléments de la langue. Partout, nous rencontrerons la même identité normalisée des formes linguistiques (par exemple, les schémas syntaxiques) à côté de la réalisation unique et non réitérable de l'application individuelle d'une forme donnée dans l'acte de parole unique. Le premier fait est partie intégrante du système de la langue, le second se rapporte aux processus individuels de la parole, conditionnés (du point de vue de la langue comme système) par des facteurs contingents, physiologiques et subjectivo-psychologiques, dont on ne peut pas rendre compte avec précision.

---

* On n'emploie pas encore le terme de « phonologie ». Rappelons que cet ouvrage est antérieur aux travaux du Cercle phonologique de Prague (*N. d. T.*).

Il est clair que le système linguistique, au sens défini plus haut, est complètement indépendant de tous actes de création individuelle, de toutes intentions ou visées. Du point de vue de la seconde orientation, il ne saurait être question d'une création raisonnée de la langue par le sujet parlant [16]. La langue s'oppose à l'individu, en tant que norme indestructible, péremptoire, que l'individu ne peut qu'accepter comme telle. Au cas où l'individu n'intégrerait pas l'une ou l'autre forme linguistique en tant que norme péremptoire, cette forme cesserait alors d'exister pour lui comme forme de la langue pour devenir simple potentiel de son appareil psychophysique individuel. L'individu reçoit de la communauté parlante un système linguistique déjà constitué, et tout changement à l'intérieur de ce système dépasse les bornes de sa conscience individuelle. L'acte individuel de prononciation de quelque son que ce soit ne devient acte linguistique que dans la mesure où il se rattache à un système linguistique immuable (à un moment donné de son histoire) et péremptoire pour l'individu.

Quelles sont donc les lois qui gouvernent le système interne de la langue ? Elles sont purement *immanentes et spécifiques,* irréductibles à quelques lois idéologiques que ce soit, artistiques ou autres. Toutes les formes de la langue considérées à un moment précis (c'est-à-dire sur le plan synchronique) sont indispensables les unes aux autres, se complètent mutuellement, et font de la langue un système structuré obéissant à des lois linguistiques spécifiques. Ces lois linguistiques spécifiques, contrairement aux lois idéologiques — ayant trait aux processus cognitifs, à la création artistique, etc. — *ne peuvent relever de la conscience individuelle.* Un tel système, l'individu doit le prendre et l'assimiler dans son ensemble, tel qu'il est. Il n'y a pas de place, ici, pour de quelconques distinctions idéologiques, à caractère appréciatif : c'est pire, mieux, beau, répugnant, etc. En fait, il n'existe qu'un seul critère linguistique : c'est juste ou faux ; qui plus

---

16. Cependant, comme on le verra, sur le terrain du rationalisme tel que nous l'avons décrit, les fondements de la seconde orientation de la pensée philosophico-linguistique sont tout à fait compatibles avec l'idée d'une langue universelle rationnelle créée artificiellement.

est, sous l'étiquette de correction linguistique, il faut comprendre seulement la conformité à une norme donnée du système normatif de la langue. On ne saurait, en conséquence, parler de « goût linguistique » ni de vérité linguistique. Du point de vue de l'individu, les lois linguistiques sont arbitraires, c'est-à-dire privées de raison d'être naturelle ou idéologique (par exemple, artistique). Ainsi, entre la face phonétique du mot et son sens, il n'y a aucun lien allant de soi, il n'y a pas de correspondance de nature artistique. Si la langue, comme ensemble de formes, est indépendante de toute impulsion créatrice et de toute action de l'individu, il s'ensuit qu'elle constitue le produit d'une création collective, qu'elle est un phénomène social et qu'elle est, de ce fait, comme toute institution sociale, normative pour chaque individu.

Cependant, le système linguistique, unique et synchroniquement immuable, se transforme, évolue dans le processus d'évolution historique d'une communauté linguistique donnée, puisque l'identité normalisée du phonème, telle que nous l'avons établie, est différente aux différentes époques de l'évolution d'une langue. En un mot, la langue a son histoire. Quelle idée peut-on se faire de cette histoire du point de vue de la seconde orientation ?

Pour cette seconde orientation de la pensée philosophico-linguistique, le fait le plus significatif est le fossé qui sépare l'*histoire du système linguistique considéré de l'approche non historique, synchronique.* L'argumentation fondamentale de la seconde orientation fait de ce fossé dialectique un fossé infranchissable. Entre la logique qui gouverne le système des formes linguistiques à un moment donné de l'histoire et la logique (ou plutôt l'absence de logique) de l'évolution historique de ces formes, il ne peut rien y avoir de commun. Ce sont deux logiques différentes. Ou plutôt, si nous reconnaissons l'une comme étant la logique, alors l'autre doit être définie comme a-logique, c'est-à-dire comme la négation pure et simple de la logique reçue.

En réalité, les formes qui constituent le système linguistique sont mutuellement dépendantes et se complètent comme les éléments d'une seule et même formule mathématique. Le changement d'un des éléments du système crée un nouveau système, de même que le changement

d'un des éléments de la formule crée une nouvelle formule. La relation et les règles qui gouvernent les rapports entre les éléments d'une formule donnée ne s'étendent pas et ne sauraient s'étendre au rapport du système ou de la formule en question avec un autre système ou une autre formule qui viendraient après eux.

On peut utiliser ici une analogie grossière, mais qui exprime néanmoins avec suffisamment d'exactitude les rapports qu'entretient la seconde orientation de la pensée philosophico-linguistique avec l'histoire de la langue. Comparons le système de la langue à la formule de résolution du binôme de Newton. Cette formule est régie par des règles très strictes, subordonnant tous les éléments et les rendant immuables. Supposons qu'un élève, utilisant cette formule, se trompe — que, par exemple, il confonde les signes et les exposants. Il en résulterait une nouvelle formule avec ses règles internes (cette formule, bien entendu, ne convient plus à la résolution du binôme de Newton, mais cela n'a pas d'importance pour notre analogie). Entre la première et la deuxième formule, il n'y a déjà plus de relation mathématique analogue à celle qui régit les rapports internes de chaque formule.

Dans la langue, les choses se passent exactement de la même façon. Les relations systématiques qui existent entre deux formes linguistiques dans le système (en synchronie) n'ont rien de commun avec les relations qui unissent l'une quelconque de ces formes à son image transformée à la période suivante de l'évolution historique de la langue. Le germain d'avant le XVI^e^ siècle conjugait : *ich was - wir waren.* L'allemand contemporain conjugue : *ich war - wir waren ; ich was* s'est ainsi transformé en *ich war.* Entre les formes : *ich was - wir waren* et *ich war - wir waren* il existe un lien linguistique systématique, les termes se complètent mutuellement. Ils sont liés et sont complémentaires, en particulier, comme nombres singulier et pluriel de la première personne dans la conjugaison d'un seul et même verbe. Entre *ich war - wir waren* d'une part et *ich was* (XV^e^, XVI^e^ siècles)-*ich war* (contemporain) d'autre part, il y a une relation différente, n'ayant rien de commun avec la première. La forme *ich war* s'est formée par analogie avec *wir waren.* Au lieu de *ich was,* on en est arrivé, sous l'in-

fluence de *wir waren* (on = des individus séparés) à créer *ich war*[17]. Le phénomène est devenu phénomène de masse, et le résultat est qu'une faute individuelle s'est transformée en norme linguistique.

De cette façon, entre les deux relations :

1° *ich was - wir waren* (dans le cadre synchronique, disons, du XVe siècle) ou bien *ich war - wir waren* (dans le cadre synchronique du XIXe siècle) et

2° *ich was - ich war*

wir waren (en qualité de facteur provoquant la réfection analogique), il existe des différences très profondes sur le plan des principes. La première relation, synchronique, est régie par des rapports linguistiques systématiques entre éléments interdépendants et complémentaires. Cette relation s'oppose à l'individu, en sa qualité de norme péremptoire. La seconde relation (historique ou *diachronique*) est soumise à ses propres lois particulières, très précisément aux lois de l'erreur analogique.

La logique de l'histoire de la langue est celle des erreurs individuelles ou des déviations. Le passage de *ich was* à *ich war* s'effectue hors du champ de la conscience individuelle. Le passage est involontaire et passe inaperçu, et c'est là la condition de sa réalisation. A chaque époque ne peut correspondre qu'une seule norme linguistique : soit *ich was,* soit *ich war.* A côté de la norme, il n'y a place que pour l'entorse à la norme, mais pas pour une autre norme, contradictoire (c'est pourquoi il ne saurait y avoir de « tragédie » linguistique). Si l'entorse n'est pas perçue comme telle et, par voie de conséquence, n'est pas corrigée, et s'il existe un terrain favorable à la généralisation de la faute (dans le cas considéré, ce terrain favorable est l'analogie), alors cet écart devient la nouvelle norme linguistique.

Ainsi, entre la logique de la langue, comme système de formes, et la logique de son évolution historique, il n'y a aucun lien, il n'y a rien de commun. Les deux sphères sont régies par des lois complètement différentes, par des facteurs hétérogènes. Ce qui rend la langue signifiante

17. Les Anglais utilisent encore *I was.*

et cohérente dans le cadre synchronique est exclu et inutile dans le cadre diachronique. Le présent de la langue et son histoire ne se comprennent pas l'un l'autre et sont incapables de se comprendre.

Nous remarquons la divergence très profonde qui existe, justement sur ce point, entre la première et la seconde orientation de la philosophie du langage. Pour la première orientation, l'essence de la langue se trouve précisément dans son histoire. La logique de la langue n'est nullement celle de la répétition de formes identifiées à une norme, mais bien un renouvellement constant, l'individualisation des formes dans des énonciations stylistiquement uniques et non réitérables. *La réalité de la langue constitue également son devenir.* Entre un moment particulier de la vie d'une langue et son histoire s'établit une communion totale. Les mêmes motivations idéologiques règnent de part et d'autre. Comme dirait Vossler, « le goût linguistique crée l'unicité de la langue à un moment donné. Il crée et assure de même l'unicité du devenir historique de la langue ». Le passage d'une forme historique à une autre s'effectue, essentiellement, dans les limites de la conscience individuelle, puisque aussi bien, nous le savons, toute forme grammaticale a été à l'origine, pour Vossler, une forme stylistique libre.

La différence entre les deux orientations est très clairement illustrée par ce qui suit : les formes normalisées, responsables de l'immobilisme du système linguistique (*ergon*), n'étaient, pour la première orientation, que des débris pourrissants de l'évolution linguistique, de la vraie substance de la langue, rendue vivante par l'acte de création individuel et unique. Pour la seconde orientation, c'est justement ce système de formes normalisées qui devient la substance de la langue. La réfraction et la variation à caractère individuel et créateur des formes linguistiques ne constituent plus que des scories de la vie de la langue (plus exactement, de l'immobilisme phénoménal de celle-ci), des harmoniques inutiles et insaisissables du ton fondamentalement stable des formes linguistiques. Nous pouvons ramener l'essentiel des vues de la seconde orientation aux propositions suivantes :

1. La langue est un système stable, immuable, de formes linguistiques soumises à une norme fournie telle

quelle à la conscience individuelle et péremptoire pour celle-ci.

2. Les lois de la langue sont essentiellement des lois linguistiques spécifiques établissant des liens entre les signes linguistiques à l'intérieur d'un système fermé. Ces lois sont objectives par rapport à *toute* conscience subjective.

3. Les liens linguistiques spécifiques n'ont rien à voir avec des valeurs idéologiques (artistiques, cognitives ou autres). On ne trouve à la base des faits de langue aucun ressort idéologique. Entre le mot et son sens il n'y a pas de lien naturel et compréhensible pour la conscience, ni de lien artistique.

4. Les actes de parole individuels constituent du point de vue de la langue, de simples réfractions ou variations fortuites ou même des déformations des formes normalisées. Mais ce sont justement ces actes de paroles individuels qui expliquent le changement historique des formes de la langue ; en tant que tel, le changement est, du point de vue du système, irrationnel et même dépourvu de sens. *Entre le système de la langue et son histoire il n'existe ni lien ni communauté de mobiles. Ils sont étrangers l'un à l'autre.*

Le lecteur remarquera que les quatre propositions résumant la seconde orientation de la pensée philosophico-linguistique constituent l'antithèse des quatre propositions correspondantes de la première orientation.

Le cheminement historique de la seconde orientation est beaucoup plus difficile à suivre. On n'y trouve pas, à l'aube de notre ère, de représentant ou de théoricien dont la stature puisse se comparer à celle de Humboldt. Il faut chercher les racines de cette orientation dans le rationalisme des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. Ces racines plongent dans le terreau cartésien [18]. C'est Leibniz qui a exprimé

18. Il ne fait aucun doute qu'un lien interne unit en profondeur la seconde orientation à la pensée cartésienne et à la vision générale du monde du néo-classicisme, avec son culte de la forme figée, rationnelle et immuable. Descartes lui-même n'a rien publié sur la philosophie du langage, mais on trouve dans sa correspondance des remarques caractéristiques. Voir à ce propos le chapitre déjà cité de l'ouvrage de Cassirer.

ces idées pour la première fois, de façon très claire, dans sa théorie de la grammaire universelle.

L'idée d'une langue *conventionnelle, arbitraire,* est caractéristique de tout le courant rationaliste, ainsi que le parallèle établi entre le code *linguistique* et le code *mathématique.* Ce n'est pas le rapport du signe à la réalité qu'il reflète ou à l'individu qui l'engendre, mais la relation *de signe à signe* à l'intérieur d'un système *fermé,* et néanmoins accepté et intégré, qui intéresse l'esprit orienté vers les mathématiques des rationalistes. En d'autres termes, seule les intéresse la *logique interne* du système de signes lui-même ; celui-ci est considéré, comme en algèbre, tout à fait indépendamment des significations idéologiques qui s'y rattachent. Les rationalistes sont également enclins à prendre en considération le point de vue du récepteur, mais surtout pas celui du locuteur en tant que sujet exprimant sa vie intérieure, puisque le signe mathématique peut moins que tout autre être interprété comme l'expression du psychisme individuel ; or, le signe mathématique était, pour les rationalistes, le signe par excellence, le modèle sémiotique, y compris pour la langue. C'est bien tout cela que nous trouvons clairement exprimé dans l'idée leibnizienne de la grammaire universelle [19].

Il convient ici de remarquer que la primauté du point de vue du récepteur sur celui du locuteur est une constante de la seconde orientation. De ce fait, étant donné le terrain choisi par celle-ci, le problème de l'expression n'est jamais abordé, ni, par conséquent, celui de l'évolution de la pensée et du psychisme subjectif tel qu'il apparaît dans le mot (ceci est l'une des principales préoccupations de la première orientation).

L'idée de la langue comme système de signes arbitraires et conventionnels, essentiellement rationnels, a été élaborée sous une forme simplifiée, dès le XVIII^e^ siècle par les penseurs du siècle des Lumières. Les idées qui constituent l'objectivisme abstrait ont vu le jour tout d'abord

19. On peut se familiariser avec ces vues de Leibniz en lisant l'ouvrage fondamental de Cassirer, *Leibniz System in seinem Wissenschaftlichen Grundlagen,* Marburg, 1902.

en France et y trouvent encore aujourd'hui leur terrain d'élection [20].

Sans nous arrêter sur les étapes intermédiaires du développement de ces idées, nous passerons tout de suite à la caractérisation de cette seconde orientation à l'époque contemporaine. L'école dite de Genève, avec Ferdinand de Saussure, se révèle comme l'expression la plus brillante de l'objectivisme abstrait à notre époque. Les représentants de cette école, en particulier Charles Bally, comptent parmi les plus grands linguistiques contemporains. Saussure a donné à toutes les idées de la seconde orientation une clarté et une précision remarquables. Ses formulations des concepts de base de la linguistique sont devenues classiques. De plus, il a mené toutes ses réflexions jusqu'au bout, hardiment, dotant ainsi les traits essentiels de l'objectivisme abstrait d'une netteté et d'une rigueur exceptionnelles. Autant l'école de Vossler a peu d'audience en Russie, autant l'école de Saussure y est populaire et influente. On peut dire que la plupart des représentants de notre pensée linguistique se trouvent sous l'influence déterminante de Saussure et de ses élèves, Bally et Sechehaye [21]. Nous nous arrêterons un peu plus longuement sur les conceptions de Saussure, étant donné l'importance immense de leurs fondements théoriques pour toute la seconde orientation et pour la linguistique russe. Mais, là encore, nous nous limiterons aux positions philosophico-linguistiques de base [22].

---

20. Il est intéressant de noter qu'à la différence de la seconde, la première orientation s'est développée et continue de se développer en Allemagne.

21. L'ouvrage de R. Schorr, *Jazyk i obščestvo* (*Le langage et la société*), Moscou, 1926, se situe dans l'esprit de l'école de Genève. Schorr y fait une vive apologie des idées de base de Saussure, ainsi que dans l'article déjà cité, « La crise de la linguistique contemporaine ». Winogradoff se situe aussi comme un émule de l'école de Genève. Deux écoles linguistiques russes, l'école de Fortunatoff et celle dite de Kazan (Krouchevsky et Baudouin de Courtenay), qui constituent une expression éclatante du formalisme en linguistique, s'intègrent parfaitement dans le cadre de la seconde orientation telle que nous l'avons esquissée.

22. L'ouvrage théorique de base de Saussure, publié après sa mort par ses élèves, s'intitule *Cours de linguistique générale* (1916). Nous le citerons ici dans l'édition de 1922. On peut s'étonner que ce livre compte tenu de son énorme influence, n'ait toujours pas été traduit

Saussure pose le principe d'une distinction à trois termes : *le langage, la langue* (comme système de formes) et l'acte d'énonciation individuel, *la parole* (*). La langue et la parole sont les éléments constituants du langage, compris comme la totalité (sans exception) de toutes les manifestations — physiques, physiologiques et psychiques — qui entrent en jeu dans l'activité langagière. Le langage ne peut être, pour Saussure, l'objet de la linguistique. Pris par lui-même, il est privé d'unité interne et de lois indépendantes, autonomes. Il est composite, hétérogène. Il est difficile de se retrouver dans sa composition contradictoire. Il est impossible, si l'on reste sur le terrain du langage, de donner une description adéquate des faits de langue. Le langage ne peut pas être le point de départ d'une analyse linguistique.

Quel est donc le cheminement méthodologique correct que nous propose Saussure pour mettre en évidence l'objet spécifique de la linguistique ? Donnons-lui la parole :

> « Il n'y a, selon nous, qu'une solution à toutes ces difficultés [il s'agit des contradictions internes du "langage" comme point de départ de son analyse] : *il faut se placer, de prime abord sur le terrain de la langue et la prendre pour norme de toutes les autres manifestations du langage.* En effet, parmi tant de dualités, la langue seule paraît être susceptible d'une définition autonome et fournit un point d'appui satisfaisant pour l'esprit. » (F. de Saussure, *Cours de linguistique générale,* p. 24 ; italiques de Saussure.)

Quelle est donc, selon Saussure la distinction de principe entre langage et langue ?

---

en russe. On peut trouver un bref exposé des vues de Saussure dans l'article déjà indiqué de Schorr et dans l'article de Peterson, « Obščaja lingvistika » (Linguistique générale), 1923, vol. 6.

* Toutes les citations françaises du livre sont en français dans le texte original. Rappelons que le russe *jazyk* désigne le langage, la langue, et la langue-organe, le russe *reč* désigne la parole, la langue, le langage, le discours. J'ai traduit *jazyk* tantôt par « langage » comme dans le titre, tantôt par « langue ». Cependant, pour supprimer l'ambiguïté, Bakhtine a forgé un nom composé : *jazyk-reč* (le langage) qu'il oppose à *jazyk kak sistema form* (la langue) et *vyskazyvanje* (l'énonciation ou acte de parole) (*N. d. T.*)

> « Pris dans son tout, le langage est multiforme et hétéroclite ; à cheval sur plusieurs domaines, à la fois physique, physiologique et psychique, il appartient encore au domaine individuel et au domaine social ; il ne se laisse classer dans aucune catégorie des faits humains, parce qu'on ne sait comment dégager son unité.
>
> La langue, au contraire, est un tout en soi et un principe de classification. Dès que nous lui donnons la première place parmi les faits de langage, nous introduisons un ordre naturel dans un ensemble qui ne se prête à aucune autre classification. » (*Op. cit.*, p. 25.)

Ainsi, pour Saussure, il est indispensable de partir de la langue comme système de formes dont l'identité se réfère à une norme et d'éclairer tous les faits de langage par référence à ses formes stables et autonomes (autoréglementées).

Ayant distingué la langue du langage, au sens de la totalité, sans exception, des manifestations langagières, Saussure va ensuite distinguer la langue des actes énonciatifs individuels, c'est-à-dire de la parole :

> « En séparant la langue de la parole, on sépare du même coup : premièrement, ce qui est social de ce qui est individuel ; deuxièmement, ce qui est essentiel de ce qui est accessoire et plus ou moins accidentel.
>
> La langue n'est pas fonction du sujet parlant, elle est un produit que l'individu enregistre passivement ; elle ne suppose jamais de préméditation et la réflexion n'y intervient que pour l'activité de classement dont il sera question.
>
> La parole est au contraire un acte individuel de volonté et d'intelligence dans lequel il convient de distinguer, premièrement, des combinaisons, par lesquelles le sujet parlant utilise le code de la langue en vue d'exprimer sa pensée personnelle, deuxièmement, le mécanisme psycho-physique qui lui permet d'extérioriser ces combinaisons. » (*Op. cit.*, p. 30.)

La parole telle que la comprend Saussure ne saurait être l'objet de la linguistique [23]. Dans la parole, les élé-

23. Saussure, il est vrai, admet la possibilité d'une autre linguistique, celle de la parole, mais il ne dit pas en quoi elle pourrait consister.

ments relevant de la linguistique ne sont constitués que par les formes de langue normalisées qui s'y manifestent. Tout le reste est « accessoire et accidentel ».

Soulignons cette thèse fondamentale de Saussure : la langue s'oppose à la parole comme le social à l'individuel. La parole est de la sorte totalement individuelle. Là se trouve, nous le verrons, le *proton pseudos* de Saussure et de toute la tendance de l'objectivisme abstrait. L'acte individuel de parole-énonciation, repoussé de façon décisive en lisière de la linguistique, y retrouve cependant une place comme facteur indispensable de l'histoire de la langue [24]. Cette dernière, conformément à l'esprit de toute la seconde orientation, s'oppose rigoureusement pour Saussure à la langue comme système synchronique. Dans l'histoire de la langue, avec son caractère individuel et accidentel, la parole est reine ; c'est pourquoi elle est régie par des lois complètement différentes de celles qui régissent le système de la langue.

> « C'est ainsi que le "phénomène" synchronique n'a rien de commun avec le diachronique (p. 129).
>
> *La linguistique synchronique* s'occupera des rapports logiques et psychologiques reliant des termes coexistants et formant système, tels qu'ils sont perçus par la même conscience collective.
>
> *La linguistique diachronique* étudiera au contraire les rapports reliant des termes successifs non perçus par une même conscience collective, et qui se substituent les uns les autres sans former système entre eux. » (*Op. cit.*, p. 140 ; italiques de Saussure.)

Ces vues de Saussure sur l'histoire sont très caractéristiques de l'esprit rationaliste qui règne jusqu'à nos jours sur la seconde orientation de la pensée philoso-

---

Voici ce qu'il écrit à ce sujet : « Il faut choisir entre deux routes qu'il est impossible de prendre en même temps ; elles doivent être suivies séparément. On peut à la rigueur conserver le nom de linguistique de la parole. Mais il ne faudra pas la confondre avec la linguistique proprement dite, celle dont la langue est l'unique objet » (*op. cit.*, p. 39).

24. Saussure dit : « *Tout ce qui est diachronique dans la langue ne l'est que par la parole.* C'est dans la parole que se trouve le germe de tous changements » (*op. cit.*, p. 138).

phico-linguistique et pour lequel l'histoire est un domaine irrationnel qui dénature la pureté logique du système linguistique.

Saussure et son école ne sont pas seuls au pinacle de l'objectivisme abstrait contemporain. A côté d'eux nous voyons monter une autre école, l'école sociologique de Durkheim. Nous y trouvons, comme linguiste, une figure comme Meillet. Nous ne nous attarderons pas à une description de ses conceptions [25]. Elles s'insèrent parfaitement dans le cadre des fondements déjà exposés de la seconde orientation. Pour Meillet également la langue ne constitue pas un phénomène social du fait de sa qualité de processus mais en tant que système stable de normes linguistiques. La langue telle qu'elle se présente de l'extérieur à la conscience individuelle et son caractère contraignant constituent pour lui les traits sociaux fondamentaux de la langue.

Nous passerons sous silence les nombreuses écoles et tendances de la linguistique qui n'entrent pas dans le cadre des deux orientations que nous avons définies. Nous dirons cependant quelques mots des néo-grammairiens, dont le mouvement constitue l'une des manifestations majeures de la linguistique de la seconde moitié du XIXe siècle.

Par certaines de leur position, les néo-grammairiens s'apparentent à la seconde orientation, dont ils mettent en valeur la composante mineure, physiologique. L'individu créateur de la langue est essentiellement pour eux un être physiologique. D'un autre côté, dans le domaine psychophysiologique, les néo-grammairiens se sont efforcés de construire des lois linguistiques calquées sur les sciences naturelles, c'est-à-dire immuables, complètement coupées de tout libre arbitre des individus locuteurs. D'où l'idée néo-grammairienne des lois phonétiques (Lautgesetze [26]).

25. M.N. Peterson expose les vues de Meillet en liaison avec les fondements de la méthode sociologique de Durkheim dans l'article déjà cité, « La langue comme manifestation sociale ». Voir la bibliographie qui y fait suite.

26. Les principaux travaux de la tendance néo-grammairienne sont Osthoff ; *Das physiologische und psychologische Moment in der sprachlichen Formenbildung,* Berlin, 1879 ; Brugman et Delbrück,

En linguistique, comme dans toute science spécifique, il existe essentiellement deux moyens pour se débarrasser de la corvée que constitue l'obligation d'une réflexion philosophique sérieuse, fondée sur des principes et conséquente. Le premier moyen consiste à ériger d'emblée tous les principes en axiomes (académisme éclectique) ; l'autre consiste à écarter tous les principes et à proclamer le fait (*factum*) fondement et critère ultime de tout acte cognitif (positivisme académique). L'effet philosophique des deux procédés pour se débarrasser de la philosophie est le même, puisque, dans le deuxième cas, on peut fourrer, au cours de la recherche, dans le sac marqué « fait » tous les principes possibles et imaginables. Le choix de l'un ou l'autre de ces moyens dépend entièrement du tempérament du chercheur : les éclectiques sont plus laxistes, les positivistes plus exigeants.

On trouve en linguistique de nombreuses productions et même des écoles entières (écoles au sens d'étude scientifico-technique) qui se dispensent de la tâche de se donner une orientation philosophico-linguistique. Mais elles n'entrent pas, bien entendu, dans le cadre de notre exposé. Il y a, enfin, quelques linguistes et philosophes, que nous n'avons pas mentionnés ici, par exemple Otto Dietrich et Anton Marty, et que nous citerons plus loin lors de notre analyse des problèmes de l'interaction linguistique et de la signification.

Nous avons posé en début de chapitre le problème de la mise en évidence et de la délimitation de la langue comme objet spécifique de recherche. Nous avons essayé de découvrir les jalons déjà posés sur la voie de la résolution de ce problème par les tendances de la pensée philosophico-linguistique qui nous ont précédé. En fin de compte, nous nous trouvons en face de deux catégories de jalons posés dans des directions diamétralement opposées. Il s'agit, d'une part, des thèses du subjectivisme individualiste et, d'autre part, des antithèses de l'objectivisme abstrait. Mais qu'est-ce qui s'avère être le véritable

---

Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen (cinq volumes, 1886). Le programme des néo-grammairiens est exposé dans l'Avant-propos du livre d'Osthoff et Brugmann, *Morphologische Untersuchungen*, Leipzig, 1878.

noyau de la réalité linguistique ? L'acte de parole individuel — l'énonciation — ou le système de la langue ? Et quel est donc le mode d'existence de la réalité linguistique ? Evolution créatrice ininterrompue ou immuabilité de normes identiques à elles-mêmes ?

chapitre 5

langue, langage et parole

Dans le chapitre précédent, nous nous sommes efforcés de représenter de façon complètement objective les deux orientations de la pensée philosophico-linguistique. Nous devons maintenant les soumettre à une analyse critique en profondeur. Cela fait, nous serons en mesure de répondre à la question posée à la fin du chapitre 4. Commençons par la critique de la seconde orientation, celle de l'objectivisme abstrait.

Avant tout, posons-nous la question suivante : Dans quelle mesure un système de normes immuables, c'est-à-dire un système de langue, tel que le conçoivent les représentants de la seconde orientation est-il conforme à la réalité ? Personne, parmi les représentants de l'objectivisme abstrait, ne confère, bien entendu, un caractère de réalité matérielle éternelle au système linguistique. Ce système s'exprime, il est vrai, par des choses matérielles, les signes, mais, comme système de formes normalisées, sa réalité repose sur sa qualité de norme sociale. Les représentants de cette orientation soulignent constamment, et cela représente l'une de leurs positions fondamentales, que le système linguistique constitue un fait objectif externe à la conscience individuelle et qu'il est indépendant de cette conscience. Et, pourtant, la langue n'est perçue comme système de normes rigides et immuables que par la conscience individuelle et du point de vue de cette conscience.

En réalité, si nous faisons abstraction de la conscience individuelle subjective, s'opposant à la langue comme système de normes imposées, si nous portons un regard véritablement objectif sur la langue, un regard, pour ainsi dire oblique ou plutôt dirigé d'en haut, nous ne trouverons

pas trace d'un système de normes immuables. Au contraire, nous serons confrontés à l'évolution ininterrompue des normes de la langue. D'un point de vue réellement objectif, si nous tentons de percevoir la langue en nous détachant complètement de la perception qu'en aurait un individu donné à un moment donné, la langue se présente comme un courant évolutif ininterrompu. Pour l'observateur placé au-dessus de la langue, le laps de temps dans les limites duquel on peut construire un système synchronique de la langue est une fiction.

Ainsi, *d'un point de vue objectif, le système synchronique ne correspond à aucun moment effectif du processus d'évolution de la langue.* Et, de fait, pour l'historien de la langue qui adopte un point de vue diachronique, le système synchronique n'a pas de réalité et n'a d'autre rôle que celui de jalon reposant sur une convention et servant à enregistrer les déviations qui se produisent à chaque instant, dans la réalité. Le système synchronique de la langue n'existe que du point de vue de la conscience subjective du locuteur appartenant à une communauté linguistique donnée à un moment de l'histoire. Objectivement, ce système n'existe à aucun moment réel de l'histoire. Nous pouvons admettre que, pour César, au moment où il écrivait ses œuvres, la langue latine constituait un système immuable et intangible de normes fixes, mais, pour l'historien de la langue latine, au moment même où écrivait César, il se produisait un processus ininterrompu de changement linguistique — même si l'historien n'est pas en mesure de les enregistrer.

Tout système de normes sociales se trouve dans une position analogue ; il n'existe que par rapport à la conscience subjective des individus appartenant à la collectivité régie par ces normes. Tels sont les systèmes de normes morales, juridiques, esthétiques (il en existe), etc. Bien entendu, ces normes sont variées. Elles diffèrent par le degré de contrainte qu'elles imposent, par l'étendue de leur diapason social, leur degré de réalité sociale, qui est fonction de leur rapport plus ou moins lointain à l'infrastructure, etc. Mais, en tant que normes, elles relèvent de la même catégorie. Elles n'ont d'existence que par rapport à la conscience subjective des individus d'une communauté donnée. Est-ce qu'il s'ensuit que ce rapport

de la conscience subjective à la langue en tant que système objectif de normes intangibles est privé de toute objectivité ? Non, bien entendu. Correctement compris, ce rapport peut être un fait objectif. Supposons que nous disions : la langue, comme système de normes immuables et intangibles, a une existence objective. Nous ferions là une grossière erreur. En revanche, si nous disons que la langue constitue, par rapport à la conscience individuelle, un système de normes immuables, que tel est le mode d'existence de la langue pour tout membre d'une communauté linguistique donnée, alors nous aurons exprimé une relation parfaitement objective. C'est une autre question de savoir si le fait par lui-même est correctement établi, s'il est bien vrai que la langue se présente pour la conscience du locuteur comme un système de normes immuables et immobiles. Nous laisserons cette question en suspens pour l'instant. Notre but, en tout cas, est d'établir une certaine relation objective.

Quelle est la position des tenants de l'objectivisme abstrait sur ce point ? Est-ce qu'ils affirment que la langue est un système de normes fixes objectives et intangibles ou bien se rendent-ils compte que ce n'est le cas que pour la conscience subjective des locuteurs d'une langue donnée ? Voici quelle réponse on peut apporter à cette question : la plupart des tenants de l'objectivisme abstrait ont tendance à affirmer la réalité et l'objectivité immédiates de la langue comme système de formes normalisées. Chez ces représentants de la seconde orientation, l'objectivisme abstrait devient tout bonnement hypostatique. D'autres représentants de la même orientation (par exemple Meillet) sont plus critiques et se rendent bien compte de la nature abstraite et conventionnelle du système linguistique. Néanmoins, aucun des objectivistes abstraits n'est parvenu à une compréhension claire et précise du fonctionnement intrinsèque de la langue comme système objectif. Ils hésitent dans la plupart des cas entre les deux acceptions du mot « objectif » tel qu'il est appliqué au système linguistique : l'acception qu'on pourrait mettre entre guillemets (exprimant le point de vue de la conscience subjective du locuteur) et celle sans guillemets (objectif au sens propre). Même Saussure procède ainsi. Il ne résout pas la question clairement.

Nous devons maintenant nous demander si la langue existe réellement pour la conscience subjective du locuteur uniquement comme système objectif de formes normalisées et intangibles. L'objectivisme abstrait a-t-il saisi correctement le point de vue de la conscience subjective du locuteur ? Le mode d'existence de la langue dans la conscience langagière subjective est-il bien tel ? A cette question, nous sommes contraint de répondre par la négative. La conscience subjective du locuteur ne se sert pas de la langue comme d'un système de formes normalisées. Un tel système n'est qu'une abstraction, dégagée à grand-peine par des procédures cognitives bien déterminées. Le système linguistique est le produit d'une réflexion sur la langue ; celle-ci ne procède nullement de la conscience du locuteur d'une langue donnée et ne sert pas les buts de la communication pure et simple.

En réalité, le locuteur se sert de la langue pour ses besoins énonciatifs concrets (pour le locuteur, la construction de la langue est orientée vers l'énonciation, vers la parole). Il s'agit, pour lui, d'utiliser les formes normalisées (admettons pour l'instant leur légitimité) dans un contexte concret donné. Pour lui, le centre de gravité de la langue n'est pas situé dans la conformité à la norme de la forme utilisée, mais bien dans la nouvelle signification que celle-ci prend en contexte. Ce qui importe, ce n'est pas l'aspect de la forme linguistique, qui reste immuable dans tous les cas, quels qu'ils soient, où celle-ci est utilisée. Non, pour le locuteur, ce qui importe, c'est ce qui permet à la forme linguistique de figurer dans un contexte donné, ce qui fait d'elle un signe adéquat dans les conditions d'une situation concrète donnée. Pour le locuteur, la forme linguistique n'a pas d'importance en tant que signal stable et toujours égal à lui-même mais en tant que signe toujours changeant et souple. Tel est le point de vue du locuteur.

Mais le locuteur doit également tenir compte du point de vue de l'auditeur et décodeur. Serait-ce là qu'entre en jeu la norme linguistique ? Eh bien, non, il n'en est pas vraiment ainsi. Il est impossible de ramener l'acte de décodage au fait d'identifier une forme linguistique utilisée par le locuteur comme forme familière, connue, comme on identifie, par exemple, un signal auquel on n'est pas encore suffisamment habitué ou une forme d'une langue mal

connue. Non, l'essentiel du problème du décodage ne se ramène certes pas à l'identification de la forme utilisée, mais bien à sa compréhension dans un contexte concret précis, à la compréhension de sa signification dans une énonciation donnée. En bref, il s'agit de percevoir son caractère de nouveauté et non seulement sa conformité à la norme. Autrement dit, le récepteur, appartenant à la même communauté linguistique, considère également la forme linguistique utilisée comme un signe changeant et souple et non comme un signal immuable et toujours égal à lui-même.

Le processus de décodage (compréhension) ne doit en aucun cas être confondu avec le processus d'identification. Ce sont deux processus profondément différents. On décode le signe, on ne fait qu'identifier le signal. Le signal est une unité à contenu immuable, il ne peut rien remplacer, rien refléter ni réfracter ; il constitue simplement un outil technique pour désigner tel ou tel objet (précis et immuable) ou tel ou tel événement, tout aussi précis et immuable [1]. Le signal ne saurait relever du domaine de l'idéologie, il relève du monde des objets techniques, des instruments de la production au sens large du terme. Sont plus encore éloignés de l'idéologie les signaux auquels a affaire la réflexologie. Ces signaux, considérés par rapport à l'organisme qui les éprouve, à qui ils s'adressent, n'ont rien à voir avec les techniques de production. Dans ce cas, ils ne constituent plus des signaux, mais des stimuli d'un genre particulier. Ils ne sont instruments de production que dans les mains humaines de l'expérimentateur. Seuls un malheureux concours de circonstances et les pratiques indéracinables de la réflexion mécaniste ont pu induire certains chercheurs à faire de ces « signaux » la clé, pratiquement, de la compréhension du langage et du psychisme humains (du discours intérieur).

Tant qu'une forme linguistique ne constitue qu'un signal et n'est perçue par l'auditeur que comme telle, elle n'a pas

1. Karl Bühler fait dans son article « Vom Wesen der Syntax », dans *Festschrift für Karl Vossler,* p. 61-69, des distinctions intéressantes et astucieuses entre le signal et ses combinaisons (dans le domaine maritime, par exemple) d'une part et la forme linguistique et ses combinaisons d'autre part, en liaison avec les problèmes de syntaxe.

pour lui de valeur linguistique. La « signalité » pure n'existe pas, même dans les phases initiales de l'apprentissage du langage. Même à ce stade, la forme est orientée par le contexte, elle constitue déjà un signe, bien que la composante de « signalité » et d'identification qui lui est corrélative soit réelle. Ainsi, l'élément qui fait de la forme linguistique un signe n'est pas son identité comme signal, mais sa mutabilité spécifique ; de même que ce qui constitue le décodage de la forme linguistique, ce n'est pas le fait d'identifier le signal, mais le fait de comprendre le mot dans son sens particulier, c'est-à-dire de saisir l'orientation qui est donnée au mot par un contexte et une situation précis, une orientation vers l'évolution et non vers l'immobilisme [2].

Il n'en découle pas que la composante de « signalité » et son corrélat, l'identification, n'existent pas dans la langue. Ils existent bien, mais ne sont pas des constituants de la langue comme telle. La composante de « signalité » est dialectiquement déplacée, engloutie par la nouvelle qualité du signe (c'est-à-dire de la langue comme telle). Le signal et l'identification sont dialectiquement extraits, dans la langue maternelle, c'est-à-dire précisément pour les membres d'une communauté linguistique donnée. Dans le processus d'assimilation d'une langue étrangère, la « signalité » et l'identification sont éprouvées, ressenties, ne sont pas encore dominées ; la langue n'est pas encore devenue langue. L'assimilation idéale d'une langue est atteinte lorsque le signal est complètement enfoui sous le signe, et l'identification sous la compréhension [3].

---

2. Nous verrons plus loin que c'est justement la compréhension au sens propre, la compréhension de l'évolution, qui se trouve à la base de la réponse, c'est-à-dire de l'interaction verbale. Il est impossible de délimiter strictement l'acte de compréhension et la réponse. Tout acte de compréhension est une réponse, dans la mesure où il introduit l'objet de la compréhension dans un nouveau contexte, le contexte potentiel de la réponse.

3. Le point de vue que nous avançons se trouve, dans la pratique, et bien qu'il ne soit pas étayé théoriquement, à la base de toutes les méthodes saines d'enseignement des langues vivantes étrangères. Ces méthodes se ramènent en substance à la familiarisation de l'enseigné avec chaque forme de la langue insérée dans un contexte et une situation concrets. Ainsi, on n'introduit un mot nouveau que par l'intermédiaire d'une série de contextes où il figure. Grâce à quoi la composante d'identification du mot normalisé est associée d'emblée et dialectiquement intégrée aux composantes de mutabilité contextuelle,

Ainsi, dans la pratique vivante de la langue, la conscience linguistique du locuteur et de l'auditeur, du décodeur, n'a pas affaire à un système abstrait de formes normalisées, mais au langage au sens de la totalité des contextes possibles de telle ou telle forme. Pour l'individu parlant sa langue maternelle, le mot ne se présente pas comme un mot tiré du dictionnaire, mais comme faisant partie des énonciations les plus variées des locuteurs A, B ou C appartenant à la même communauté linguistique, ainsi que des multiples énonciations de sa propre pratique linguistique. Pour passer de ce mode de perception du mot à celui qui le considère comme une forme fixe faisant partie du système lexical d'une langue donnée — tel qu'on le trouve dans le dictionnaire —, il faut adopter une démarche particulière, spécifique. C'est pourquoi les membres d'une communauté linguistique ne perçoivent normalement jamais le caractère contraignant de normes linguistiques péremptoires. La forme linguistique ne fait sentir sa signification normative que dans les moments de conflit, moments rarissimes et non caractéristiques de l'usage de la langue (pour l'homme contemporain, il s'agit essentiellement de l'expression écrite). Il faut encore ajouter à cela un concept des plus importants : en fait, la conscience langagière des sujets parlants n'a que faire de la forme de la langue en tant que telle, ni de la langue en elle-même.

En réalité, la forme linguistique, nous venons de le montrer, s'offre toujours aux locuteurs dans le contexte d'énonciations précises, ce qui implique toujours un contexte idéologique précis. Dans la réalité, ce ne sont pas des mots que nous prononçons ou entendons, ce sont des vérités ou des mensonges, des choses bonnes ou mauvaises, importantes ou triviales, agréables ou désagréables, etc. *Le mot est toujours chargé d'un contenu ou d'un sens*

---

de différence et de nouveauté. Alors que le mot isolé de son contexte, inscrit dans un cahier et appris en correspondance avec sa signification en russe, devient pour ainsi dire signal, devient une chose unique, et, au cours du processus de compréhension, la composante d'identification prend trop de poids. En bref, une méthode saine et correcte d'enseignement pratique exige que la forme ne soit pas assimilée dans le système abstrait de la langue, comme une forme toujours égale à elle-même, mais dans la structure concrète de l'énonciation, comme un signe souple et changeant.

idéologique ou événementiel. C'est ainsi que nous le comprenons et nous ne réagissons qu'aux paroles qui éveillent en nous des résonances idéologiques ou ayant trait à la vie.

Le critère de correction ne s'applique à l'énonciation que dans des situations anormales ou particulières (par exemple, l'étude d'une langue étrangère). Dans des conditions normales, le critère de correction linguistique cède la place au critère purement idéologique : que l'énonciation soit correcte nous importe moins que sa valeur de vérité ou de mensonge, son caractère poétique ou vulgaire, etc.[4]. La langue, dans son usage pratique, est inséparable de son contenu idéologique ou ayant trait à la vie. Pour séparer abstraitement la langue de son contenu idéologique ou expérientiel, il faut élaborer des procédures particulières non conditionnées par les motivations de la conscience du locuteur.

Si nous érigeons cette séparation abstraite en principe, si nous accordons un statut séparé à la forme linguistique vide d'idéologie, ce que font certains des représentants de la seconde orientation, nous ne trouvons plus que des signaux et non des signes du langage. La séparation de la langue et de son contenu idéologique constitue l'une des erreurs les plus grossières de l'objectivisme abstrait.

Ainsi, pour la conscience des individus qui la parlent, la langue ne se présente absolument pas comme un système de formes normalisées. Le système linguistique tel qu'il est construit par l'objectivisme abstrait n'est pas directement accessible à la conscience du sujet parlant défini par sa pratique vivante de la communication sociale.

En quoi consiste donc ce système ? Il est clair depuis le début que ce système résulte d'une analyse abstraite, qu'il se compose d'éléments isolés abstraitement des unités réelles de la chaîne parlée, des énonciations. Toute procédure abstraite, pour être légitime, doit être justifiée par un but théorique et pratique précis. Une démarche abstraite peut être féconde ou stérile, elle peut être utile pour certains buts et certaines tâches et pas pour d'autres.

4. C'est pourquoi, comme nous verrons, il est impossible de tomber d'accord avec Vossler sur l'existence d'un « goût linguistique » spécifique et déterminé qui ne se confonde pas à chaque instant avec un « goût » idéologique spécifique (artistique, cognitif, éthique, etc.).

Quels sont donc les buts que poursuit l'analyse abstraite de la langue qui débouche sur le système synchronique ? En quoi ce système se révèle-t-il productif et utile ? A la base des méthodes de réflexion linguistique qui débouchent sur une construction de la langue comme système de formes normalisées, on trouve les procédures pratiques et théoriques élaborées pour l'étude des langues *mortes,* qui se sont conservées dans des documents *écrits.* Il faut souligner avec vigueur que cette approche philologique a été déterminante pour la pensée linguistique du monde européen. Cette pensée est née et s'est nourrie des cadavres de ces langues écrites. Presque toutes les catégories essentielles, les approches fondamentales et les pratiques de cette pensée ont été élaborées au cours du processus de résurrection de ces cadavres. Le philologisme se révèle un trait inévitable de toute la linguistique européenne, conditionnée qu'elle est par les destinées historiques qui ont présidé à sa naissance et à son développement. Aussi loin que nous portions nos regards, vers les temps les plus reculés, pour suivre l'évolution des catégories et des méthodes linguistiques, nous trouvons toujours des philologues. Les Alexandrins étaient philologues, de même que les Romains et les Grecs (Aristote en est un exemple typique), et l'Inde en avait aussi.

Nous pouvons affirmer que la linguistique apparaît où et quand sont apparues des exigences philologiques. Les impératifs de la philologie ont engendré la linguistique, l'ont bercée et ont laissé dans ses langes le sifflet de la philologie. Ce sifflet a pour fonction d'éveiller les morts. Mais, pour se rendre maître de la parole vivante, avec son évolution ininterrompue, ce sifflet manque de puissance sonore.

L'accadémicien Nicolas Marr souligne très justement cette essence philologique de la pensée linguistique indo-européenne.

> « La linguistique indo-européenne, disposant d'un objet de recherche déjà constitué et formalisé depuis longtemps, à savoir les langues indo-européennes des époques historiques, et, qui plus est, tirant toutes ses conclusions des formes figées de langues écrites, parmi lesquelles les langues mortes sont les plus favorisées, a été, de toute évidence, incapable de décrire le processus

d'apparition du langage en général et l'origine des différentes formes qu'il prend [5]. »

Ou bien encore :

> « Ce qui crée les plus grands obstacles [pour l'étude du langage primitif], ce n'est pas la difficulté des recherches en elle-même ou bien l'insuffisance du corpus de données, c'est notre mode de pensée scientifique, forgé par une vision du monde traditionnellement philologique ou culturo-historique ; cette pensée n'a pas été nourrie d'une conception ethno-linguistique de la parole vivante, de ses débordements créateurs irrépressibles [6]. »

Ces paroles de N. Marr nous paraissent justes, non seulement pour ce qui est des études indo-européennes, qui ont donné le ton à la linguistique contemporaine, mais également pour toute la linguistique, telle que nous la connaissons par l'histoire. Oui, la linguistique est partout l'enfant de la philologie. Soumise aux impératifs de la philologie, elle s'est toujours appuyée sur des énonciations constituant des monologues fermés, par exemple des inscriptions sur des monuments anciens, comme s'il s'agissait de la réalité la plus immédiate. C'est en travaillant sur des monologues morts, ou plutôt sur des corpus d'énonciations de ce type, ayant pour unique point commun l'usage de la même langue, que la linguistique a élaboré ses méthodes et ses catégories.

Et pourtant l'énonciation-monologue est déjà en elle-même une abstraction, une abstraction qui, à vrai dire, va de soi. Toute énonciation-monologue, même s'il s'agit d'une inscription sur un monument, constitue un élément inaliénable de la communication verbale. Toute énonciation, même sous forme écrite figée, est une réponse à quelque chose et est construite comme telle. Elle n'est qu'un maillon de la chaîne des actes de parole. Toute inscription prolonge celles qui l'ont précédée, engage une polémique avec elles, s'attend à des réactions actives de compréhension, anticipe sur celles-ci, etc. Toute inscription constitue

5. N. Marr, *Po etapan jafetičeskoj teorii* (*Les étapes de la théorie japhétique*), 1926, p. 269.
6. *Ibid.*, p. 94-95.

une partie inaliénable de la science ou de la littérature ou de la vie politique. Une inscription, comme toute énonciation-monologue, est prévue pour être comprise, elle est orientée vers une lecture dans le contexte de la vie scientifique ou de la réalité littéraire du moment, c'est-à-dire dans le cadre de l'évolution de la sphère idéologique dont elle est partie intégrante.

Le philologue-linguiste l'arrache à cette sphère réelle, l'appréhende comme un tout isolé, qui se suffit à lui-même, et ne lui applique pas une compréhension idéologique active, mais au contraire une compréhension totalement passive, ne comportant pas l'amorce d'une réponse, alors qu'une compréhension véritable en impliquerait une. Cette inscription isolée, le philologue se contente de la comparer, en tant que document linguistique, à d'autres inscriptions, dans le cadre général d'une langue donnée.

C'est au cours d'un tel processus de comparaison et d'éclairage mutuel des énonciations d'une langue donnée que les méthodes et les catégories de la pensée linguistique se sont constituées. Une langue morte se présente de toute évidence comme une langue étrangère pour le linguiste qui l'étudie. C'est pourquoi il est impossible d'affirmer que le système des catégories linguistiques constitue le produit de la réflexion épistémologique du locuteur d'une langue donnée. Il ne s'agit pas d'une réflexion sur la perception de la langue maternelle, non, c'est plutôt la réflexion d'une conscience qui lutte pour se frayer un chemin dans le monde mystérieux d'une langue étrangère.

La compréhension inévitablement passive du philologue-linguiste se projette sur l'inscription elle-même, sur l'objet de l'étude linguistique, comme si cette inscription avait été prévue dès l'origine pour être appréhendée de cette manière, comme si elle avait été écrite pour les philologues. Il en résulte une théorie complètement fausse de la compréhension, laquelle est non seulement le fondement des méthodes d'interprétation linguistique des textes, mais également de toute la sémasiologie européenne. Tout l'enseignement portant sur le sens et le thème du mot est empreint de cette conception fausse de la compréhension comme acte passif, une compréhension du mot qui exclut par avance et par principe toute réplique.

Nous verrons plus loin que ce type de compréhension

qui exclut par avance toute réplique n'a rien à voir avec la compréhension du langage. La compréhension de ce dernier se confond avec une prise de position active vis-à-vis de ce qui est dit et compris. La compréhension passive se caractérise justement par une perception nette de la composante normative du signe linguistique, c'est-à-dire sa perception comme objet-signal ; corrélativement, l'identification prend le pas sur la compréhension.

Ainsi, c'est la langue *morte-écrite-étrangère* qui sert de base à la conception de la langue issue de la réflexion linguistique. L'énonciation *isolée-figée-monologuée,* coupée de son contexte langagier et réel, à laquelle s'oppose, non une réponse potentielle active mais la compréhension passive du philologue, tels sont les données ultimes et le point de départ de la réflexion linguistique.

La réflexion linguistique, née au cours du processus d'acquisition d'une langue étrangère dans un but de recherche, a servi encore d'autres buts, non plus de recherche mais d'enseignement ; il ne s'agit plus de déchiffrer une langue, mais, une fois déchiffrée, de l'enseigner. Les inscriptions tirées de documents heuristiques se transforment en échantillons scolaires, en classiques de la langue.

Le second problème fondamental de la linguistique : créer l'outillage indispensable à l'acquisition de la langue déchiffrée, codifier cette langue dans le but de l'adapter aux besoins de la transmission scolaire, a marqué lourdement de son sceau la pensée linguistique. La *phonétique,* la *grammaire,* le *lexique,* ces trois divisions du système de la langue, les trois centres organisateurs des catégories linguistiques, se sont formés en fonction des deux tâches assignées à la linguistique : l'une *heuristique* et l'autre *pédagogique.*

Qu'est-ce qu'un philologue ? Quelles que soient les différences profondes, d'ordre culturel et historique, qui séparent les prêtres hindous des savants linguistes contemporains, le philologue reste toujours et partout le devin qui s'efforce de pénétrer le « mystère » de lettres et de mots étrangers et le maître qui transmet ce qu'il a décrypté ou hérité de la tradition. Les prêtres ont été, toujours et partout, les premiers philologues et les premiers linguistes. L'histoire ne connaît pas un seul peuple dont les écritures

sacrées ou les traditions n'aient pas été rédigées dans une certaine mesure dans une langue étrangère et incompréhensible pour le profane. Percer le mystère des écritures saintes, telle a justement été la tâche des prêtres-philologues.

C'est sur ce terrain également que s'est développée la philosophie du langage depuis les temps les plus reculés : l'enseignement védique du mot, l'enseignement du *logos* chez les penseurs grecs les plus anciens et la philosophie biblique du mot.

Pour comprendre ces *philosophèmes,* il convient de ne pas perdre de vue le fait qu'il s'agit de philosophèmes de mots *étrangers.* Prenons un peuple ne disposant que de sa langue maternelle, pour qui le mot ne peut être que celui de la langue maternelle, qui n'est pas exposé au mot étranger, cryptique, un tel peuple n'aurait jamais créé de tels philosophèmes [7]. Il y a là un trait stupéfiant : depuis l'antiquité la plus reculée et jusqu'à nos jours la philosophie du mot et la réflexion linguistique se fondent spécifiquement sur l'appréhension du mot étranger et sur les problèmes que pose à la conscience la langue étrangère, à savoir le décryptage et l'enseignement de ses résultats. Le prêtre védique et le linguiste-philologue contemporain sont fascinés et subjugués dans leur réflexion sur le langage par un seul et même phénomène : celui du mot étranger *cryptique.*

Le mot de la langue *maternelle* est perçu tout à fait différemment, avec plus de précision ; il n'est pas habituellement perçu comme étant chargé de toutes les catégorisations qu'il a engendrées dans la réflexion linguistique et qu'il engendrait autrefois dans la réflexion philosophico-religieuse des Anciens. Le mot de la langue maternelle est perçu comme un frère, comme un vêtement familier, mieux encore, comme l'atmosphère habituelle dans laquelle nous vivons et respirons. Il ne présente pas de mystère. Ce pourrait être le cas dans la bouche d'un étranger, dou-

---

7. Dans la religion védique, le mot sacré, dans l'usage qu'en fait l'initié, le serviteur consacré, le prêtre, devient maître de l'Etre, des dieux et des hommes. Le prêtre omniscient se définit ici comme celui qui dispose du mot, et c'est en cela que réside son pouvoir. On trouve cet enseignement dans les Védas. Quant au philosophème du *logos* en Grèce ancienne et à l'enseignement du *logos* à Alexandrie, ils sont universellement connus.

blement étranger par sa position hiérarchique, s'il s'agit, par exemple, d'un chef ou d'un prêtre, mais, dans ce cas, le mot change de nature, il se transforme extérieurement ou se détache de son usage quotidien (il devient tabou dans la vie courante ou bien s'archaïse), cela à condition que le mot en question ne soit pas, à l'origine, un mot étranger dans la bouche du chef-envahisseur. C'est dans ces conditions seulement que naît le « MOT » : *incipit philosophia, incipit philologia.*

Le fait que la linguistique et la philosophie soient orientées vers le mot étranger n'est pas le produit du hasard ou d'un choix arbitraire de la part de ces deux sciences. Non, cette orientation reflète l'immense rôle historique qu'a joué le mot étranger dans le processus de formation de toutes les civilisations de l'histoire. Ce rôle a été dévolu au mot étranger dans toutes les sphères de la création idéologique sans exception, depuis la structure socio-politique jusqu'au code des bonnes manières. C'est bien le mot étranger qui a été le véhicule de la civilisation, de la culture, de la religion, de l'organisation politique (les Sumériens vis-à-vis des Sémites babyloniens ; les Japhétiques vis-à-vis des Hellènes ; Rome, le christianisme vis-à-vis des peuples barbares ; Byzance, les « Varègues » et les tribus slaves du sud vis-à-vis des Slaves de l'Est, etc.). Ce rôle organisateur grandiose du mot étranger, ce mot qui charrie avec lui des forces et des structures étrangères, ce mot que parfois un jeune peuple envahisseur a trouvé sur le territoire occupé par lui d'une culture ancienne et puissante (cette dernière asservit alors, pour ainsi dire depuis sa tombe, la conscience idéologique du peuple envahisseur) a eu pour résultat le fait que, dans la conscience historique des peuples, le mot étranger s'est fondu avec l'idée du *pouvoir,* l'idée de la *force,* l'idée de *sainteté,* l'idée de la *vérité,* et a obligé la réflexion linguistique à s'orienter de façon privilégiée vers son étude.

Et pourtant la philosophie du langage et la linguistique n'ont pas encore pris conscience aujourd'hui de l'immense rôle idéologique joué par le mot étranger. La linguistique continue à lui être assujettie. Nous avons là, pour ainsi dire, la dernière vague apportée par le flot jadis créateur et vivant de la parole étrangère, la dernière péripétie de sa carrière dictatoriale et génératrice de culture.

C'est pourquoi la linguistique, étant elle-même le produit du mot étranger, est encore très loin de comprendre correctement le rôle de celui-ci dans l'histoire de la langue et de la conscience linguistique. Au contraire, les études indo-européennes ont abouti à l'élaboration de catégories d'analyse de l'histoire de la langue qui excluent complètement toute appréciation correcte du rôle du mot étranger. Et pourtant, nous l'avons vu, ce rôle est immense.

L'idée du croisement de langues (de l'interférence linguistique) comme facteur essentiel de l'évolution des langues, a été mise en avant avec toute la clarté voulue par Nicolas Marr. Il a également reconnu ce facteur comme essentiel à la résolution du problème de l'origine du langage.

> « L'interférence en général », écrit-il « comme facteur provoquant l'apparition de formes et de types linguistiques différents, est la source de la formation d'aspects nouveaux ; cela s'observe et s'étudie dans toutes les langues japhétiques, et c'est là une des plus grandes réussites de la linguistique japhétique. (...) C'est un fait qu'il n'existe pas de langue onomatopéique primitive, commune à tous les peuples et, comme on le verra, elle n'a jamais existé ni pu exister. La langue est une création de la société, née de l'intercommunication entre les peuples, provoquée par des impératifs économiques ; la langue constitue un sous-produit de la communication sociale, qui implique toujours des populations nombreuses [8]. »

Dans son article intitulé « De l'origine du langage », il dit :

> « ... En un mot, la conception qu'a de telle ou telle langue la soi-disant culture nationale, comme langue maternelle de masse de toute la population, est anti-scientifique et irréaliste. Pour l'instant, l'idée d'une langue nationale commune à toutes les castes, à toutes les classes, est une fiction. Mieux encore : de même que la stratification de la société au cours des premières étapes du développement procède des tribus, c'est-à-dire en fait

---

8. N. Marr, *Po etapam jafetičeskoj teorii* (Les étapes de la théorie japhétique), p. 268.

de conceptions tribales — celles-ci n'étant pas simples pour autant — par voie de croisement, de même, les langues tribales concrètes et, *a fortiori,* les langues nationales, présentent des types de langue croisés, ces croisements étant constitués d'éléments simples dont l'association est à la base de toute langue. L'analyse paléontologique du langage humain ne va pas plus loin que la mise en évidence de ces éléments issus des tribus, mais la théorie japhétique y mène de façon directe et décidée, en sorte que la question de l'origine du langage sa ramène à celle de l'apparition de ces éléments, qui ne sont autres que les dénominations tribales [9]. »

Les problèmes de la signification du mot et de l'origine du langage sortent du cadre de notre recherche. Nous n'examinerons pas ici la théorie du mot étranger chez les Anciens [10] et nous nous contenterons d'esquisser les catégories issues de l'étude du mot étranger qui ont servi de base à l'objectivisme abstrait ; nous résumerons ainsi l'exposé qui précède et le complèterons par une série de points substantiels [11] :

1. Dans les formes linguistiques, la composante *normative et stable* prévaut sur le caractère *changeant.*
2. *L'abstrait* prévaut sur le *concret.*
3. *Le systématique abstrait* prévaut sur *la vérité historique.*
4. Les formes des *éléments* prévalent sur celles de *l'ensemble.*
5. La *substanciation* de l'élément linguistique isolé remplace la *dynamique* de la parole.

---

9. *Ibid.*, p. 315-316.

10. Ainsi, la perception du caractère magique du mot chez les premiers hommes est fortement maiquée par le mot étranger. Nous avons en vue ici la totalité des phénomènes concomitants.

11. Il ne faut pas oublier que l'objectivisme abstrait sous sa forme rénovée reflète la position du mot étranger au stade où il a perdu dans une large mesure, son caractère autoritaire et ses forces créatrices. De plus, la spécificité de l'appréhension du mot étranger est atténuée dans l'objectivisme abstrait du fait que toutes les catégories fondamentales issues de la réflexion de cette école ont été étendues aux langues vivantes et maternelles. En effet, la linguistique étudie les langues vivantes comme si elles étaient mortes et la langue maternelle comme si elle était étrangère. C'est pourquoi le système construit par l'objectivisme abstrait diffère des philosophèmes du mot étranger élaborés par les Anciens.

6. *Univocité* du mot plutôt que *polysémie et pluri-accentuation vivantes.*

7. Représentation du langage comme un *produit fini,* se transmettant de génération en génération.

8. Incapacité de comprendre la langue *de l'intérieur.*

Arrêtons-nous brièvement sur chacune de ces particularités de la réflexion sur le mot étranger.

La première se passe d'explication. Nous avons déjà montré que la compréhension qu'a l'individu de sa langue n'est pas orientée vers l'identification des éléments normalisés du discours, mais vers l'appréciation de leur nouvelle qualité contextuelle. La construction d'un système de formes soumises à une norme est une étape indispensable et importante dans le processus de déchiffrage et de transmission d'une langue étrangère.

Le deuxième point va également de soi si l'on se réfère à ce que nous avons déjà exposé. L'énonciation-monologue finie constitue, en fait, une abstraction. La concrétisation du mot n'est possible que par l'inclusion de ce mot dans le contexte historique réel de sa réalisation primitive. Dans l'énonciation-monologue isolée, les fils qui reliaient le mot à toute l'évolution historique concrète ont été coupés.

Troisième point, le formalisme et le systématisme constituent les traits typiques de toute réflexion s'exerçant sur un objet tout prêt, pour ainsi dire figé. Cette dernière particularité se manifeste de différentes façons. Il est caractéristique qu'habituellement, sinon toujours, c'est la pensée d'autrui qui est systématisée. Les créateurs — initiateurs de nouveaux courants idéologiques — n'éprouvent jamais le besoin de formaliser ceux-ci systématiquement. La systématisation commence dès lors qu'on se sent sous la domination d'une pensée autoritaire reçue telle quelle. Il faut que se termine l'époque de créativité ; c'est alors seulement que commence la systématisation-formalisation ; c'est l'affaire des héritiers et des épigones dominés par la parole d'autrui qui a cessé de résonner. L'orientation du courant en évolution ne peut jamais être formaliste et systématisante. C'est pourquoi la réflexion grammaticale formaliste et systématisante s'est développée dans toute sa plénitude et toute sa vigueur sur le terrain des langues mortes, et, qui plus est, seulement

dans les cas où ces langues ont perdu jusqu'à un certain point leur emprise et leur caractère autoritaire sacré. La réflexion grammaticale à caractère formalo-systématique a été contrainte inévitablement d'adopter à l'égard des langues vivantes une position conservatrice et académique, c'est-à-dire de traiter la langue vivante comme si elle était achevée, ce qui implique une attitude hostile vis-à-vis de toutes les innovations linguistiques. La réflexion linguistique à caractère formalo-systématique est incompatible avec une approche historique et vivante de la langue. Du point de vue du système, l'histoire se présente toujours comme une série de destructions dues au hasard.

Quatrièmement, la linguistique, nous l'avons vu, est orientée vers l'étude de l'énonciation-monologue isolée. On étudie des documents historiques vis-à-vis desquels le philologue adopte une attitude de compréhension passive. Ainsi, tout le travail se déroule dans les limites d'une énonciation donnée. Les limites elles-mêmes de l'énonciation en tant que tout ne sont guère perçues. Le travail de recherche se ramène à l'étude des liens immanents à l'intérieur du territoire de l'énonciation. Tous les problèmes de ce qu'on pourrait appeler la « politique extérieure » de l'énonciation demeurent en dehors du champ de l'observation. Par conséquent, toutes les relations qui sortent des limites de l'énonciation-monologue constituent un tout. Il va de soi que ce tout lui-même, ainsi que ses formes, restent également en dehors du champ de la réflexion linguistique. Et, de fait, celle-ci ne s'aventure guère au-delà des éléments constitutifs de l'énonciation-monologue. Sa portée maximale est celle de la phrase complexe (la période). La construction de l'énonciation complète, la linguistique en laisse la responsabilité à d'autres disciplines : la rhétorique et la poétique. Elle-même est incapable d'aborder les formes de composition du tout. C'est pourquoi il n'y a d'une manière générale aucun lien ni aucune transition progressive entre les formes des éléments constituant l'énonciation et les formes du tout dans lequel celle-ci s'insère. Il y a un fossé entre la syntaxe et les problèmes de la composition du discours. Cela est tout à fait inévitable, car les formes de l'énonciation constituant un tout ne peuvent être perçues et comprises qu'en liaison avec les autres énonciations complètes

dans le cadre d'une sphère idéologique unique. Ainsi, les formes de l'énonciation artistique, de l'œuvre littéraire, ne peuvent être appréhendées que dans l'unicité de la vie littéraire en liaison permanente avec les autres formes littéraires. Si l'on enferme l'œuvre littéraire dans l'unicité de la langue comme système, si on l'étudie comme un document linguistique, on ruine l'approche de ses formes dans le cadre global de la littérature. Il y a un abîme entre les deux approches : celle qui réfère l'œuvre au système linguistique et celle qui la réfère à l'unicité concrète de la vie littéraire. Cet abîme est impossible à franchir sur la base de l'objectivisme abstrait.

Cinquièmement, la forme linguistique ne constitue qu'un élément isolé abstraitement du tout dynamique de la parole, de l'énonciation. Bien entendu, cette démarche abstraite se révèle légitime lorsqu'elle sert des objectifs linguistiques déterminés. Cependant, l'objectivisme abstrait dote la forme linguistique d'une substance propre, en fait un élément réellement isolable, capable d'assumer une existence historique séparée, indépendante. Cela se comprend parfaitement, puisqu'on nie au système, en tant que tout, le droit au développement historique. L'énonciation en tant que tout n'existe pas pour la linguistique. En conséquence, il ne subsiste que les éléments du système, c'est-à-dire les formes linguistiques isolées. Elles seules peuvent soutenir le choc de l'histoire.

De cette façon, l'histoire de la langue devient l'histoire de formes linguistiques séparées (phonétiques, morphologiques et autres), se développant au mépris du système dans son ensemble, et en dehors de toute référence à l'énonciation concrète [12]. Vossler dit très justement, à propos de l'histoire de la langue telle que la conçoit l'objectivisme abstrait :

> « On peut comparer grossièrement l'histoire de la langue, telle que nous la montre la grammaire historique, à l'histoire du costume ; cette dernière n'est pas un reflet de la conception de la mode ou du goût d'une époque ; elle nous fournit des listes ordonnées chronologiquement et géographiquement de boutons, d'épingles, de chapeaux

12. L'énonciation ne constitue que le milieu indifférent où s'opère le changement des formes de la langue.

et de rubans. En grammaire historique, ces boutons et rubans s'appellent, par exemple, /e/ ouvert ou fermé, /t/ sourd ou /d/ sonore, etc.[13]. »

Sixième point. Le sens du mot est entièrement déterminé par son contexte. En fait, autant de contextes, autant de significations possibles[14]. Néanmoins, le mot ne cesse pas pour autant d'être un. Il ne se désagrège pas en autant de mots qu'il existe de contextes où il peut s'insérer. Bien entendu, cette unicité du mot n'est pas seulement assurée par l'unicité de sa composition phonétique, il y a aussi une unicité inhérente à toutes ses significations. Comment concilier la polysémie du mot érigée en principe et son unicité ? C'est ainsi que nous pouvons formuler, grossièrement et de façon élémentaire, le problème fondamental de la sémantique. Ce problème ne peut être résolu que par la dialectique. Quels procédés emploie l'objectivisme abstrait ? Il met l'accent sur la composante d'unicité du mot au détriment de la pluralité de ses significations. Cette pluralité est perçue comme analogue à des harmoniques occasionnelles d'un seul et même signifié stable et ferme. L'attitude du linguiste est diamétralement opposée à l'attitude de compréhension vivante qui caractérise les sujets parlants engagés dans un processus de communication verbale. Lorsqu'il aligne les contextes possibles d'un mot donné, le philologue-linguiste met l'accent sur le facteur de conformité à la norme ; ce qui l'intéresse, c'est d'extraire de ces contextes mis côte à côte une détermination hors contexte, afin de pouvoir enfermer le mot dans un dictionnaire. Ce processus d'isolement du mot, de stabilisation de sa signification hors contexte, se renforce encore par la juxtaposition des langues, c'est-à-dire par la recherche du mot parallèle dans une autre langue. La recherche linguistique construit la signification à partir du point de convergence d'au moins deux langues. Ce travail du linguiste se complique encore du fait qu'il crée la fiction d'un découpage unique de la réalité, reflété dans la langue. C'est l'objet unique, toujours égal à lui-même, qui assure l'unicité du

13. Cf. l'article de Vossler déjà cité « Grammaire et histoire de la langue », p. 170.
14. Nous ne nous occuperons pas pour l'instant de distinguer la signification et le thème. Ce sera l'objet du chapitre 7.

sens. La fiction du mot qui décalque la réalité contribue encore plus à geler sa signification. L'association dialectique de l'unicité et de la pluralité devient impossible sur cette base.

Nous citerons encore une autre erreur grossière de l'objectivisme abstrait : dans l'esprit de ses représentants, les différents contextes où apparaît un mot quelconque sont disposés sur un seul et même niveau. Ces contextes donnent naissance à une série d'énonciations fermées qui s'autocensurent et vont toutes dans la même direction. Dans la réalité, c'est loin d'être le cas : les contextes possibles d'un seul et même mot sont souvent en opposition. Les répliques d'un dialogue en constituent un cas classique. Ici, un seul et même mot figure dans deux contextes en lutte l'un contre l'autre. Il est vrai que le dialogue constitue un cas particulièrement évident et ostentatoire de contextes orientés différemment. On peut dire, cependant, que toute énonciation réelle, quelle qu'en soit la forme, contient toujours, de façon plus ou moins nette, l'indication de l'accord avec quelque chose ou du refus de quelque chose. Les contextes ne sont pas simplement juxtaposés, comme s'ils étaient indifférents les uns aux autres, mais ils se trouvent dans une situation d'interaction et de lutte tendue et ininterrompue. Le déplacement de l'accent de valeur du mot d'un contexte à l'autre est totalement ignoré par la linguistique et ne trouve aucun écho dans l'enseignement sur l'unicité de la signification. Bien que les accents de valeur soient privés de substance, c'est la pluralité d'accents du mot qui rend celui-ci vivant. Le problème de la pluri-accentuation doit être lié étroitement à celui de la polysémie. C'est seulement ainsi que les deux problèmes pourront être résolus. Or, ce lien est absolument impossible à établir sur la base de l'objectivisme abstrait, étant donné ses principes. La linguistique se débarrasse des accents de valeur en même temps que de l'énonciation (la parole [15]).

Septièmement, selon l'enseignement de l'objectivisme abstrait, la langue, en tant que produit fini se transmet de génération en génération. Bien entendu, les représentants de la seconde orientation considèrent cette transmis-

15. Les positions exprimées ici seront étayées dans le chapitre 7.

sion de la langue telle un objet, par héritage, sous un angle métaphysique ; mais, cette assimilation ne constitue pas seulement chez eux une métaphore. En donnant corps au système de la langue et en traitant les langues vivantes comme si elles étaient mortes et étrangères, l'objectivisme abstrait coupe la langue du courant de la communication verbale. Ce courant va de l'avant de façon continue, alors que la langue, telle un ballon, rebondit de génération en génération. Et, pourtant, la langue avance en même temps que ce courant et en est inséparable. En fait, la langue ne se transmet pas, elle dure et perdure sous la forme d'un processus d'évolution ininterrompu. Les individus ne reçoivent pas en partage une langue prête à l'usage, ils prennent place dans le courant de communication verbale, ou, plus exactement, leur conscience ne sort des limbes et ne s'éveille que grâce à son immersion dans ce courant. C'est seulement au cours du processus d'acquisition d'une langue étrangère que la conscience constituée — grâce à la langue maternelle — se trouve en présence d'une langue toute faite, qu'il ne lui reste plus qu'à assimiler. La langue maternelle n'est pas acquise par les individus, c'est en elle et par elle qu'a lieu leur premier éveil [16].

Huitième point. L'objectivisme abstrait, nous l'avons vu, ne sait pas lier l'existence de la langue dans le cadre abstrait de la synchronie avec son évolution. En tant que système de formes soumises à des normes, la langue existe pour la conscience du locuteur ; en tant que processus d'évolution, elle n'a d'existence que pour l'historien. Ce qui exclut la possibilité d'associer activement la conscience du locuteur au processus d'évolution historique. La conjonction dialectique de la nécessité et de la liberté, plus, si j'ose dire, la responsabilité en matière de langue, devient alors impossible. C'est le règne d'une conception purement mécaniste de la nécessité dans le domaine de la langue. Il ne fait aucun doute que ce trait de l'objectivisme abstrait est lié à l'orientation irresponsable de cette école vers les langues mortes.

16. Le processus d'assimilation de la langue maternelle par l'enfant est un processus d'intégration progressive de l'enfant dans la communication verbale. Au fur et à mesure de cette intégration, sa conscience se forme et reçoit son contenu.

Il nous reste à tirer les conclusions de notre analyse critique de l'objectivisme abstrait. Le problème que nous avons posé au début du quatrième chapitre, celui de la réalité des phénomènes linguistiques comme objet d'étude spécifique et unique, se trouve incorrectement résolu. La langue, comme système de formes renvoyant à une norme, n'est qu'une abstraction, qui ne peut être démontrée sur le plan théorique et pratique que sous l'angle du décryptage d'une langue morte et de l'enseignement de celle-ci. Ce système ne peut servir de base à la compréhension et à l'explication des faits de langue dans leur vie et leur évolution. Au contraire, il nous éloigne de la réalité évolutive et vivante de la langue et de ses fonctions sociales, quoique les partisans de l'objectivisme abstrait aient des prétentions à la signification sociologique de leur point de vue. A la base des fondements théoriques de l'objectivisme abstrait, nous retrouvons les prémisses d'une vision du monde rationaliste et mécaniste, qui sont moins que tous autres favorables à une conception correcte de l'histoire ; or, la langue est un phénomène purement historique.

Serait-ce que les principes fondamentaux de la première orientation, celle du subjectivisme individualiste, sont les bons ? Peut-être est-ce bien lui qui a réussit à toucher du doigt la véritable nature du langage ? Ou la vérité se trouve-t-elle à mi-chemin, constituant un compromis entre la première et la deuxième orientation, entre les thèses du subjectivisme individualiste et les antithèses de l'objectivisme abstrait ?

Nous supposons qu'ici comme partout la vérité ne se trouve pas exactement dans le juste milieu, dans un compromis entre la thèse et l'antithèse ; la vérité se trouve au-delà, plus loin, elle manifeste un refus égal de la thèse comme de l'antithèse, et constitue une synthèse dialectique. Les thèses de la première orientation, nous le verrons dans le chapitre suivant, ne soutiennent pas mieux la critique que celles de la seconde.

Nous désirons maintenant attirer l'attention sur ce qui suit : l'objectivisme abstrait, considérant que seul le système linguistique peut rendre compte des faits de langue, a repoussé l'énonciation, l'acte de parole, comme étant individuel. C'est là, nous l'avons dit, que se trouve le *proton pseudos,* le « premier mensonge », de l'objecti-

visme abstrait. Le subjectivisme individualiste, au contraire, ne prend en compte que la parole. Mais lui aussi considère l'acte de parole comme individuel et c'est pour cela qu'il s'efforce de l'expliquer par les conditions de la vie psychique individuelle du sujet parlant. C'est là son *proton pseudos* à lui.

En réalité, l'acte de parole, ou, plus exactement son produit, l'énonciation, ne peut nullement être considéré comme individuel au sens étroit de ce terme ; il ne peut être expliqué par référence aux conditions psychophysiologiques du sujet parlant. *L'énonciation est de nature sociale.* Cette thèse, il nous appartient de l'étayer dans le prochain chapitre.

chapitre 6

l'interaction verbale

La seconde orientation de la pensée philosophico-linguistique, est liée, nous l'avons vu, au rationalisme et au néo-classicisme. La première orientation, celle du subjectivisme individualiste, est liée au *romantisme*. Le romantisme fut, dans une large mesure, une réaction contre le mot étranger et la domination qu'il exerce sur les catégories de pensée. Le romantisme a été très nettement une réaction contre la dernière récidive du mot étranger pour exercer sa domination culturelle : contre les époques de la Renaissance et du classicisme. Les romantiques ont été les premiers philologues de la langue maternelle, les premiers à tenter de réorganiser totalement la réflexion linguistique sur la base de l'activité mentale en langue maternelle, prise comme médium du développement de la conscience et de la pensée. Il est vrai que les romantiques n'en sont pas moins restés des philologues au sens étroit du terme. L'effort de révolutionner la réflexion sur la langue, qui s'était formée tout au long des siècles et était toujours demeurée conservatrice, était, bien entendu, au-dessus de leurs forces. Néanmoins, de nouvelles catégories furent introduites dans la réflexion linguistique, qui donnèrent ensuite naissance aux particularités spécifiques de la première orientation. Il est caractéristique que les représentants du subjectivisme individualiste, qui sont spécialistes de langues modernes, sont encore aujourd'hui principalement des romanistes (Vossler, Leo Spitzer, Lorck et al.).

Cependant, le subjectivisme individualiste s'appuie également sur l'énonciation-monologue comme point de départ de sa réflexion sur la langue. Il est vrai que ses représentants ont abordé la langue, non du point de vue du phi-

lologue à la compréhension passive, mais du point de vue du locuteur lui-même, exprimant sa propre pensée, en quelque sorte de l'intérieur.

Comment se présente l'énonciation-monologue du point de vue du subjectivisme individualiste ? Nous avons vu qu'elle se présente comme un acte purement individuel, comme une expression de la conscience individuelle, de ses visées, de ses intentions, de ses impulsions créatrices, de ses goûts, etc. La catégorie de l'expression est cette catégorie générale, de rang supérieur, qui englobe l'acte de parole, l'énonciation.

Mais qu'est-ce donc que l'expression ? En voici la définition la plus simple et la plus grossière : tout chose qui, s'étant formée et déterminée d'une façon ou d'une autre dans le psychisme de l'individu, s'extériorise objectivement pour autrui à l'aide de l'un ou l'autre code de signes extérieurs.

L'expression comporte donc deux facettes : *le contenu* (intérieur) et son *objectivation extérieure* pour autrui (ou bien encore pour soi-même). Toute théorie de l'expression, quels que soient le raffinement et la complexité des formes qu'elle peut prendre, doit tenir compte, inévitablement, de ces deux facettes : tout l'acte expressif se joue entre elles. Par conséquent, la théorie de l'expression doit admettre que le contenu à exprimer peut se constituer et exister en dehors de l'expression, qu'il commence à exister sous une forme donnée, pour passer ensuite à une autre forme. Car, s'il en allait autrement, si le contenu à exprimer existait dès l'origine sous la forme de l'expression, s'il y avait entre le contenu et l'expression un passage quantitatif (au sens d'un éclaircissement, d'une différenciation, etc.), alors tout la théorie de l'expression s'effondrerait. La théorie de l'expression suppose inévitablement un certain dualisme entre ce qui est intérieur et ce qui est extérieur, avec une primauté certaine du contenu intérieur, étant donné que tout acte d'objectivation (expression) procède de l'intérieur vers l'extérieur. Ses sources sont intérieures. Ce n'est pas un hasard si la théorie du subjectivisme individualiste, comme toutes les théories de l'expression, n'a pu se développer que sur un terrain idéaliste et spiritualiste. Tout ce qui est essentiel est intérieur, ce qui est extérieur ne devient essentiel qu'au titre de récep-

tacle du contenu intérieur, de moyen d'expression de l'esprit.

Il est vrai qu'en s'extériorisant le contenu intérieur change d'aspect, puisqu'il est contraint de s'approprier le matériau extérieur, lequel dispose de ses propres règles, qui sont étrangères à la pensée intérieure. Au cours du processus de maîtrise du matériau, de sa soumission, de sa transformation en médium obéissant de l'expression, le contenu de l'activité mentale à exprimer change de nature et se trouve acculé au compromis. C'est pourquoi l'idéalisme, qui a donné naissance à toutes les théories de l'expression, a engendré également des théories rejetant complètement l'expression, considérée comme déformation de la pureté de la pensée intérieure [1]. En tout cas, toutes les forces créatrices et organisatrices de l'expression sont bien à l'intérieur. Ce qui est extérieur ne constitue que le matériau passif de ce qui est à l'intérieur. Pour l'essentiel, l'expression se construit à l'intérieur ; son extériorisation n'en constitue que la traduction. Il en résulte que la compréhension, le commentaire et l'explication du fait idéologique doivent être dirigés vers l'intérieur, c'est-à-dire aller en sens inverse de l'expression : procédant de l'objectivation extérieure ; l'explication doit s'infiltrer vers ses racines formatrices internes. Telle est la conception de l'expression dans le subjectivisme individualiste.

La théorie de l'expression qui sert de fondement à la première orientation de la pensée philosophico-linguistique est radicalement fausse. L'activité mentale — le contenu à exprimer et son objectivation externe — sont créés, on l'a vu, à partir d'un seul et même matériau, puisqu'il n'existe pas d'activité mentale sans expression sémiotique. Par conséquent, il faut éliminer d'emblée le principe d'une distinction qualitative entre le contenu intérieur et l'expression extérieure. Qui plus est, le centre organisateur et formateur ne se situe pas à l'intérieur, c'est-à-dire dans le code des signes intérieurs, mais bien à l'extérieur. Ce n'est pas l'activité mentale qui organise l'expression, mais

1. « La pensée exprimée par la parole est un mensonge » (Tchoutchev). « Oh, si seulement on pouvait exprimer son âme sans paroles. » (Fet). Ces deux déclarations sont typiques du romantisme idéaliste.

au contraire c'est *l'expression qui organise l'activité mentale,* qui la modèle et détermine son orientation.

Quelle que soit la composante de l'expression-énonciation que nous considérions, elle sera déterminée par les conditions réelles de l'énonciation en question, c'est-à-dire avant tout par *la situation sociale la plus immédiate.*

En effet, l'énonciation est le produit de l'interaction de deux individus socialement organisés et, même s'il n'y a pas un interlocuteur réel, on peut substituer à celui-ci le représentant moyen du groupe social auquel appartient le locuteur. *Le mot s'adresse à un interlocuteur ;* il est fonction de la personne de cet interlocuteur : il variera selon qu'il s'agit d'un homme du même groupe social ou pas, selon qu'il est inférieur ou supérieur dans la hiérarchie sociale, selon qu'il est lié ou non au locuteur par des liens sociaux plus ou moins étroits (père, frère, mari, etc.) Il ne peut y avoir d'interlocuteur abstrait ; nous n'aurions pas de langage commun avec un tel interlocuteur, ni au sens propre ni au sens figuré. Si nous avons la prétention quelquefois de penser et de nous exprimer *urbi et orbi,* en réalité, nous voyons bien sûr « la ville et le monde » au travers du prisme du milieu social concret qui nous englobe. Dans la plupart des cas, il faut supposer en outre un certain *horizon social* défini et établi qui détermine la création idéologique du groupe social et de l'époque à laquelle nous appartenons, un horizon contemporain de notre littérature, de notre science, de notre morale, de notre droit.

Le monde intérieur et la réflexion de chaque individu sont dotés d'un *auditoire social* propre bien établi, dans l'atmosphère duquel se construisent ses déductions intérieures, ses motivations, ses appréciations, etc. Plus l'individu est acculturé, plus l'auditoire en question se rapproche de l'auditoire moyen de la création idéologique, mais en tout cas l'interlocuteur idéal ne peut sortir des frontières d'une classe et d'une époque bien définies.

Cette orientation du mot en fonction de l'interlocuteur a une grande importance. En fait, tout mot comporte *deux faces.* Il est déterminé tout autant par le fait qu'il procède *de* quelqu'un que par le fait qu'il est dirigé *vers* quelqu'un. Il constitue justement *le produit de l'interaction du locuteur et de l'auditeur.* Tout mot sert d'expression à *l'un*

par rapport à *l'autre.* A travers le mot, je me définis par rapport à l'autre, c'est-à-dire, en dernière analyse, vis-à-vis de la collectivité. Le mot est une sorte de pont jeté entre moi et les autres. S'il prend appui sur moi à une extrémité, à l'autre extrémité il prend appui sur mon interlocuteur. Le mot est le territoire commun du locuteur et de l'interlocuteur.

Mais comment se définit le locuteur ? En effet, si le mot ne lui appartient pas complètement, puisqu'il se situe dans une espèce de zone frontalière, il lui en revient néanmoins une bonne moitié. A un certain moment, le locuteur est incontestablement seul maître du mot, qui est alors sa propriété inaliénable. Cet instant est celui de l'acte physiologique de matérialisation du mot. Mais la catégorie de la propriété n'est pas applicable à cet acte, dans la mesure où il est purement physiologique.

Si, au contraire, nous considérons, non pas l'acte physique de matérialisation du son, mais la matérialisation du mot comme signe, alors la question de la propriété devient beaucoup plus compliquée. Outre le fait que le mot, comme signe, est extrait par le locuteur d'un stock social de signes disponibles, la réalisation de ce signe social dans l'énonciation concrète est elle-même entièrement déterminée par les relations sociales. L'individualisation stylistique de l'énonciation dont parlent les vosslériens constitue justement ce reflet de l'interrelation sociale, dans le contexte de laquelle se bâtit une énonciation donnée. *La situation sociale la plus immédiate et le milieu social plus large déterminent entièrement, et cela de l'intérieur, pour ainsi dire, la structure de l'énonciation.*

En vérité, quelle que soit l'énonciation considérée, même s'il ne s'agit pas d'une information factuelle (la communication, au sens étroit), mais de l'expression verbale d'un besoin quelconque, par exemple la faim, il est certain qu'elle est entièrement orientée socialement. Elle est déterminée tout d'abord de la façon la plus immédiate par les participants à l'acte de parole, proches et éloignés, en liaison avec une situation bien précise ; la situation façonne l'énonciation, lui imposant telle résonance et pas telle autre, par exemple l'exigence ou la requête, l'affirmation de droits ou la prière demandant grâce, un style alambiqué ou simple, l'assurance ou la timidité, etc. La

situation et les participants les plus immédiats déterminent la forme et le style occasionnels de l'énonciation. Les couches plus profondes de sa structure sont déterminées par les contraintes sociales plus substantielles et plus durables auxquelles le locuteur est soumis.

Si nous prenons l'énonciation au stade initial de son développement, « dans l'âme », le fond des choses n'en sera pas changé, étant donné que la structure de l'activité mentale est tout aussi sociale que celle de son objectivation extérieure. Le degré de conscience, de clarté, d'achèvement formel de l'activité mentale est directement proportionnel à son degré d'orientation sociale.

En fait, la simple prise de conscience, même confuse, d'une sensation quelconque, disons la faim, peut se passer d'une expression extérieure mais non d'une expression idéologique ; tant il est vrai que toute prise de conscience implique discours intérieur, intonation intérieure et style intérieur, même rudimentaires. La prise de conscience de la faim peut s'accompagner de déprécation, de rage, de regret ou d'indignation. Nous n'énumérons ici que les nuances les plus grossières et les plus marquées de l'intonation intérieure ; en réalité, l'activité mentale peut être ponctuée d'intonations fines et complexes. L'expression extérieure, dans la plupart des cas, ne fait que prolonger et éclaircir l'orientation prise par le discours intérieur, et les intonations qu'il contient.

De quelle manière la sensation intérieure de la faim sera-t-elle ponctuée ? Cela dépend en même temps de la situation immédiate où se situe la perception et de la situation sociale de l'affamé en général. En effet, ce sont là les conditions qui déterminent dans quel contexte appréciatif, sous quel angle social, la sensation de la faim sera reçue. Le contexte social immédiat détermine quels seront les auditeurs possibles, amis ou ennemis, vers qui seront orientées la conscience et la sensation de la faim : est-ce qu'on lancera ses imprécations contre la nature ingrate, contre soi-même, la société, un groupe social déterminé, un individu donné ? Bien entendu, il faut distinguer des degrés dans la conscience, la clarté, la différenciation de cette orientation sociale du vécu mental. Mais il est sûr que hors d'une orientation sociale à caractère appréciatif il n'est pas d'activité mentale. Même les

pleurs du nourrisson sont orientés vers la mère. On peut décrire la faim en y adjoignant un appel à la révolte, à l'agitation ; l'activité mentale sera alors structurée en fonction d'un appel potentiel, en vue de provoquer l'agitation ; la prise de conscience peut prendre la forme de la protestation, etc.

Dans la relation à un auditeur potentiel (qui est quelquefois tout à fait réel), on peut distinguer deux pôles, deux limites, à l'intérieur desquelles se font la prise de conscience et le façonnage idéologique. L'activité mentale oscille de l'un à l'autre. Appelons par convention ces deux pôles *activité mentale du moi* et *activité mentale du nous*.

En fait, l'activité mentale du moi tend vers l'autoélimination ; à mesure qu'elle se rapproche de sa limite, elle perd son modelage idéologique et par conséquent son degré de conscience, se rapprochant ainsi de la réaction physiologique de l'animal. L'activité mentale dilapide alors son potentiel, son ébauche d'orientation sociale et perd par là même sa représentation verbale. Des activités mentales séparées ou même des séquences entières peuvent tendre vers le pôle du moi, gâchant ainsi leur clarté et leur modelage idéologique, faisant la preuve que la conscience est incapable de s'enraciner socialement [2].

L'activité mentale du nous n'est pas une activité à caractère primitif, grégaire : c'est une activité différenciée. Mieux encore, la différenciation idéologique, la croissance du degré de conscience, sont directement proportionnels à la fermeté et à la stabilité de l'orientation sociale. Plus la collectivité à l'intérieur de laquelle l'individu s'oriente est forte, bien organisée et différenciée, plus le monde intérieur de celui-ci est net et complexe.

Différents degrés de l'activité mentale du nous et différents types de modelage idéologique sont possibles.

Admettons que l'homme affamé prenne conscience de sa faim au milieu d'une foule hétéroclite d'affamés dont l'état est dû au hasard (malchanceux, mendiants, etc.). L'activité mentale de cet individu isolé, déclassé, aura une coloration spécifique et va tendre vers des formes

2. Sur la possibilité pour une série de réactions sexuelles humaines d'échapper au contexte social et la perte qui y est liée de la verbalisation consciente du vécu, voir *Frejdizm, op. cit.*, p. 135-136.

idéologiques déterminées, dont la gamme peut être assez étendue : la résignation, la honte, le sentiment de dépendance et bien d'autres tonalités teinteront son activité mentale. Les formes idéologiques correspondantes, c'est-à-dire l'aboutissement de cette activité mentale, seront, selon les cas, soit la protestation individualiste du gueux, soit la résignation mystique du pénitent.

Admettons maintenant que l'affamé appartienne à une collectivité où la faim n'est pas due au hasard, où elle est une réalité collective, mais où cependant il n'existe pas de lien matériel solide entre les affamés, de sorte que ceux-ci ont faim chacun de leur côté. C'est, le plus souvent, la situation des paysans. La collectivité (le mir *) éprouve la faim, mais ses membres sont matériellement isolés, ils ne sont pas liés par une économie commune, chacun supporte la faim dans le petit monde clos de sa propre exploitation. Les membres de la collectivité ne sont pas soudés par l'unité d'action. Dans ces conditions prédominera une conscience de la faim faite de résignation, mais dépourvue de sentiment de honte ou d'abaissement : chacun se dit : « Puisque tout le monde souffre en silence, alors moi aussi. » C'est sur ce terrain que se développent les systèmes philosophiques et religieux fondés sur le fatalisme et la résignation dans l'adversité (les premiers chrétiens, les tolstoïens, etc.).

C'est d'une tout autre manière que la faim sera ressentie par les membres d'une collectivité unie par des liens matériels objectifs (bataillon de soldats, ouvriers réunis à l'intérieur de l'usine, journaliers dans une grande exploitation agricole de type capitaliste, enfin classe sociale tout entière une fois qu'a mûri en elle la notion de « classe pour soi »). Dans ce cas, ce sont les tonalités de la protestation active et sûre d'elle-même qui prédomineront dans l'activité mentale ; il n'y aura pas de place pour une mentalité résignée et soumise. C'est là qu'on trouve le terrain le plus favorable à un développement net et bien formé idéologiquement de l'activité mentale [3].

---

* Organisme de propriété collective rurale avant la révolution de 1917 (*N. d. T.*)

3. On peut recueillir des données intéressantes concernant l'expression de la faim dans les œuvres d'un célèbre linguiste contemporain, membre de l'école de Vossler, Leo Spitzer : *Italienische Kriegs-*

Tous les types d'activité mentale que nous avons examinés, avec leurs intonations principales, engendrent des modèles et des formes d'énonciations correspondants. Partout, la situation sociale détermine quel modèle, quelle métaphore, quelle forme d'énonciation serviront à exprimer la faim à partir des orientations intonatives de l'activité mentale.

Il faut classer à part l'*activité mentale pour soi.* Elle se distingue nettement de l'activité mentale du moi telle que nous l'avons définie plus haut. L'activité mentale individualiste est parfaitement différenciée et définie. L'individualisme est une forme idéologique particulière de l'activité mentale du nous de la classe bourgeoise (on trouve un type analogue dans la classe féodale-aristocratique). L'activité mentale de type individualiste est caractérisée par une orientation sociale solide et affirmée. Ce n'est pas à l'intérieur, au plus profond de la personnalité qu'est puisée la confiance individualiste en soi, la conscience de sa propre valeur, mais bien à l'extérieur ; il s'agit de l'explicitation idéologique de mon statut social, de la défense par la loi et toute la structure de la société d'un bastion objectif, de ma position économique individuelle. La personnalité individuelle est tout aussi socialement structurée que l'activité mentale de type collectiviste : l'explicitation idéologique d'une situation économique complexe et stable est projetée dans l'âme individuelle. Mais la contradiction interne qui est inscrite dans ce type d'activité mentale du nous, tout comme dans la structure sociale correspondante, fera éclater tôt ou tard son modelage idéologique.

On trouve une structure analogue dans l'activité mentale pour soi isolée (« la capacité et la force de se sentir dans son droit en tant qu'individu isolé », attitude cultivée en particulier par Romain Rolland, et en partie également par Tolstoï). L'orgueil qu'implique cette position solitaire s'appuie également sur le « nous ». Cette variante de l'activité mentale du nous est caractéristique de l'in-

---

gefangenebriefe et *Die Umschreibungen des Begriffes Hunger.* Le problème fondamental exposé est l'adaptation souple du mot et de la représentation aux conditions d'une situation exceptionnelle. L'auteur, toutefois, manque d'une approche sociologique en profondeur.

telligentsia occidentale contemporaine. Les paroles de Tolstoï affirmant qu'il existe une pensée pour soi et une pensée pour le public impliquent une confrontation entre deux conceptions du public. Ce « pour soi » tolstoïen, en réalité, ne fait qu'indiquer une conception sociale de l'auditeur qui lui est propre. La pensée n'existe pas en dehors de son expression potentielle et par conséquent en dehors de l'orientation sociale de cette expression et de la pensée elle-même.

Ainsi, la personnalité qui s'exprime, saisie, pour ainsi dire de l'intérieur, s'avère être entièrement un produit de l'interrelation sociale. L'activité mentale intérieure du sujet constitue, tout autant que l'expression extérieure, un territoire social. De même que tout l'itinéraire qui mène de l'activité mentale (le « contenu à exprimer ») à son objectivation externe (l' « énonciation ») se situe entièrement en territoire social. Lorsque l'activité mentale s'actualise sous la forme d'une énonciation, l'orientation sociale à laquelle elle est soumise se trouve compliquée d'une adaptation au contexte social immédiat de l'acte de parole, et avant tout aux interlocuteurs concrets.

Tout cela donne un éclairage nouveau au problème de la conscience et de l'idéologie. *En dehors de son objectivation, de sa réalisation dans un matériau déterminé* (le geste, la parole, le cri), *la conscience est une fiction.* Ce n'est qu'une construction idéologique incorrecte, créée sans tenir compte des données concrètes de l'expression sociale. Mais, en tant qu'expression matérielle structurée (à l'aide du mot, du signe, du croquis, de la peinture, du son musical, etc.), la conscience constitue un fait objectif et une force sociale immense. Il faut noter que cette conscience ne se situe pas au-dessus de l'être et ne peut en déterminer la constitution, puisqu'elle est elle-même une partie de l'être, une de ses forces ; et c'est pourquoi la conscience a une existence réelle et joue un rôle dans l'arène de l'être. Tant que la conscience reste enfermée dans la tête de l'être conscient, avec un embryon d'expression sous forme de discours intérieur, elle n'est encore qu'à l'état d'ébauche, son rayon d'action est encore limité. Mais, une fois passée par toutes les étapes de l'objectivation sociale, une fois entrée dans le système puissant de la science, de l'art, de la morale et du droit, la cons-

cience devient une force réelle, capable même d'exercer une action en retour sur les bases économiques de la vie sociale. Bien entendu, cette force se matérialise dans des organisations sociales déterminées, elle se renforce d'une expression idéologique solide (la science, l'art, etc.) mais, même sous la forme originelle confuse de la pensée qui vient de naître, on peut déjà parler de fait social et non d'acte individuel intérieur.

L'activité mentale tend dès l'origine vers une expression externe pleinement actualisée. Mais il lui arrive aussi d'être bloquée, freinée ; dans ce dernier cas, l'activité mentale débouche sur une expression entravée (nous ne nous occuperons pas ici du problème très complexe des causes et des conditions du bloquage). L'expression une fois matérialisée exerce un effet en retour sur l'activité mentale : elle se met alors à structurer la vie intérieure, à lui donner une expression encore plus définie et plus stable.

Cette action en retour de l'expression bien formée sur l'activité mentale (c'est-à-dire l'expression intérieure) a une importance énorme, dont on doit toujours tenir compte. On peut dire que ce n'est pas tant l'expression qui s'adapte à notre monde intérieur que *notre monde intérieur qui s'adapte aux possibilités de notre expression,* à ses voies et orientations possibles. Nous appellerons la totalité de l'activité mentale centrée sur la vie quotidienne ainsi que l'expression qui s'y rattache : *idéologie du quotidien,* pour la distinguer des systèmes idéologiques constitués tels que l'art, la morale, le droit, etc. L'idéologie du quotidien constitue le domaine de la parole intérieure et extérieure désordonnée et non fixée dans un système, qui accompagne chacun de nos actes ou gestes et chacun de nos états de conscience. Etant donné la nature sociologique de la structure de l'expression et de l'activité mentale, nous pouvons dire que l'idéologie du quotidien correspond pour l'essentiel à ce qu'on désigne, dans la littérature marxiste, sous le nom de « psychologie sociale ». Dans ce contexte particulier, nous préférons éviter le mot « psychologie », car seul importe pour nous le contenu du psychisme et de la conscience ; or ce contenu est totalement idéologique, étant déterminé par des facteurs non individuels et organiques (biologiques, physio-

logiques) mais purement sociologiques. Le facteur individuel-organique n'est pas pertinent pour la compréhension des forces créatrices et vivantes essentielles du contenu de la conscience.

Les systèmes idéologiques constitués de la morale sociale, de la science, de l'art et de la religion se cristallisent à partir de l'idéologie du quotidien, exercent à leur tour sur celle-ci une forte influence en retour, et donnent ainsi normalement le ton à cette idéologie. Mais, en même temps, ces produits idéologiques constitués conservent en permanence un lien organique vivant avec l'idéologie du quotidien ; ils se nourrissent de sa sève, car, en dehors d'elle, ils sont morts, comme sont mortes, par exemple, l'œuvre littéraire achevée ou l'idée cognitive si celles-ci ne sont pas soumises à une évaluation critique vivante. Or, cette évaluation critique, qui est la seule raison d'être de toute production idéologique, s'opère dans la langue de l'idéologie du quotidien. Celle-ci place l'œuvre dans une situation sociale donnée. L'œuvre établit ainsi des liens avec le contenu de la conscience des sujets récepteurs tout entier et n'est appréhendée que dans le contexte de cette conscience qui lui est contemporaine. L'œuvre est interprétée dans l'esprit de ce contenu de la conscience (des sujets récepteurs) et reçoit d'elle un nouvel éclairage. C'est en cela que réside la vie de l'œuvre idéologique. A chaque époque de son existence historique, l'œuvre est amenée à établir des contacts étroits avec l'idéologie changeante du quotidien, à s'en imprégner, à se nourrir de la sève nouvelle qui est secrétée. C'est seulement dans la mesure où l'œuvre est capable d'établir un tel lien organique et ininterrompu avec l'idéologie du quotidien d'une époque donnée qu'elle est capable de vivre à cette époque (cela, bien entendu, dans les limites d'un groupe social donné). Ce lien rompu, elle cesse d'exister, car elle cesse d'être appréhendée comme idéologiquement signifiante.

Dans l'idéologie du quotidien, il faut distinguer plusieurs niveaux. Ils sont déterminés par l'échelle sociale qui sert à mesurer l'activité mentale et l'expression, et par les forces sociales par rapport auxquelles ils ont directement à s'orienter.

L'horizon dans lequel telle ou telle activité mentale ou

expression se matérialise peut être, nous l'avons vu, plus ou moins large. Le petit monde de l'activité mentale peut être borné et confus, son orientation sociale peut être accidentelle, peu durable et pertinente seulement dans le cadre de la réunion fortuite et pour un temps limité de quelques personnes. Bien entendu, les activités mentales qui sont le fruit du hasard sont tout de même teintées sociologiquement et idéologiquement, mais elles se situent déjà à la frontière du normal et du pathologique. L'activité mentale fortuite reste coupée de la vie spirituelle des individus. Elle n'est pas capable de se consolider et de trouver une expression complète et différenciée. Car, si elle n'est pas dotée d'un auditoire social déterminé, sur quelles bases peut-elle se différencier et prendre une forme achevée ? La fixation d'une telle activité mentale est encore plus impossible par écrit, et *a fortiori* sous forme imprimée. L'activité mentale née d'une situation fortuite n'a pas la moindre chance d'acquérir une force et une action durables sur le plan social.

Ce type d'activité mentale constitue le niveau inférieur, celui qui glisse et change le plus rapidement dans l'idéologie du quotidien. Par conséquent, nous placerons à ce niveau toutes les activités mentales et pensées confuses et informes qui s'allument et s'éteignent dans notre âme ainsi que les paroles fortuites ou inutiles. Nous avons affaire à des avortons de l'orientation sociale, incapables de vivre, qu'on peut comparer à des romans sans héros ou à des représentations sans spectateurs. Ils sont privés de toute logique ou unicité. Il est extrêmement difficile de percevoir dans ces lambeaux idéologiques des lois sociologiques. Au niveau inférieur de l'idéologie du quotidien, on ne peut saisir que des règles statistiques : c'est seulement à partir d'une grande masse de produits de cet ordre qu'on peut découvrir les grandes lignes d'un ordre socio-économique. Bien entendu, dans la pratique, il est impossible de découvrir les prémisses socio-économiques d'une activité mentale ou d'une expression isolées.

Les niveaux supérieurs de l'idéologie du quotidien qui sont en contact direct avec les systèmes idéologiques sont substantiels et ont un caractère de responsabilité et de créativité. Ils sont beaucoup plus mobiles et sensibles que les idéologies constituées. Ils sont capables de répercuter

les changements de l'infrastructure socio-économique plus rapidement et plus nettement. C'est là justement que s'accumulent les énergies créatrices à l'aide desquelles s'effectuent les révisions partielles ou totales des systèmes idéologiques. Lors de leur apparition, les nouvelles forces sociales trouvent leur première expression et leur modelage idéologique à ces niveaux supérieurs de l'idéologie du quotidien avant de parvenir à envahir l'arène de l'idéologie officielle constituée. Bien entendu, au cours de la lutte, au cours du processus d'infiltration progressive dans les institutions idéologiques (la presse, la littérature, la science), ces nouveaux courants de l'idéologie du quotidien, pour révolutionnaires qu'ils soient, sont soumis à l'influence des systèmes idéologiques en place, et assimilent partiellement les formes, usages et approches idéologiques qui y sont accumulés.

Ce qu'on nomme habituellement « individualité créatrice » constitue l'expression du noyau central solide et durable de l'orientation sociale de l'individu. Nous y placerons avant tout les couches supérieures, les mieux formées, du discours intérieur (idéologie du quotidien) dont chaque représentation, chaque intonation sont passées par le stade de l'expression, ont en quelque sorte supporté l'épreuve de l'expression externe. Nous y placerons également les mots, les intonations et les mouvements intérieurs qui ont passé avec succès l'épreuve de l'expression externe à une échelle sociale plus ou moins grande, qui se sont bien frottés à la société, et sont marqués par des réactions et des répliques, par le rejet ou le soutien de l'auditoire social.

Bien sûr, aux niveaux inférieurs de l'idéologie du quotidien, le facteur biographique et biologique joue un rôle important, mais au fur et à mesure de l'intégration de l'énonciation dans le système idéologique, l'importance de ce facteur décroît. Si, par conséquent, aux niveaux inférieurs de l'activité mentale et de l'expression (énonciation), les explications à caractère biologique et biographique peuvent apporter quelque chose, aux niveaux supérieurs le rôle de ces explications est on ne peut plus modeste. La méthode sociologique objective règne ici sans partage.

Ainsi, la théorie de l'expression qui sous-tend le subjectivisme individualiste doit être complètement repoussée. *Le centre nerveux de toute énonciation, de toute expression, n'est pas intérieur, mais extérieur : il est situé dans le milieu social qui entoure l'individu.* Seul le cri animal, inanalysable, procède de l'intérieur, de l'appareil physiologique de l'individu isolé. C'est une réaction physiologique pure et non marquée idéologiquement. En revanche, l'énonciation humaine la plus primitive, bien que réalisée par un organisme unique est toujours, pour ce qui est de son contenu, de sa signification, régie en dehors de l'individu par les conditions extra-organiques du milieu social. L'énonciation en tant que telle est un pur produit de l'interaction sociale, qu'il s'agisse d'un acte de parole déterminé par la situation immédiate ou par le contexte plus large que constitue l'ensemble des conditions de vie d'une communauté linguistique donnée.

L'énonciation unique (la parole), contrairement à la théorie de l'objectivisme abstrait, n'est nullement un fait individuel, qui, du fait de son individualité, ne se prête pas à l'analyse sociologique. En effet, si tel était le cas, ni la somme de ces actes individuels, ni les caractéristiques abstraites communes à tous ces actes individuels (les formes normalisées) ne seraient à même de déboucher sur un produit social.

Le subjectivisme individualiste a raison de soutenir que les énonciations isolées constituent la substance réelle de la langue et que c'est à elles qu'est dévolue la fonction créatrice dans la langue. Mais il a tort quand il ignore et est incapable de comprendre la nature sociale de l'énonciation et qu'il essaie de déduire cette dernière du monde intérieur du locuteur, en tant qu'expression de ce monde intérieur. La structure de l'énonciation et celle de l'activité mentale à exprimer sont de nature *sociale.* Le modelage stylistique de l'énonciation est de nature *sociologique* et la chaîne parlée elle-même, à laquelle se ramène en dernière analyse la réalité de la langue, est *sociale.* Chaque maillon en est social, ainsi que toute la dynamique de son évolution.

Le subjectivisme individualiste a tout à fait raison de dire qu'on ne peut couper une forme linguistique de son contenu idéologique. Tout mot est idéologique et

toute utilisation de la langue est liée à l'évolution idéologique. Il a tort de dire que ce contenu idéologique peut également se déduire des conditions du psychisme individuel.

Le subjectivisme individualiste a tort en ce que, tout comme l'objectivisme abstrait, il se fonde principalement sur l'énonciation-monologue. Il est vrai que certains vosslériens se mettent à aborder le problème du dialogue, ce qui les amène à une compréhension plus juste de l'interaction verbale. Nous en citerons pour exemple le livre de Leo Spitzer *Italienische Umgangsprache,* où l'on trouve une tentative d'analyse des formes de l'italien utilisé dans la conversation, en liaison étroite avec les conditions d'utilisation et avant tout la situation sociale de l'interlocuteur [4]. Néanmoins, la méthode de Leo Spitzer est *psychologico-descriptiviste.* Il ne tire de son analyse aucune conclusion sociologique cohérente. L'énonciation-monologue demeure la base de la réalité linguistique pour les vosslériens.

Otto Dietrich a posé le problème de l'interaction verbale avec une très grande clarté [5]. Il prend comme point de départ la critique de la théorie de l'énonciation comme moyen d'expression. Pour lui, la fonction centrale du langage n'est pas l'expression, mais *la communication.* Cela l'amène à prendre en compte le rôle de l'auditeur. Le couple locuteur-auditeur constitue, pour Dietrich, la condition nécessaire du langage. Toutefois, il partage pour l'essentiel les prémisses psychologiques du subjectivisme individualiste. En outre, les recherches de Dietrich sont dénuées de toute base sociologique bien définie.

Le moment est venu de répondre aux questions que nous avons posées au début du quatrième chapitre. La

4. Sous ce rapport, la construction du livre est elle-même intéressante. Il se divise en quatre parties. En voici les titres : « I. Formes d'introduction du dialogue. II. Locuteur et interlocuteur : *a*) égards pour le partenaire ; *b*) économie et gaspillage dans l'expression ; *c*) imbrication des discours contradictoires. III. Locuteur et situation. IV. Fin du dialogue. » Hermann Wunderlich a précédé Spitzer sur la voie de l'étude de la langue de la conversation courante dans les conditions réelles de la communication. Cf. son livre : *Unsere Umgangsprache* (1894).

5. Voir *Die Probleme der Sprachpsychologie,* 1914.

véritable substance de la langue n'est pas constituée par un système abstrait de formes linguistiques ni par l'énonciation-monologue isolée, ni par l'acte psycho-physiologique de sa production, mais par le phénomène social de *l'interaction verbale,* réalisée à travers *l'énonciation* et *les énonciations.* L'interaction verbale constitue ainsi la réalité fondamentale de la langue.

Le dialogue, au sens étroit du terme, ne constitue, bien entendu, qu'une des formes, des plus importantes il est vrai, de l'interaction verbale. Mais on peut comprendre le mot « dialogue » dans un sens élargi, c'est-à-dire non seulement comme l'échange à haute voix et impliquant des individus placés face à face, mais tout échange verbal, de quelque type qu'il soit.

Le livre, c'est-à-dire l'acte de parole imprimé, constitue également un élément de l'échange verbal. Il est l'objet de discussions actives sous forme dialoguée et, en outre, il est fait pour être appréhendé de manière active, pour être étudié à fond, commenté et critiqué dans le cadre du discours intérieur, sans compter les réactions imprimées, institutionnalisées, telles qu'on les trouve dans les différentes sphères de la communication verbale (critiques, comptes rendus exerçant une influence sur les travaux suivants, etc.). En outre, l'acte de parole sous forme de livre est toujours orienté en fonction des prises de parole antérieures dans la même sphère d'activité, tant celles de l'auteur lui-même que celles d'autres auteurs : il découle donc de la situation particulière d'un problème scientifique ou d'un style de production littéraire. Ainsi, le discours écrit est en quelque sorte partie intégrante d'une discussion idéologique à une grande échelle : il répond à quelque chose, il réfute, il confirme, il anticipe sur les réponses et objections potentielles, cherche un soutien, etc.

Toute énonciation, quelque signifiante et complète qu'elle soit par elle-même, ne constitue qu'une *fraction* d'un courant de communication verbale ininterrompu (touchant à la vie quotidienne, la littérature, la connaissance, la politique, etc.). Mais cette communication verbale ininterrompue ne constitue à son tour qu'un élément de l'*évolution* tous azimuts et ininterrompue d'un groupe social donné. De là découle un problème important :

l'étude des relations entre l'interaction concrète et la situation extralinguistique immédiate, et, par-delà celle-ci, le contexte social élargi. Ces relations prennent des formes diverses, et les différents éléments de la situation reçoivent, en liaison avec telle ou telle forme, une signification différente (ainsi, les liens qui s'établissent avec les différents éléments d'une situation d'échange artistique diffèrent de ceux de l'échange scientifique). Jamais la communication verbale ne pourra être comprise et expliquée en dehors de ce lien avec la situation concrète. La communication verbale est inextricablement entrelacée avec les autres types de communication et croît avec eux sur le terrain commun de la situation de production. On ne peut évidemment isoler la communication verbale de cette communication globale en perpétuelle évolution. Grâce à ce lien concret avec la situation, la communication verbale s'accompagne toujours d'actes sociaux de caractère non verbal (gestes du travail, actes symboliques composant un rituel, cérémonies, etc.), dont elle ne constitue souvent que le complément, et au service desquels elle se trouve.

La langue vit et évolue historiquement dans la *communication verbale concrète, non dans le système linguistique abstrait des formes de la langue, non plus que dans le psychisme individuel des locuteurs.*

D'où il découle que l'ordre méthodologique pour l'étude de la langue doit être le suivant :

1. Les formes et les types d'interaction verbale en liaison avec les conditions concrètes où celle-ci se réalise.

2. Les formes des énonciations distinctes, des actes de parole isolés, en liaison étroite avec l'interaction dont ils constituent les éléments, c'est-à-dire les catégories d'actes de parole dans la vie et dans la création idéologique qui se prêtent à une détermination par l'interaction verbale.

3. A partir de là, examen des formes de la langue dans leur interprétation linguistique habituelle.

C'est dans ce même ordre que se déroule l'évolution réelle de la langue : les relations sociales évoluent (en fonction des infrastructures), puis la communication et l'interaction verbales évoluent dans le cadre des relations

sociales, les formes des actes de parole évoluent du fait de l'interaction verbale, et le processus d'évolution est reflété, enfin, dans le changement des formes de la langue.

Il découle de tout ce que nous avons dit que le problème des formes de l'énonciation prise comme un tout acquiert une importance énorme. Nous avons déjà indiqué que, ce qui manque à la linguistique contemporaine, c'est une approche de l'énonciation en soi. Son analyse ne va pas plus loin que la segmentation en constituants immédiats. Et pourtant les unités réelles de la chaîne parlée sont les énonciations. Mais, justement, pour étudier les formes de ces unités, il convient de ne pas les séparer du courant historique des énonciations. En tant que tout, l'énonciation ne se réalise que dans le courant de la communication verbale, puisque le tout est déterminé par ses limites, lesquelles sont formées par les points de contact d'une énonciation donnée avec le milieu extraverbal et verbal (c'est-à-dire les autres énonciations).

Le premier mot et le dernier, le début et la fin d'une énonciation, nous permettent déjà de poser le problème du tout. Le processus de la parole, compris au sens large comme processus d'activité langagière tant extérieure qu'intérieure, est ininterrompu, il n'a ni début ni fin. L'énonciation actualisée est comme une île émergeant d'un océan sans limites, le discours intérieur. Les dimensions et les formes de cette île sont déterminées par *la situation* de l'énonciation et par *son auditoire*. La situation et l'auditoire contraignent le discours intérieur à s'actualiser en une expression extérieure définie, qui s'insère directement dans le contexte inexprimé de la vie courante, se réalise en ce dernier par l'action, le geste ou la réponse verbale des autres participants à la situation d'énonciation. La question fermée, l'exclamation, l'ordre, la requête, voilà des énonciations complètes typiques de la vie courante. Toutes (en particulier les ordres, les requêtes) exigent un complément extraverbal tout comme une amorce non verbale. Ces types de discours mineurs de la vie quotidienne sont modelés par le frottement de la parole contre le milieu extraverbal et contre la parole d'autrui. Ainsi, la forme de l'ordre est déterminée par les obstacles qu'il peut rencontrer, le degré de soumission du récepteur, etc. Le mode-

lage des énonciations répond ici à des particularités fortuites et non réitérables des situations de la vie courante. On ne peut parler de formules spécifiques, de stéréotypes dans le discours de la vie quotidienne que pour autant qu'il existe des formes de vie en commun un tant soit peu réglées, renforcées par l'usage et les circonstances. Ainsi, on trouve des types particuliers de formules stéréotypées servant aux besoins de la conversation de salon, futile et ne créant aucune obligation, où tous les participants sont familiers les uns aux autres et où la différenciation principale est entre hommes et femmes. On trouve élaborées des formes particulières de mots-allusions, de sous-entendus, de réminiscences de petits incidents sans aucune importance, etc. Un autre type de formule s'élabore dans la conversation du mari avec sa femme, du frère avec la sœur. Des gens tout à fait étrangers les uns aux autres et rassemblés par hasard (dans une queue, une entité quelconque) commencent, construisent et terminent leurs déclarations et leurs répliques de façon complètement différente. On trouve encore d'autres types dans les veillées à la campagne, les kermesses populaires en ville, chez les ouvriers conversant à l'heure du déjeuner, etc. Toute situation inscrite durablement dans les mœurs possède un auditoire organisé d'une certaine façon et par conséquent un certain répertoire de petites formules courantes. Partout, la formule stéréotypée se cantonne à la place qui lui est dévolue dans la vie en société, réfléchissant idéologiquement le type, la structure, les objectifs et la composition sociale du groupe. Les formules de la vie courante font partie du milieu social, ce sont des éléments de la fête, des loisirs, des relations qui se nouent à l'hôtel, dans les ateliers, etc. Elles coïncident avec ce milieu, sont délimitées et déterminées par lui dans tous leurs aspects. De même, on constate des registres différents sur les lieux de la production et dans les milieux d'affaires. Pour ce qui est des formes de la communication idéologique au sens précis du terme, les formes des déclarations politiques, des actes politiques, des lois, des formules, les formes des énonciations poétiques, des traités savants, etc., toutes ces formes ont été l'objet de recherches spécialisées en rhétorique et poétique. Mais, nous l'avons dit, ces recherches sont complètement coupées, d'une part des problèmes de lan-

gue, et d'autre part de ceux de la communication sociale. Une analyse féconde des formes de l'énonciation complète comme unité de base réelle de la chaîne parlée n'est possible que si l'on reconnaît l'unité-énonciation pour une manifestation purement sociologique. La philosophie marxiste du langage doit justement poser comme base de sa doctrine l'énonciation comme réalité du langage et comme structure socio-idéologique.

Ayant démontré la structure sociologique de l'énonciation, revenons maintenant aux deux orientations de la pensée philosophico-linguistique pour tirer des conclusions définitives.

La linguiste moscovite R. Schorr, qui appartient à la seconde orientation de la pensée philosophico-linguistique (objectivisme abstrait), termine par les mots suivants une brève esquisse de la situation de la linguistique contemporaine :

> « "La langue n'est pas une chose (*ergon*), mais bien une activité naturelle de l'homme, allant de soi (*energeia*)", proclamait la recherche linguistique romantique du XIX^e siècle. C'est tout autre chose que dit la linguistique théorique contemporaine : "La langue n'est pas une activité individuelle (*energeia*), mais un acquis historico-culturel de l'humanité (*ergon*)" [6]. »

Cette conclusion nous stupéfie par sa partialité et son a-priorisme. Sur le plan des faits, elle est complètement fausse. En effet, l'école de Vossler se rattache également à la linguistique théorique contemporaine, étant à l'heure actuelle en Allemagne l'un des mouvements les plus puissants de la pensée linguistique. Il est inadmissible de réduire la linguistique à l'une seulement de ses orientations. Sur le plan de la théorie, il nous faut réfuter tant la thèse que l'antithèse présentées par Schorr. En effet, ni l'une ni l'autre ne rendent compte de la véritable nature de la langue.

Nous allons nous efforcer de formuler notre propre point de vue sous la forme des propositions suivantes :

6. Article déjà cité de Schorr, « La crise de la linguistique contemporaine », p. 71.

1. La langue comme système stable de formes dont l'identité repose sur une forme n'est qu'une *abstraction savante,* qui ne peut servir que des *buts théoriques et pratiques particuliers.* Cette abstraction ne rend pas compte de façon adéquate de la *réalité concrète* de la langue.

2. La langue constitue un *processus d'évolution ininterrompu,* qui se réalise à travers l'*interaction verbale sociale des locuteurs.*

3. Les lois de l'évolution linguistique ne sont nullement des lois *individualo-psychologiques,* elles ne sauraient être coupées de l'activité des sujets parlants. Les lois de l'évolution linguistique sont par essence des *lois sociologiques.*

4. *La créativité* de la langue ne coïncide pas avec la créativité artistique ou toute autre forme de créativité idéologique spécifique. Mais, en même temps, la créativité de la langue ne peut être comprise *indépendemment des contenus et valeurs idéologiques qui s'y rattachent.* L'évolution de la langue, comme toute évolution historique, peut être perçue comme une nécessité aveugle de type mécaniste, mais elle peut devenir aussi « une nécessité à fonctionnement libre », une fois devenue nécessité consciente et désirée.

5. *La structure de l'énonciation est une structure purement sociale.* L'énonciation, comme telle, ne devient effective qu'entre locuteurs. Le fait de parole individuel (au sens étroit du mot individuel) est une *contradictio in adjecto.*

chapitre 7

thème et signification dans la langue

Le problème de la signification est l'un des plus ardus en linguistique. Sa résolution va nous permettre de mettre en évidence avec une clarté particulière le monologuisme borné des linguistes. En effet, la théorie qui s'appuie sur une compréhension passive ne nous donne pas les moyens d'aborder les fondements et les caractéristiques essentielles de la signification linguistique. Dans les limites de notre recherche, nous serons contraints de nous en tenir à un examen très bref et superficiel de cette question. Nous essayerons simplement de tracer les grandes lignes d'une recherche productive dans ce domaine.

Une signification, un sens, définis et uniques s'attachent à chaque énonciation *constituant un tout*. Nous appellerons le sens de l'énonciation complète son *thème*[1]. Le thème doit être unique. Dans le cas contraire, nous n'aurions aucune base pour définir l'énonciation. Le thème de l'énonciation est en fait, tout comme l'énonciation elle-même, individuel et non réitérable. Il se présente comme l'expression d'une situation historique concrète ayant donné naissance à une énonciation. L'énonciation « Quelle heure est-il ? » prend à chaque fois un sens différent, et a, par conséquent, dans notre terminologie, un autre thème, qui dépend de la situation historique concrète (historique, à une échelle microscopique) au cours de laquelle elle est prononcée et dont elle constitue en fait un élément.

Il s'ensuit que le thème de l'énonciation est déterminé non seulement par les formes linguistiques qui entrent

1. Cette appellation est bien entendu sujette à caution. Pour nous, le terme de « thème » couvre également sa réalisation ; c'est pourquoi il importe de ne pas le confondre avec le thème d'une œuvre d'art. Le terme qui s'en rapproche le plus est l' « unicité thématique ».

dans sa composition (les mots, les formes morphologiques ou syntaxiques, les sons, les intonations) mais également par les éléments non verbaux de la situation. Il est impossible de comprendre l'énonciation si l'on perd de vue ces éléments de la situation, de même que si l'on perd de vue ses mots les plus importants. Le thème de l'énonciation est concret, concret comme cet instant historique auquel l'énonciation appartient. Seule l'énonciation prise dans toute son ampleur concrète, comme phénomène historique, possède un thème. Telle est la nature du thème.

Cependant, si nous nous limitions au caractère non réitérable et historiquement unique de chaque énonciation concrète, nous serions de bien piètres dialecticiens. En plus du thème, ou, plus exactement, à l'intérieur du thème, l'énonciation est également dotée d'une *signification.* Par signification, à la différence du thème, nous entendons les éléments de l'énonciation qui sont *réitérables* et *identiques* chaque fois qu'ils sont réitérés. Bien entendu, ces éléments sont abstraits : fondés sur une convention, ils n'ont pas d'existence concrète indépendante, ce qui ne les empêche pas de former une partie inaliénable, indispensable, de l'énonciation. Le thème de l'énonciation est en fait inanalysable. La signification de l'énonciation, au contraire, peut être analysée en une suite de significations attachées aux éléments linguistiques qui la composent. Le thème de l'énonciation « Quelle heure est-il ? », pris en liaison indissoluble avec la situation historique concrète, ne peut être segmenté. La signification de l'énonciation « Quelle heure est-il ? » est, elle, identique dans tous les cas historiques où elle est prononcée ; elle se compose des significations de tous les mots qui en font partie, des formes de leurs relations morphologiques et syntaxiques, de l'intonation interrogative, etc.

Le thème est un *système de signes dynamique et complexe,* qui s'efforce de coller de façon adéquate aux *conditions d'un moment donné de l'évolution.* Le thème est une *réaction de la conscience en devenir à l'être en devenir.* La signification est un *appareil technique de réalisation du thème.* Bien entendu, il est impossible de tracer une frontière mécanique absolue entre la signification et le thème. Il n'y a pas de thème sans signification, et inversement. En outre, il est impossible de désigner la signi-

fication d'un mot isolé (au cours par exemple de l'enseignement d'une langue étrangère) sans en faire l'élément d'un thème, c'est-à-dire sans construire une énonciation, un « exemple ». D'un autre côté, le thème doit s'appuyer sur une certaine stabilité de la signification ; dans le cas contraire, il perdrait son lien avec ce qui précède et ce qui suit, c'est-à-dire qu'il perdrait, en somme, son sens.

L'étude des langues des peuples primitifs et la paléontologie contemporaine des significations nous amènent à conclure à ce qu'on appelle la « complexité » de la pensée primitive. L'homme préhistorique utilisait un seul et même mot pour désigner des manifestations très diverses, qui, de notre point de vue, ne présentent aucun lien entre elles. De plus, un seul et même mot pouvait désigner des concepts diamétralement opposés : le haut et le bas, la terre et le ciel, le bien et le mal, etc.

> « Il suffit de dire », dit Nicolas Marr, « que la paléontologie linguistique contemporaine nous donne la possibilité d'accéder, grâce à ses recherches, aux époques où les tribus n'avaient à leur disposition en tout et pour tout qu'un seul mot pour couvrir toutes les significations dont l'humanité avait conscience [2] ».

Mais, nous demandera-t-on, est-ce qu'un mot omnisignifiant est réellement un mot ? Eh bien, oui, il l'est. Nous dirons, qui plus est, que, si un complexe sonore quelconque comportait une seule signification inerte et immuable, alors ce complexe ne serait pas un mot, ne serait pas un signe, mais seulement un signal [3]. *La multiplicité des significations est l'indice qui fait d'un mot un mot.* Concernant le mot omnisignifiant dont parlait Marr, nous pouvons dire ceci : Un tel mot, en fait, n'a pratiquement pas de signification : c'est un *thème pur.* Sa signification est inséparable de la situation concrète où il se réalise. Sa signification est autre à chaque fois, de même que la

---

2. « *Les étapes de la théorie japhétique* », *loc. cit.*, p. 278.

3. Il ressort clairement de ceci que même le mot de l'époque la plus reculée de l'humanité dont parle Marr ne ressemble en rien au signal auquel certains essayent de réduire la langue. En effet, le signal, qui est porteur de toutes les significations, est moins apte que tout autre à s'adapter aux conditions changeantes de la situation et, de fait, le changement du signal est le remplacement d'un signal par un autre.

situation est autre. De cette façon, le thème engloutit, dissout en lui la signification, ne lui laissant pas la possibilité de se stabiliser et de se raffermir un tant soit peu. Mais, à mesure que le stock de complexes sonores s'élargit, les significations commencent à se stabiliser en suivant les lignes de l'utilisation thématique principale de tel ou tel mot qui se répète le plus souvent dans la vie de la communauté.

Le thème, nous l'avons dit, se rattache à l'énonciation complète ou bien au mot isolé, à condition qu'il constitue à lui tout seul une énonciation complète. Ainsi, par exemple, le mot omnisignifiant de Marr constitue toujours une énonciation complète (dans la mesure où il n'a pas de signification stable). La signification appartient à chaque élément ainsi qu'à la totalité des éléments dans leur rapport au tout. Il est clair que, si nous nous abstrayons complètement du rapport au tout, nous perdons la signification. C'est bien pour cela qu'on ne peut pas tracer de frontière nette entre le thème et la signification.

La manière la plus correcte de formuler l'interrelation du thème et de la signification est la suivante : le thème constitue *le degré supérieur réel de la capacité de signifier linguistique*. En fait, seul le thème signifie de façon déterminée. La signification est le *degré inférieur de la capacité de signifier*. La signification ne veut rien dire en elle-même, elle n'est qu'un *potentiel*, une possibilité de signifier à l'intérieur d'un thème concret. La recherche de la signification de tel ou tel élément linguistique peut, selon la définition que nous avons donnée, aller dans deux directions : vers le degré supérieur, le thème : dans ce cas, il s'agira de la recherche de la signification contextuelle d'un mot donné dans les conditions d'une énonciation concrète. Ou bien elle peut tendre vers le degré inférieur, celui de la signification : dans ce cas, il s'agira de la recherche de la signification du mot dans le système de la langue, en d'autres termes la recherche du mot figurant dans un dictionnaire.

Pour constituer une science de la signification solide, il importe de bien distinguer entre le thème et la signification et de bien comprendre leur interrelation. Personne jusqu'à présent n'a compris l'importance de cette démarche. On ne trouve pas de distinction satisfaisante entre

la signification *usuelle* et la signification *occasionnelle,* entre la signification de base et la signification marginale, entre dénotation et connotation, etc.

On trouve, à la base de toutes les distinctions de ce type, une tendance absolument injustifiée à assigner une valeur fondamentale à l'élément *central,* usuel, de la signification, qui est en outre considéré comme ayant une existence réelle et stable. Pis encore, le thème, qu'il ne saurait être question de ramener à une signification occasionnelle ou marginale, n'est pas compris.

La distinction entre le thème et la signification prend un éclairage particulier en liaison avec le problème de la *compréhension,* auquel nous toucherons brièvement ici. Nous avons déjà eu l'occasion de mentionner le mode de compréhension *passive,* excluant *a priori* tout réponse, qui est le propre des philologues. Une compréhension authentique, *active,* contient déjà l'ébauche d'une réponse. Seule la compréhension active nous permet de saisir le thème, car l'évolution ne peut être appréhendée qu'à l'aide de l'évolution elle-même. Comprendre l'énonciation d'autrui signifie s'orienter par rapport à elle, la replacer dans un contexte adéquat. À chaque mot de l'énonciation à décoder nous faisons correspondre une série de mots à nous, formant une réplique. Plus il y en a, et de plus substantiels, plus profonde et réelle est notre compréhension.

De cette façon, chaque élément isolable et doté de signification de l'énonciation ainsi que l'énonciation dans son ensemble se trouvent transférés dans un autre contexte, un contexte actif de réplique. La compréhension est une forme de *dialogue ;* elle est à l'énonciation ce que la réplique est à la réplique dans le dialogue. Comprendre, c'est opposer à la parole du locuteur une *contre-parole.* C'est seulement lorsqu'on décode une langue étrangère qu'on cherche pour chaque mot un mot *équivalent* dans sa propre langue. C'est pourquoi il n'y a pas lieu de dire que la signification appartient au mot en propre. En réalité, celle-ci appartient au mot en tant que trait d'union entre les interlocuteurs, c'est-à-dire qu'elle ne s'actualise que dans le processus de compréhension active, impliquant une réponse. La signification n'est pas dans le mot ni dans l'âme du locuteur, non plus que dans l'âme de l'inter-

locuteur. La signification est l'effet de *l'interaction du locuteur et du récepteur, s'exerçant sur le matériau d'un complexe sonore donné.* C'est l'étincelle électrique qui ne jaillit que lors du contact de deux pôles opposés. Ceux qui ne tiennent pas compte du thème, qui n'est accessible que par un acte de compréhension active, comportant une réplique, et qui s'efforcent, pour déterminer la signification du mot, d'atteindre sa valeur inférieure, celle qui est toujours stable et égale à elle-même, c'est comme s'ils cherchaient à allumer une lampe après avoir coupé le courant. Seul le courant électrique de la communication verbale fournit au mot la lumière de sa signification.

Passons maintenant au problème de l'interrelation entre l'appréciation et la signification, qui joue un rôle très important dans la science des significations. Tout mot actualisé comporte non seulement un thème et une signification au sens objectif, de contenu, de ces termes, mais également un accent de valeur ou *appréciatif,* c'est-à-dire que, lorsqu'un contenu objectif est exprimé (dit ou écrit) par la parole vivante, il est toujours accompagné d'un accent appréciatif déterminé. Sans accent appréciatif, il n'y a pas de mot.

En quoi consiste cet accent et quel est son rapport à la face objective de la signification ? Le niveau le plus net, qui est en même temps le plus superficiel de l'appréciation sociale contenue dans le mot est transmis à l'aide de *l'intonation expressive.* Dans la plupart des cas, l'intonation est déterminée par la situation immédiate et souvent par ses circonstances les plus éphémères. Il est vrai que l'intonation peut aussi être plus substantielle. Voici un cas classique d'utilisation de l'intonation dans le discours familier. Dans le *Journal d'un écrivain,* Dostoïevski raconte :

> « Un dimanche, à la nuit tombée, j'ai eu l'occasion de faire quelques pas à côté d'un groupe de six ouvriers en état d'ébriété, et je me suis brusquement rendu compte qu'il est possible d'exprimer n'importe quelle pensée, n'importe quelle sensation, et même des raisonnements profonds, à l'aide d'un seul et unique substantif, le plus simple qui soit [il s'agit d'un mot de cinq lettres très commun]. Voilà qu'un des gars prononce avec aplomb

et énergie ce substantif pour exprimer, à propos de quelque chose dont il avait été question auparavant, la dénégation la plus méprisante. Un autre lui répond en répétant le même substantif, mais sur un ton et avec une signification tout à fait différentes, pour contrer la dénégation du premier. Le troisième gars commence brusquement à s'exciter contre le premier, il intervient brutalement et avec passion dans la conversation et lui lance le même substantif, qui prend alors le sens d'une engueulade. Là-dessus, le second gars intervient de nouveau pour injurier le troisième, celui qui l'a offensé : "Ça va pas, mec ? pour qui tu t'prends ? on discute tranquillement et toi tu t'sens plus, voilà que tu m'engueules !" Seulement, cette pensée, il l'exprime à l'aide du même petit mot magique que précédemment, qui désigne de façon tellement simple un certain objet ; en même temps, il lève le bras et l'abat sur l'épaule du gars. Mais voilà que le quatrième petit gars, le plus jeune de tout le groupe, qui s'était tu jusqu'alors et qui apparemment vient de trouver la solution au problème qui était à l'origine de la dispute, s'écrie sur un ton ravi, en levant la main : ... "Eureka !" pensez-vous ? Il a trouvé ? Non, ce n'est pas "Eureka" qu'il crie ; il se contente de répéter toujours le même substantif exclu du dictionnaire, un seul mot, mais sur un ton d'exclamation ravie, avec transport et, semble-t-il, trop fort, car le sixième gars, le plus grincheux et le plus âgé des six, le prend de travers et écrase en un instant l'enthousiasme du jeune blanc-bec en répétant d'une voix de basse imposante et sur un ton râleur... toujours le même substantif, interdit en présence des dames, pour dire en clair : "Pas la peine de t'arracher la gorge, on a compris !" C'est ainsi que, sans prononcer un seul autre mot, ils ont répété six fois de suite leur mot préféré, l'un après l'autre, et ils se sont compris. »

Les six « prises de parole » des ouvriers sont toutes différentes, en dépit du fait que toutes ne consistent qu'en un seul et même mot. Ce mot, en fait, ne constitue qu'un support de l'intonation. La conversation est menée au moyen d'intonations exprimant les appréciations des locuteurs. Ces appréciations, ainsi que les intonations correspondantes, sont entièrement déterminées par la situation sociale immédiate dans le cadre de laquelle se déroule la conversation ; c'est pourquoi elles

n'ont pas besoin d'un support concret. Dans le registre familier, l'intonation n'a souvent rien à voir avec le contenu du discours. Le matériau intonatif accumulé intérieurement trouve souvent un exutoire dans des constructions linguistiques qui ne sont pas du tout adaptées à l'intonation en question. En outre, l'intonation ne s'intègre pas au contenu intellectuel, objectif, de la construction. Lorsqu'on exprime ses sentiments, on donne souvent à un mot qui est venu à l'esprit par hasard une intonation expressive et profonde. Or, souvent, il s'agit d'une interjection ou d'une locution vides de sens. Tout le monde ou presque a ses interjections et locutions favorites ; il arrive qu'on utilise de façon courante un mot très chargé sémantiquement pour résoudre de façon purement intonative des situations ou des crises de la vie quotidienne, qu'elles soient mineures ou graves. On trouve, servant de soupapes de sécurité intonatives, des expressions telles que « C'est ça, c'est ça », « Oui, oui », « Voilà, voilà », « Eh bien, eh bien », etc. Le redoublement habituel de ces petits mots, c'est-à-dire l'allongement artificiel de la représentation sonore dans le but de donner à l'intonation aaccumulée un exutoire, est tout à fait caractéristique. Bien entendu, on peut prononcer le même petit mot favori avec une infinité d'intonations différentes, selon les différentes situations ou humeurs qui peuvent se présenter.

Dans tous ces cas, le thème inhérent à toute énonciation (puisque les énonciations de chacun des six ouvriers possèdent leur propre thème) se réalise entièrement au moyen de la seule intonation expressive, sans l'aide de la signification des mots, et sans charnières grammaticales. Les accents appréciatifs de cet ordre et les intonations correspondantes ne peuvent guère dépasser les limites étroites de la situation immédiate et d'un petit cercle social intime. On peut les qualifier d'auxiliaires marginaux des significations linguistiques.

Pourtant, tel n'est pas toujours le cas. Quelle que soit l'énonciation, quelle que soit l'ampleur de son contenu sémantique et de l'audience sociale dont elle jouit, l'appréciatif y joue toujours un rôle important. Il est vrai que l'intonation ne rend pas de façon adéquate la valeur appréciative ; celle-ci sert avant tout à orienter le choix

et la distribution des éléments les plus chargés de sens de l'énonciation. On ne peut construire d'énonciation sans modalité appréciative. Toute énonciation comprend avant tout une *orientation appréciative*. C'est pourquoi, dans l'énonciation vivante, chaque élément contient à la fois un sens et une appréciation. Seuls les éléments abstraits considérés dans le système de la langue et non dans la structure de l'énonciation se présentent comme dénués de toute valeur appréciative. Du fait de la construction d'un système linguistique abstrait, les linguistes en sont arrivés à séparer l'appréciatif du significatif, et à considérer l'appréciatif comme un élément marginal de la signification, comme l'expression d'une relation individuelle entre le locuteur et l'objet de son discours [4].

Un linguiste russe, G. Spätt, parle de l'appréciatif comme d'une valeur connotative du mot. Il s'attache à établir une distinction entre la signification objective (dénotative) et la connotation appréciative, qu'il place dans des sphères différentes de la réalité. Une telle démarcation entre le dénotatif et l'appréciatif nous paraît tout à fait illégitime ; elle est fondée sur le fait que les fonctions les plus profondes de l'appréciation ne sont pas perceptibles dans le discours en surface. Et pourtant la signification objective se forme grâce à l'appréciatif ; celui-ci indique qu'une signification objective donnée est entrée dans l'horizon des locuteurs, tant dans l'horizon immédiat que dans l'horizon social élargi d'un groupe social donné. De plus, c'est à l'appréciatif qu'est dévolu le rôle créateur dans les changements de signification. Le changement de signification est toujours en fin de compte une *réévaluation :* le déplacement d'un mot donné d'un contexte appréciatif à un autre. Le mot est soit élevé à un rang supérieur, soit rabaissé à un rang inférieur. Isoler la signification de l'appréciation amène immanquablement au fait que la première, privée de sa place dans l'évolution sociale vivante (où elle est toujours entremêlée avec l'appréciation), devient objet ontologique, se transforme en un être idéal, coupé de l'évolution historique.

---

4. C'est ainsi qu'Anton Marty définit l'appréciatif, après avoir effectué une analyse fine et détaillée du sémantisme des mots. Voir A. Marty, *Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeine Grammatik und Sprachphilosophie,* Halle, 1908.

C'est justement pour comprendre l'évolution historique du thème et des significations qui le composent qu'il est indispensable de tenir compte de l'appréciation sociale. L'évolution sémantique dans la langue est toujours liée à l'évolution de l'horizon appréciatif d'un groupe social donné ; quant à l'évolution de l'horizon appréciatif, au sens de la totalité de tout ce qui a un sens, qui est important aux yeux d'un groupe donné, elle est entièrement déterminée par l'élargissement de l'infrastructure économique. L'éleveur de bétail des premiers temps de l'humanité n'avait guère de préoccupations, il n'existait pas grand-chose qui le touchât réellement. Tout ce qui se passe jusqu'aux extrémités les plus reculées de la terre, jusqu'aux lointaines étoiles, concerne directement l'homme de la fin de l'ère capitaliste. Cet élargissement de l'horizon appréciatif s'effectue de manière dialectique. Les nouveaux aspects de l'existence, qui ont été intégrés dans le cercle de l'intérêt social, qui sont devenus objets de la parole et de l'emphase de l'homme, ne laissent pas en paix les éléments qui se sont intégrés à l'existence avant eux ; au contraire, ils entrent en lutte avec ces éléments, les soumettent à une réévaluation, les font changer de place à l'intérieur de l'entité de l'horizon appréciatif. Cette évolution dialectique se reflète dans l'évolution sémantique. Une nouvelle signification se découvre dans l'ancienne et à l'aide de l'ancienne, mais en vue d'entrer en contradiction avec cette dernière et de la reconstruire.

D'où une lutte incessante des accents dans chaque aire sémantique de l'existence. Il n'y a rien dans la composition du sens qui puisse se placer au-dessus de l'évolution, qui soit indépendant de l'élargissement dialectique de l'horizon social. La société en devenir s'élargit pour intégrer l'être en devenir. Rien ne peut rester stable dans ce processus. C'est pourquoi la signification, élément abstrait égal à lui-même, est engloutie par le thème, et déchirée par ses contradictions vivantes, pour revenir enfin sous la forme d'une nouvelle signification avec une stabilité et une identité toujours aussi provisoires.



troisième partie

vers une histoire des formes de l'énonciation dans les constructions syntaxiques

essai d'application de la méthode sociologique aux problèmes syntaxiques



chapitre 8

théorie de l'énonciation et problèmes syntaxiques

Il n'existe pas d'approche féconde des problème syntaxiques qui soit fondée sur les principes et méthodes traditionnels de la linguistique et en particulier de l'objectivisme abstrait, où ces méthodes et ces principes ont trouvé leur expression la plus claire et la plus conséquente. Les catégories de base de la pensée linguistique contemporaine, qui ont été élaborées principalement à partir de la linguistique comparée des langues indo-européennes, sont de bout en bout phonétiques et morphologiques. Cette pensée, qui s'est nourrie de phonétique et de morphologie comparées, n'est capable de voir les autres traits de la langue qu'à travers la lorgnette des formes phonétiques et morphologiques. C'est à travers cette même lorgnette qu'elle essaie d'entrevoir les problèmes de syntaxe, ce qui amène à en faire des problèmes de morphologie [1]. C'est pourquoi la syntaxe se trouve bien mal lotie, ce que la plupart des chercheurs en langues indo-européennes reconnaissent bien volontiers. Cela se comprend parfaitement si l'on se souvient des caractéristiques fondamentales de l'appréhension des langues mortes, appréhension qui est gouvernée à la base par les buts du déchiffrement de ces langues et de leur enseignement [2].

1. Cette tendance cachée à traiter la syntaxe comme la morphologie a pour conséquence que la réflexion scolastique règne dans la syntaxe plus que partout ailleurs en linguistique.

2. Il faut y ajouter les buts particuliers de la linguistique comparée : l'établissement de la parenté des langues et de leur hiérarchie génétique. Ces buts renforcent encore plus la place privilégiée de la phonétique dans la réflexion linguistique. Nous n'avons pas pu malheureusement, dans le cadre de cet ouvrage, toucher aux problèmes de

Pourtant, les problèmes de syntaxe sont d'une importance majeure pour la compréhension de la langue et de son évolution étant donné que, de toutes les formes de la langue, les formes syntaxiques se rapprochent le plus des traits concrets de l'énonciation, des *actes de parole.* Toutes les analyses syntaxiques du discours constituent des analyses du corps vivant de l'énonciation ; aussi est-il encore plus difficile de les ramener à un système abstrait de la langue. Les formes syntaxiques sont plus concrètes que les formes morphologiques ou phonétiques et sont plus étroitement liées aux conditions réelles de la parole. C'est pourquoi, dans notre réflexion sur les faits vivants de la langue, nous avons justement donné la priorité aux formes syntaxiques sur les formes morphologiques ou phonétiques. Mais il découle tout aussi clairement de ce que nous avons dit que l'étude productive des formes syntaxiques n'est possible que dans le cadre de l'élaboration d'une théorie de l'énonciation. Tant que l'énonciation considérée comme un tout restera *terra incognita* pour le linguiste, il ne saurait être question d'une compréhension réelle, concrète, non scolastique des formes syntaxiques. Nous avons déjà dit que l'énonciation complète occupe une bien piètre position en linguistique. On peut même dire carrément que *la pensée linguistique a perdu sans espoir de retour la perception de la parole considérée comme un tout.*

C'est en milieu de phrase que le linguiste se sent le plus à l'aise. Plus il se rapproche des frontières du discours, de l'énonciation complète, moins sa position est sûre. Il n'est pas armé pour aborder le tout. Aucune des catégories linguistiques ne convient à la détermination du tout. En effet, les catégories linguistiques, telles qu'elles sont, ne sont applicables qu'à l'intérieur du territoire de l'énonciation. Ainsi les catégories morphologiques n'ont de sens qu'à l'intérieur de l'énonciation ; elles refusent de servir à déterminer celle-ci dans son entier. Il en va de

---

la linguistique comparée, malgré son importance immense pour la philosophie du langage et la place qu'elle occupe dans la recherche linguistique contemporaine. Il s'agit d'un problème très complexe et, pour le traiter, même de façon superficielle, il aurait fallu élargir nettement le champ de ce livre.

même des catégories syntaxiques, par exemple celle de la *proposition.* Elle ne détermine la proposition qu'à l'intérieur de l'énonciation, comme un des éléments de celle-ci mais pas comme un tout.

Pour se convaincre de l' « élémentarité » fondamentale de toutes les catégories linguistiques, il n'est que de prendre l'énonciation complète (de manière toute relative d'ailleurs, étant donné que toute énonciation fait partie du processus de parole) constituée par un seul mot. Nous aurons tout de suite la preuve, si nous appliquons à ce mot toutes les catégories linguistiques, que celles-ci ne déterminent le mot qu'en tant qu'élément possible du discours, mais non en tant qu'énonciation complète. Cet élément supplémentaire qui fait de ce mot une énonciation complète reste inaccessible à toutes les catégorisations ou déterminations linguistiques, quelles qu'elles soient. L'expansion de ce mot jusqu'à une proposition complète avec tous ses constituants (selon la méthode des présupposés), ne nous donne toujours qu'une simple proposition, sûrement pas une énonciation. Quelques catégories linguistiques que nous utilisions pour analyser cette proposition, nous ne trouverons jamais ce qui fait d'elle, justement, une énonciation complète. De cette façon, si nous restons dans les limites des catégories grammaticales effectives de la linguistique contemporaine, nous ne mettrons jamais la main sur l'énonciation complète insaisissable. Les catégories de la langue nous tirent obstinément de l'énonciation et de sa structure vers le système abstrait de la langue.

En fait, ce n'est pas seulement l'énonciation complète, mais l'ensemble des parties un tant soit peu autonomes de l'énonciation-monologue, qui échappent à toute détermination linguistique. Il en est ainsi des *paragraphes,* qu'on peut séparer les uns des autres par des alinéas. La composition syntaxique de ces paragraphes est extrêmement variée. Leur contenu va d'un mot unique à un grand nombre de propositions complexes. Dire qu'un paragraphe doit contenir l'expression d'une pensée complète ne rime à rien. En effet, il nous faut une détermination reposant sur la langue elle-même : le caractère d'achèvement d'une pensée ne constitue en aucun cas une

détermination d'ordre linguistique. Si, comme nous le posons, il est possible de séparer complètement les déterminations linguistiques des idéologiques, il n'est pas possible non plus de substituer les uns aux autres.

Pénétrant plus avant dans l'essence linguistique des paragraphes, nous nous convaincrons que, dans certains de leurs traits essentiels, ils sont analogues aux répliques d'un dialogue. Il s'agit, en quelque sorte, de dialogues affaiblis et transformés en énonciations-monologues. A la base de la division du discours en parties, dénommées paragraphes dans leur forme écrite, on trouve *l'ajustement aux réactions prévues de l'auditeur ou du lecteur.* Plus l'ajustement à l'auditeur et la prise en compte de ses réactions sont faibles, plus le discours sera d'un bloc et moins il y aura de paragraphes.

Voici des types classiques de paragraphes : question-réponse (l'auteur fait les questions et les réponses), addendum, prévision des critiques possibles, découverte dans son propre discours de contradictions ou d'incohérences apparentes, etc.[3].

Le cas où l'on prend pour objet de son commentaire son propre discours ou une partie de ce discours (par exemple, le paragraphe précédent) est particulièrement répandu. Il s'opère par là un transfert de l'attention du locuteur de l'objet du discours au discours lui-même (réflexion sur son propre discours). Ce changement du pôle d'intérêt du discours est conditionné par l'attention de l'auditeur. Si le discours ne tenait aucun compte de l'auditeur (ce qui est, bien sûr, impensable) la possibilité de sa décomposition en constituants serait proche de zéro.

Naturellement, nous ne nous occupons pas ici des analyses particulières, conditionnées par les tâches et les buts de domaines idéologiques spécifiques, telles que, par

3. Nous ne faisons qu'esquisser ici le problème des paragraphes. Nos affirmations peuvent paraître dogmatiques, étant donné que nous ne les prouvons pas ni ne les étayons avec des matériaux *ad hoc*. De plus, nous simplifions le problème. Dans les textes écrits, l'alinéa qui signale les paragraphes permet de décomposer le discours-monologue de diverses façons. Nous n'aborderons ici qu'un des principaux types de décomposition du discours, impliquant la prise en compte de l'auditeur et la compréhension active de celui-ci.

exemple, la décomposition strophique du discours en vers et les analyses purement logiques du type : prémisses/déductions ; thèse/antithèse, etc.

Seule l'étude des formes de la communication verbale et des formes correspondantes de l'énonciation complète peut éclairer le système des paragraphes et tous les problèmes analogues. Tant que la linguistique orientera ses recherches vers l'énonciation-monologue isolée, elle restera incapable d'aborder ces questions en profondeur. L'élucidation des problèmes plus élémentaires de la syntaxe n'est possible, elle aussi, que sur la base de la communication verbale. Il faut opérer une révision scrupuleuse de toutes les catégories linguistiques fondamentales qui aille dans ce sens. L'intérêt qui s'est manifesté récemment en syntaxe pour les intonations et les tentatives corrélatives afin de renouveler la détermination des unités syntaxiques au moyen d'une prise en compte plus fine et plus différenciée de l'intonation nous paraissent peu fécondes. Elles ne peuvent le devenir qu'à condition de comprendre correctement les bases de la communication verbale.

Les chapitres suivants de notre étude sont précisément consacrés à un problème de syntaxe spécifique. Il est quelquefois important de jeter un jour nouveau sur un fait très connu et apparemment correctement étudié par une problématisation renouvelée, d'y mettre en lumière de nouveaux aspects à l'aide d'une série de questions bien orientées. Cela est particulièrement utile dans les domaines où la recherche croule sous le poids d'une masse de descriptions et de classifications pointilleuses et détaillées mais dénuées de toute orientation. Une telle problématisation renouvelée peut mettre en évidence un cas en apparence particulier et d'intérêt secondaire comme ayant une signification profonde pour la science. On peut ainsi, grâce à un problème bien posé, mettre au jour un potentiel méthodologique enfoui.

Un fait « nodal » de cet ordre, hautement productif, se présente à nous, celui du *discours d'autrui ;* nous entendons par là les schémas linguistiques (discours direct, discours indirect, discours indirect libre), les modifications de ces schémas et les variantes de ces modifications,

que nous rencontrons dans la langue, servant à la transmission des énonciations d'autrui et à l'intégration de ces énonciations, en tant qu'émanant d'autrui, dans un contexte monologué cohérent. L'intérêt méthodologique exceptionnel que présentent ces faits n'a jamais été apprécié à sa juste valeur. On n'a pas su voir dans cette question de syntaxe à première vue secondaire les problèmes d'une portée immense qu'elle pose à la linguistique [4] ; et c'est justement l'orientation sociologique qu'a pris l'intérêt scientifique pour la langue qui a permis de découvrir toute la signification méthodologique et l'aspect révélateur de ces faits.

Doter d'une orientation sociologique le phénomène de transmission de la parole d'autrui, tel est le problème auquel nous allons nous consacrer maintenant. A travers ce problème, nous tenterons de tracer les voies de la méthode sociologique en linguistique. Nous n'avons pas la prétention de faire de grandes déductions positives à caractère historique. Les matériaux que nous avons rassemblés suffisent pour exposer le problème et montrer à quel point il est indispensable de l'orienter sociologiquement ; mais ils sont loin d'être suffisants pour en tirer des généralisations historiques de grande portée. Ces dernières resteront à l'état d'hypothèses préliminaires.

4. Pechkovsky, par exemple, ne consacre dans sa *Syntaxe* que quatre pages à la question. Voir A. M. Pechkovsky, *Ruskij sintaksis v naučnom osveščenije* (La syntaxe russe à la lumière de la science), Moscou, 1920, p. 465-468.

chapitre 9

Le "discours d'autrui"

Le discours rapporté, c'est le *discours dans le discours,* l'*énonciation dans l'énonciation,* mais c'est, en même temps, un *discours sur le discours,* une *énonciation sur l'énonciation.*

Ce dont nous parlons ne constitue que le contenu du discours, le thème de nos paroles. Un exemple d'un thème qui n'est qu'un thème serait, par exemple, « la nature », « l'homme », « la proposition subordonnée » (l'un des thèmes de la syntaxe). Mais le discours d'autrui constitue plus que le thème du discours ; il peut faire son entrée dans le discours et sa construction syntaxique pour ainsi dire « en personne », en tant qu'élément constitutif particulier. En outre, le discours rapporté conserve son autonomie structurale et sémantique sans pour autant altérer la trame linguistique du contexte qui l'a intégré. Qui plus est, l'énonciation rapportée, du fait qu'elle n'est plus que le thème du discours, ne peut être caractérisée que superficiellement. Pour pénétrer dans le vif de son contenu, il est indispensable de l'intégrer dans la construction du discours narratif. Si l'on reste dans les limites de la représentation thématique du discours rapporté, on peut répondre aux questions « *Comment* » et « *De quoi* parlait Untel ? », mais « *Que* disait-il ? », on ne peut le découvrir qu'au moyen de la transmission de ses paroles, au besoin sous la forme du discours indirect.

Cependant, dans la mesure où elle est un élément structural du discours narratif, puisqu'elle y est effectivement intégrée, l'énonciation rapportée constitue en même temps le thème du discours narratif, elle fait partie intégrante de son unicité thématique, en qualité d'énonciation rapportée ; quant à son thème propre, il constitue *le thème du thème que constitue le discours rapporté.*

Le discours rapporté est conçu par le locuteur comme l'énonciation d'un *autre* sujet, complètement indépendante à l'origine, dotée d'une construction complète et se situant en dehors du contexte narratif. C'est à partir de ce statut d'autonomie que le discours d'autrui passe dans le contexte narratif, tout en conservant son contenu et au moins des rudiments de son intégrité linguistique et de son autonomie structurale primitives. L'énonciation du narrateur, ayant intégré dans sa composition une autre énonciation, élabore des règles syntaxiques, stylistiques et compositionnelles pour assimiler partiellement cette dernière, pour l'associer à sa propre unicité syntaxique, stylistique et compositionnelle, tout en conservant, au moins sous une forme rudimentaire, l'autonomie primitive du discours d'autrui, faute de quoi celle-ci ne pourrait être appréhendée complètement.

Dans les langues modernes, certaines variantes du discours indirect, en particulier le discours indirect libre, ont une tendance inhérente à transférer l'énonciation rapportée du domaine de la construction linguistique au plan thématique, de contenu. Pourtant, même là, la dilution de la parole rapportée dans le contexte narratif ne s'effectue pas et ne saurait s'effectuer complètement : non seulement le contenu sémantique mais aussi la structure de l'énonciation rapportée restent relativement stables, si bien que la substance du discours d'autrui demeure palpable, comme un tout qui se suffit à lui-même. Il se manifeste ainsi, dans les formes de transmission du discours d'autrui, un *rapport actif* d'une énonciation à une autre, et cela non pas sur le plan thématique, mais par l'intermédiaire de constructions stables relevant de la langue.

Ce phénomène de la *réaction du mot à mot* est, cependant, radicalement différent de ce qui se passe dans le dialogue. Là, les répliques sont grammaticalement séparées et ne sont pas intégrées dans un contexte unique. En effet, il n'existe pas de formes syntaxiques dont la fonction soit de construire l'unicité du dialogue. Si le dialogue se présente dans le contexte du discours narratif, nous avons simplement affaire à un cas de discours direct, c'est-à-dire une des variantes du phénomène que nous avons étudié.

Le problème du dialogue commence à attirer de plus en plus l'attention des linguistes et, quelquefois, il se trouve même carrément au centre des préoccupations en linguistique [1]. Cela est parfaitement compréhensible, étant donné que l'unité de base réelle de la langue-parole (*Sprache als Rede*), n'est pas, comme nous savons, l'énonciation-monologue unique et isolée, mais bien l'interaction d'au moins deux énonciations, c'est-à-dire le dialogue. Mais une étude féconde du dialogue suppose qu'on examine de plus près les formes du discours rapporté, dans la mesure où les tendances fondamentales et constantes de l'*appréhension active du discours d'autrui* s'y manifestent. Or, ce mode d'appréhension se révèle également fondamental pour le dialogue.

Comment appréhendons-nous réellement le discours d'autrui ? Comment le sujet récepteur éprouve-t-il l'énonciation d'autrui dans sa conscience, laquelle s'exprime au moyen du discours intérieur ? Comment le discours est-il activement absorbé par la conscience et quelle influence a-t-il sur l'orientation des paroles que le récepteur prononcera ensuite ? Nous trouvons justement dans les formes du discours rapporté un document objectif qui éclaire ce problème. Ce document, si nous savons le lire, nous donne des indications, non pas sur les processus subjectivo-psychologiques passagers et fortuits qui se déroulent dans l' « âme » du récepteur, mais sur les tendances sociales stables caractéristiques de l'appréhension active du discours d'autrui qui se manifestent dans les formes de la langue. Le mécanisme de ce processus ne se situe pas dans l'âme individuelle, mais dans la société, laquelle ne choisit et ne grammaticalise — c'est-à-dire n'associe aux structures grammaticales de la langue — que ceux des éléments de l'appréhension active, appréciative, de l'énonciation

1. Dans la littérature linguistique russe, on ne trouve qu'une étude consacrée au problème du dialogue : L. P. Jakoubinsky, « O djalogiceskoj reči » (Du discours dialogué), in *Ruskaja reč,* Petrograd, 1923. Dans le livre de V. Vinogradoff *Poesija Anny Ahmatovoj* (La poésie d'Anna Akhmatova), Leningrad, 1925 (voir le chapitre « Les grimaces du dialogue »), on trouve des remarques intéressantes de caractère semi-linguistique et semi-stylistique. Les linguistes allemands de l'école de Vossler travaillent activement sur le dialogue à l'heure actuelle ; voir, en particulier l'article déjà cité : « Die uneigentliche direkte Rede » dans *Festschrift für Karl Vossler,* 1922).

d'autrui qui sont socialement pertinents et constants, et qui, par conséquent, ont leurs fondements dans l'existence économique d'une communauté linguistique donnée.

Bien entendu, entre l'appréhension active du discours d'autrui et sa transmission à l'intérieur d'un contexte il existe des différences substantielles. Il convient d'en tenir compte. Toute transmission, en particulier sous forme écrite, a son but spécifique : récit, rapport d'audience, polémique scientifique, etc. En outre, le rapport est fait à l'intention d'une tierce personne, c'est-à-dire du destinataire effectif des paroles rapportées. Cette orientation vers un tiers est d'une importance primordiale : elle renforce l'influence des forces sociales organisées sur le mode d'appréhension du discours. Dans une situation d'échange dialogué effectif, lorsque nous répondons à un interlocuteur, nous ne reprenons pas habituellement les paroles mêmes qu'il a prononcées dans notre propre discours. Nous ne le faisons que dans des cas exceptionnels : pour affirmer que nous avons compris correctement, pour prendre l'interlocuteur au mot, etc. Il faut tenir compte de toutes ces caractéristiques de la situation de transmission. Mais cela n'altère en rien l'essence du problème. Les conditions de transmission et ses buts ne contribuent à actualiser que ce qui est déjà inscrit dans les tendances de l'appréhension active, dans le cadre du discours intérieur ; or, ces dernières ne peuvent se développer à leur tour que dans les limites des formes de transmission du discours existant dans la langue.

Nous sommes loin, bien sûr, d'affirmer que, par exemple, les formes syntaxiques des discours direct ou indirect expriment de façon directe et immédiate les tendances et les formes de l'appréhension active et appréciative de l'énonciation d'autrui. Il est évident que le processus n'a pas lieu directement sous forme de discours direct ou indirect. Il ne s'agit là que de schémas stables. Mais il faut dire que ces schémas et leurs variantes n'ont pu apparaître et se constituer que suivant les directions tracées par les tendances dominantes de l'appréhension du discours d'autrui ; en outre, dans la mesure où les schémas sont constitués et effectifs dans la langue, ils exercent une influence régulatrice, stimulante ou freinante, sur le développement des tendances de l'appréhension appréciative,

dont le terrain d'action est justement défini par ces formes.

La langue n'est pas le reflet des hésitations subjectivo-psychologiques, mais des relations sociales stables des locuteurs. Selon les langues, selon les époques ou les groupes sociaux, selon que le contexte a telle ou telle destination spécifique, on voit dominer tantôt une forme, tantôt une autre, tantôt telles variantes, tantôt telles autres. Tout cela est indicatif de la faiblesse ou de la vigueur des tendances de l'inter-orientation sociale des locuteurs, puisque les formes linguistiques constituent les empreintes stables de ces tendances de toute éternité. Si, dans certaines conditions bien déterminées, une forme quelconque se trouve reléguée à l'arrière-plan (par exemple, certaines variantes du discours indirect dans le roman russe contemporain, qui sont justement de type rationalo-dogmatique), cela témoigne alors du fait que les tendances dominantes de la compréhension et de l'appréciation de l'énonciation d'autrui ont du mal à se manifester sous ces formes, car celles-ci les freinent, ne leur donnent pas assez de champ.

Toute l'essence de l'appréhension appréciative de l'énonciation d'autrui, tout ce qui peut être significatif idéologiquement a son expression dans le discours intérieur. Celui qui appréhende l'énonciation d'autrui n'est pas un être muet, privé de la parole, c'est au contraire un être rempli de paroles intérieures. Toute son activité mentale, ce qu'on peut nommer le « fond aperceptif », est médiatisée pour lui par le discours intérieur et c'est par là que s'opère la jonction avec le discours appréhendé de l'extérieur. La parole va à la parole. C'est dans le cadre du discours intérieur que s'effectue l'appréhension de l'énonciation d'autrui, sa compréhension et son appréciation, c'est-à-dire l'orientation active du locuteur. Ce processus s'effectue sur deux plans : d'une part, l'énonciation d'autrui est replacée dans le contexte de commentaire réel (qui se confond en partie avec ce qu'on appelle le fond aperceptif de la parole) ; dans la situation (interne et externe), un lien est établi avec l'expression faciale, etc. En même temps, la *réplique* se prépare (*Gegenrede*). Ces deux opérations, la *réplique intérieure* et le *commentaire actualisé* [2]

2. Le terme est emprunté à L. P. Jakoubinsky ; cf. *loc. cit.*

sont, bien entendu, fondues organiquement dans l'unicité de l'appréhension active et ne sont isolables que de façon abstraite. Les deux plans de l'appréhension s'expriment, s'objectivent, dans le contexte narratif qui englobe le discours rapporté. Quelle que soit la spécificité de l'orientation d'un contexte donné, qu'il s'agisse d'une œuvre littéraire, d'un article polémique, de la plaidoirie d'un avocat, etc., nous y distinguerons nettement deux tendances : le *commentaire actualisé* d'une part, et la *réplique* d'autre part, l'une des deux dominant habituellement l'autre. Le discours rapporté et le contexte narratif sont unis par des relations dynamiques complexes et tendues. On ne saurait rien comprendre au problème de la transmission du discours sans en tenir compte.

L'erreur fondamentale des chercheurs qui se sont déjà penchés sur les formes de transmission du discours d'autrui, est d'avoir systématiquement coupé celui-ci du contexte narratif. D'où le caractère statique des recherches dans ce domaine (cela s'applique également à toutes les recherches en syntaxe). Et pourtant l'objet véritable de la recherche doit être justement l'interaction dynamique de ces deux dimensions, le discours à transmettre et celui qui sert à la transmission. En effet, ils ont une existence réelle, ils ne se forment et ne vivent qu'à travers cette interrelation et non de façon isolée. Le discours rapporté et le contexte de transmission ne sont que les deux termes d'une interrelation dynamique. Cette dynamique, à son tour, reflète la dynamique de l'interrelation sociale des individus en communication verbalo-idéologique. (Bien entendu, il s'agit là des tendances essentielles et constantes de cette communication.)

Dans quelle direction peut se développer la dynamique de l'interrelation entre le discours narratif et le discours rapporté ? Nous sommes en présence de deux orientations principales :

Premièrement, la tendance fondamentale de la réaction active au discours d'autrui peut viser à conserver à ce dernier son intégrité et son authenticité. La langue peut s'efforcer de délimiter le discours rapporté par des limites nettes et stables. Dans ce cas, les schémas linguistiques et leurs variantes ont pour fonction d'isoler plus nettement et plus strictement le discours rapporté, de le protéger

d'une infiltration par les intonations propres à l'auteur, de simplifier et de consolider ses caractéristiques linguistiques individuelles.

Telle est la première orientation ; il convient de discerner nettement dans ce cadre jusqu'à quel point l'appréhension sociale du discours d'autrui est différenciée dans une communauté linguistique donnée, jusqu'à quel point les expressions, les particularités stylistiques du discours, la coloration lexicale, etc., sont perçues distinctement et ont une signification sociale. Ou bien alors le discours d'autrui n'est appréhendé que comme un acte social complet, comme une prise de position inanalysable du locuteur, c'est-à-dire que seul le *Quoi ?* du discours est appréhendé, tandis que le *Comment ?* reste en dehors du champ de la compréhension. Ce type d'appréhension et de transmission du discours d'autrui linguistiquement dépersonnalisé et allant droit au sens objectif domine en ancien et moyen français (dans ce dernier cas, on constate un développement important des variantes du discours indirect sans sujet apparent [3]). Nous retrouvons ce même type dans les documents russes anciens, à cela près qu'il n'existe pratiquement pas de schéma de discours indirect. Le type dominant y est celui du discours direct à sujet non apparent (au sens linguistique [4]).

Dans le cadre de la première orientation, il convient de discerner également le degré de fermeté idéologique, le degré d'autoritarisme et de dogmatisme qui accompagne l'appréhension du discours. Plus la parole est dogmatique, moins l'appréhension appréciative admet le glissement du vrai au faux, du bien au mal, et plus les formes de transmission du discours d'autrui seront impersonnelles. En effet, si toutes les appréciations sociales doivent constituer

3. Sur certaines particularités de l'ancien français dans ce domaine, voir plus loin. Sur le discours rapporté en moyen-français, voir Gertraud Lerch, « Die uneigentliche direkte Rede » in *Festschrift für Karl Vossler,* 1922, p. 112 sq. Voir également Karl Vossler, *Frankreichs Kultur im Spiegel seiner Sprachentwicklung*, 1913.

4. Par exemple, dans le « Dit de la bataille d'Igor » [célèbre épopée russe du XIIe siècle, anonyme, qui constitue le premier document écrit en langue russe (*N. d. T.*)], on ne recense pas un seul cas de discours indirect, en dépit de l'utilisation abondante dans ce document de la « parole d'autrui ». On trouve très rarement le discours indirect dans les annales du Moyen Age. Le discours d'autrui est toujours introduit sous forme de masse compacte, fermée et peu individualisée.

des alternatives nettes et tranchées, il n'y a pas de place pour une attitude positive et attentive à toutes les composantes individualisantes de l'énonciation d'autrui. Un tel dogmatisme autoritaire est caractéristique des textes écrits en moyen-français, ainsi que de nos propres documents anciens. Le XVII[e] siècle en France et le XVIII[e] chez nous sont marqués par un dogmatisme rationaliste qui traite de façon semblable, quoique avec des orientations différentes, la composante individuelle du discours. Dans le cadre du dogmatisme rationaliste, ce sont les variantes objectivo-analytiques du discours indirect et les variantes rhétoriques du discours direct qui dominent [5]. Les frontières qui séparent le discours rapporté du reste de l'énonciation sont tranchées et infranchissables.

Cette première orientation de la dynamique de l'interrelation verbale de l'énonciation narrative et du discours rapporté, nous serions tentés de l'appeler, reprenant le terme du critique d'art Wolflin, le « style linéaire » (*der lineare Stil*) de transmission du discours d'autrui. Sa tendance principale est la création de contours extérieurs nets autour du discours rapporté, répondant à une faiblesse du facteur individuel interne. Dans le cas où il y a homogénéité stylistique complète de tout le texte (l'auteur et ses héros parlent la même langue), le discours construit comme étant celui d'autrui atteint une sobriété et une plasticité maximales.

Dans la seconde orientation de la dynamique de l'interrelation de l'énonciation et du discours rapporté, nous remarquons des processus de caractère directement opposé. La langue élabore des moyens plus fins et plus souples pour permettre à l'auteur de glisser ses répliques et ses commentaires dans le discours d'autrui. Le contexte narratif s'efforce de défaire la structure compacte et close du discours rapporté, de le résorber, d'effacer ses frontières. Nous pouvons appeler ce style de transmission du discours d'autrui le « style pittoresque ». Sa tendance est à l'atténuation des contours extérieurs nets de la parole d'autrui. En outre, le discours lui-même est bien plus individualisé. Les différents aspects de l'énonciation peuvent être fine-

5. Le discours indirect est presque absent de la littérature russe à l'époque classique.

ment mis en évidence. Ce n'est pas seulement son sens objectif qui est perçu, l'assertion qui y est contenue, mais aussi toutes les particularités linguistiques de sa réalisation verbale.

On trouve également, dans le cadre de cette seconde orientation, une variété de types. Le narrateur peut gommer délibérément les frontières du discours rapporté, afin de le colorer de ses intonations, de son humour, de son ironie, de sa haine, de son ravissement ou de son mépris. Ce type est caractéristique de l'époque de la Renaissance (en particulier en français), de la fin du XVIIIe siècle et de presque tout le XIXe. Le dogmatisme autoritaire et rationaliste tend à s'effacer complètement dans ce cas. Ce qui domine, c'est un certain relativisme des appréciations sociales, ce qui est très favorable à une appréhension positive et intuitive de toutes les nuances linguistiques individuelles de la pensée, des opinions, des sentiments. C'est sur ce terrain que se développe la « coloration » de l'énonciation d'autrui, amenant quelquefois à l'affaiblissement de la composante sémantique du mot (par exemple, dans l'école naturaliste, et chez Gogol lui-même, les paroles des héros perdent quelquefois complètement leur sens objectif, devenant des objets décoratifs, au même titre que le costume, l'aspect extérieur, les éléments constituant un tableau de mœurs, etc.).

Mais il existe également un autre type, où la dominante du discours est transférée au discours rapporté, qui devient, de ce fait, plus fort et plus actif que le contexte narratif qui l'encadre, qui se met, en quelque sorte, à résorber ce dernier. Le contexte narratif perd la grande objectivité qui lui est normalement inhérente par rapport au discours rapporté ; dans ces conditions, le contexte narratif sera appréhendé et prendra conscience de lui-même, en qualité de « discours d'autrui », tout aussi subjectif que le vrai. Dans les œuvres littéraires, cela se manifeste souvent, au niveau de la composition, par l'apparition d'un « narrateur » remplaçant l'auteur proprement dit. Son discours est tout aussi individualisé, tout aussi « coloré » et tout aussi dépourvu d'autoritarisme idéologique que le discours des personnages. La position du narrateur est délicate et, dans la plupart des cas, il parle le langage des héros représentés. Il n'est pas à même

d'opposer à leurs positions subjectives un monde plus autoritaire et plus objectif. C'est ainsi que se présente le récit chez Dostoïevski, Andrei Belyi, Remizov, Sollogoub et chez les romanciers russes contemporains [6].

Si l'offensive du contexte narratif contre le discours rapporté porte la marque d'un idéalisme ou d'un collectivisme discrets concernant l'appréhension du discours d'autrui, la décomposition du contexte narratif témoigne d'une position d'individualisme relativiste dans l'appréhension du discours. A l'énonciation rapportée subjective s'oppose un contexte narratif consciemment tout aussi subjectif et ayant un caractère de commentaire et de réplique.

Toute la seconde orientation est caractérisée par un développement remarquable des modèles mixtes de transmission du discours : le discours indirect sans sujet apparent et, en particulier, le discours indirect libre, qui est la forme ultime d'affaiblissement des frontières du discours

---

6. Il existe une littérature assez abondante sur le rôle du narrateur dans l'épopée. Citons l'ouvrage fondamental de Friedemann, *Die Role des Erzählers in der Epik,* 1910. Chez nous, ce sont les formalistes qui ont éveillé l'intérêt pour le narrateur. Vinogradoff a défini le style narratif chez Gogol comme « zigzagant constamment de l'auteur aux héros » (cf. *Gogol' i natural'naja škola* (Gogol et l'école naturaliste). Dans son ouvrage sur Dostoïevski, B. M. Engelhardt indique très justement que « chez Dostoïevski on ne trouve pour ainsi dire pas de description objective du monde extérieur, ce qui suscite l'accumulation de plans distincts de la réalité dans l'œuvre littéraire ». Chez certains écrivains influencés par Dostoïevski, cela amène une décomposition de l'être tout à fait typique. Cette « décomposition de l'être », Engelhardt l'observe dans *Mel'kij bes* (Le petit diable) de Sollogoub et dans *Pétersbourg* de André Belyi (voir Engelhardt, « Ideologičeskij roman Dostojevskovo » (Dostoïevski et le roman idéologique) dans le recueil *Dostoïevski,* II, 1925, p. 94). Voici comment Bally définit le style de Zola : « Personne plus que Zola n'a usé et abusé du procédé qui consiste à faire passer tous les événements par le cerveau de ses personnages, à ne décrire les paysages que par leurs yeux, à n'énoncer des idées personnelles que par leur bouche. Dans ses derniers romans, ce n'est plus une manière, c'est un tic, c'est une obsession. Dans *Rome,* pas un coin de la ville éternelle, pas une scène qu'il ne voie par les yeux de son abbé, pas une idée sur la religion qu'il ne formule par son intermédiaire » *G. R. M.,* VI, 417 (citation empruntée à E. Lorck, *Die erlebte Rede,* p. 64). Un article très intéressant d'Ilia Grouzdeff est consacré au problème du narrateur : « O prijomah hudožestvennovo povestvovanija » (Les procédés de la narration littéraire) in *Zapiski peredvižnovo Teatra,* Petrograd, 1922, n° 40, 41, 42. Toutefois, aucun de ces travaux n'aborde le problème de la transmission du discours sous l'angle de la linguistique.

rapporté. Les variantes des discours direct et indirect qui prédominent sont celles qui sont souples et perméables aux tendances du contexte narratif (discours direct dispersé, les formes verbales analytiques du discours indirect, etc.).

Au cours de l'examen de ces tendances de l'appréhension active du discours rapporté, il convient de tenir compte à chaque instant de toutes les particularités des faits de langue étudiés. Le but que poursuit le contexte narratif est particulièrement important. Sous ce rapport, le discours littéraire transmet beaucoup plus finement que les autres toutes les transformations dans l'inter-orientation socio-verbale. Le discours rhétorique, à la différence du discours littéraire, par la nature même de son orientation, n'est pas aussi libre dans sa manière de traiter les paroles d'autrui. La rhétorique exige qu'on perçoive de façon nette les frontières du discours d'autrui. Il a, de façon inhérente, le sentiment aigu de la propriété de la parole et un souci pointilleux de l'authenticité. Le propre de la langue de la rhétorique judiciaire est un sentiment très précis de la subjectivité verbale des parties en présence dans un procès, par rapport à l'objectivité du jugement. La rhétorique politique lui est analogue. Il est important de déterminer le poids spécifique des discours rhétorique, judiciaire ou politique dans la conscience linguistique d'un groupe social donné à une époque donnée. D'un autre côté, il importe de toujours prendre en compte la situation socialo-hiérarchique de la parole en cours de transmission. Plus la parole rapportée est perçue comme se plaçant à un haut niveau hiérarchique, plus ses frontières sont nettes et moins elle est accessible à une tendance au commentaire et à la réplique. Ainsi, à l'intérieur du cadre du néo-classicisme, dans les genres mineurs, on observe des écarts considérables par rapport au style linéaire rationalo-dogmatique de transmission du discours d'autrui. Il est caractéristique que ce soit justement dans les fables et les contes de La Fontaine que le discours indirect libre a atteint au départ son développement maximal.

Pour résumer ce que nous venons de dire sur les tendances possibles de l'interrelation dynamique du discours rapporté et du contexte narratif, nous pouvons proposer ce classement par périodes : le *dogmatisme autoritaire,*

caractérisé par un style monumental, linéaire et impersonnel de transmission du discours d'autrui (Moyen Age), le *dogmatisme rationaliste* avec son style linéaire plus fin et plus net (XVII^e et XVIII^e siècles), l'*individualisme réaliste et critique,* avec son style imagé et sa tendance à l'infiltration du discours rapporté par les répliques et commentaires de l'auteur (fin XVIII^e et XIX^e siècles) et, enfin, *l'individualisme relativiste,* avec sa dilution du contexte narratif (époque contemporaine).

La langue n'existe pas par elle-même, mais par rapport à l'énonciation concrète en tant que manifestation individuelle, par rapport au fait de parole concret. C'est seulement au travers de l'énonciation que la langue s'associe à la communication sociale, se pénètre de ses forces vives, devient réalité. Les conditions de la communication verbale, ses formes, les moyens de différenciation, sont déterminés par les conditions socio-économiques de l'époque. Les conditions changeantes de la communication socioverbale sont précisément déterminantes pour les changements de formes que nous avons étudiés en ce qui concerne la transmission du discours d'autrui. En outre, il nous semble que les types de rapports socio-idéologiques qui se modifient au cours de l'histoire se manifestent avec un relief particulier dans ces formes de perception par la langue elle-même de la parole d'autrui et de la personnalité du locuteur.

chapitre 10

discours indirect, discours direct et leurs variantes

Nous avons établi les tendances fondamentales de la dynamique de l'orientation réciproque du discours rapporté et du discours narratif. Cette dynamique trouve son expression linguistique concrète dans les schémas de transmission du discours d'autrui et dans les variantes des schémas de base, qui constituent, en quelque sorte, les indicateurs du rapport de force qui s'établit entre le contexte narratif et le discours rapporté à un moment donné du développement de la langue.

Nous allons maintenant donner une brève esquisse des schémas et de leur principales variantes du point de vue des tendances que nous avons indiquées.

Avant tout, il faut dire quelques mots du rapport des variantes au schéma de base. On peut le comparer au rapport entre la réalité vivante du rythme et l'abstraction que constitue la métrique. Le schéma ne se réalise que sous la forme d'une variante particulière. C'est dans les variantes que s'accumulent les changements, au cours des siècles et des décennies, et que se stabilisent les nouvelles habitudes de l'orientation active à l'égard du discours d'autrui, lesquelles se fixent ensuite sous forme de représentations linguistiques durables dans les schémas syntaxiques. Les variantes, quant à elles, se trouvent à la frontière de la grammaire et de la stylistique. Quelquefois, il peut y avoir controverse sur le point de savoir si une forme de transmission du discours d'autrui constitue un schéma de base ou une variante, s'il s'agit d'une question de grammaire ou de stylistique. Il y eut, par exemple, une controverse de cet ordre au sujet du discours indirect libre en français et en allemand entre Bally, d'une part, Kalepky et Lorck, d'autre part. Bally refusait d'y voir un

schéma syntaxique à part entière et le considérait comme une simple variante stylistique. De notre point de vue, il est impossible et méthodologiquement irrationnel d'établir une frontière stricte entre la grammaire et la stylistique, entre le schéma grammatical et sa variante stylistique. Cette frontière est instable dans la vie même de la langue, où certaines formes se trouvent dans un processus de grammaticalisation, tandis que d'autres sont en cours de dégrammaticalisation, et c'est justement ces formes ambiguës, ces cas limites, qui présentent le plus d'intérêt pour le linguiste, c'est justement là qu'on peut capter les tendances de l'évolution de la langue [1].

Nous limiterons notre esquisse des schémas des discours direct et indirect à la langue russe littéraire. Nous ne tenterons d'ailleurs pas d'en énumérer toutes les variantes possibles. Seul nous intéresse l'aspect méthodologique de la question.

Les schémas syntaxiques de transmission du discours d'autrui sont, comme on sait, très peu développés dans la langue russe. En dehors du discours indirect libre, qui est privé de tous indices syntaxiques nets (comme c'est aussi le cas en allemand), il existe deux schémas : le discours direct et le discours indirect. Mais il n'existe pas entre ces deux schémas de différences frappantes comme c'est le cas pour d'autres langues. Les indicateurs du discours indirect sont faibles et, dans le cours de la conversation, ils peuvent être facilement confondus avec ceux du discours direct [2].

---

1. On entend souvent critiquer Vossler et les vosslériens parce qu'ils s'occupent davantage de stylistique que de linguistique proprement dite. En réalité, l'école de Vossler s'intéresse à des problèmes qui sont à cheval sur les deux disciplines, ayant compris leur importance méthodologique et heuristique, et nous voyons là matière à admirer cette école. Il est seulement malheureux qu'en expliquant ces phénomènes les vosslériens mettent, comme nous savons, au premier plan les facteurs subjectivo-psychologiques et les données stylistiques individuelles.

2. Dans de nombreuses autres langues, le discours indirect se distingue nettement par la syntaxe du discours direct (par l'emploi des temps, des modes, des conjonctions, des anaphoriques, etc.), en sorte qu'il constitue un schéma complexe de transmission indirecte du discours. Dans notre langue, même les quelques malheureux indices du discours indirect que nous venons de mentionner disparaissent souvent,

L'absence de concordance des temps et la non-utilisation du subjonctif prive notre discours indirect d'identité propre et ne crée pas un terrain favorable au développement fructueux de variantes importantes et intéressantes. En fait, nous nous trouvons contraints d'affirmer la prédominance absolue en russe du discours direct. Il n'y a pas eu, dans notre langue, de période cartésienne, rationnelle, au cours de laquelle le « contexte narratif », rationnel, sûr de lui et objectif, aurait analysé et décomposé le contenu objectif du discours d'autrui et aurait ainsi créé des variantes complexes et intéressantes du discours indirect.

Toutes ces particularités de la langue russe créent une situation extrêmement favorable à un style imagé (pittoresque) de transmission du discours d'autrui, assez flaccide et flou, il est vrai, sans perception des frontières et des oppositions à surmonter (contrairement aux autres langues). Ce qui domine, c'est un mode d'interaction et d'interpénétration extrêmement léger du discours narratif et du discours rapporté. Cela est lié au rôle peu significatif qu'a joué la rhétorique dans notre langue littéraire, marquée par un style linéaire de transmission des paroles d'autrui, comportant des intonations peu subtiles et nettement univoques.

Nous exposerons tout d'abord les caractéristiques du discours indirect, qui constitue le schéma le moins élaboré dans la langue russe. Nous commencerons par une petite critique adressée à A. M. Pechkovsky. Ayant remarqué que nos formes de discours indirect sont peu élaborées, il fait la remarque suivante, qui nous paraît un peu déplacée :

> « Il suffit d'essayer de transmettre tant bien que mal le discours direct, qui est le plus répandu, de façon indirecte, pour se convaincre que le discours indirect est étranger à la langue russe *. » (*La syntaxe du russe à la lumière de la science,* 3e éd., p. 554.)

---

en sorte que le discours indirect se confond avec le discours direct. Ossip, par exemple, dans *Le Révizor* de Gogol dit : « L'aubergiste a dit *que je* ne *sers* pas à manger tant que vous n'aurez pas réglé votre ardoise. » (Pevhkovsky, *La Syntaxe russe,* p. 553.)

* Suit un exemple, qu'on pourrait approximativement traduire de la façon suivante : « L'âne ayant pressé son front contre la terre, dit :

Si Pechkovsky avait effectué la même expérience de transformation du discours indirect en français, en observant simplement les règles grammaticales, il serait arrivé aux mêmes conclusions. S'il avait essayé, par exemple, de mettre au discours indirect le discours direct ou même le discours indirect libre dans les fables de La Fontaine (cette dernière forme est très répandue chez La Fontaine), il en serait résulté des constructions grammaticalement tout aussi correctes mais stylistiquement tout aussi inadmissibles que dans son exemple russe. Et cela en dépit du fait qu'en français le discours indirect libre est très proche du discours indirect (même temps et même personne). Toute une série de mots, d'expressions, de tournures qui conviennent parfaitement au discours direct et indirect libre paraîtront tout à fait étranges si on les transpose tels quels au discours indirect. Pechkovsky fait en l'occurrence une erreur typique pour un « grammairien ». La transposition mot pour mot, par des procédés purement grammaticaux, d'un schéma à un autre, sans opérer les modifications stylistiques correspondantes, n'est rien de plus qu'une méthode scolaire d'exercices grammaticaux, pédagogiquement mauvaise et inadmissible. Une telle application des schémas n'a rien à voir avec leur utilisation vivante dans la langue. Les schémas expriment une tendance à l'appréhension active du discours d'autrui. Chaque schéma recrée à sa manière l'énonciation, lui donnant ainsi une orientation particulière, spécifique. Si la langue, à un stade donné de son développement, perçoit l'énonciation d'autrui comme un tout compact, inanalysable, immuable et impénétrable, elle ne comportera aucun schéma en dehors de celui, primitif et inerte, du discours direct (style monumental). C'est ce point de vue de l'immuabilité de l'énonciation d'autrui, de sa transmission rigoureusement mot pour mot, qu'adopte Pechkovsky pour son expérience, mais en même temps il essaie d'appliquer le schéma du discours indirect. Le résultat obtenu ne prouve nullement que le discours indirect est étranger à la langue russe. Au contraire, il prouve qu'en dépit du

---

« Que c'est impeccable, qu'à dire vrai, on peut l'écouter sans ennui, mais que c'est dommage, qu'il est encore loin de valoir le coq, qu'il faut qu'il se fasse encore la main, qu'il prenne des leçons du coq. »

faible degré de développement du schéma indirect en russe, celui-ci est néanmoins suffisamment spécifique pour rendre impossible la transposition mot pour mot de n'importe quel énoncé au discours direct [3].

L'expérience spécifique effectuée par Pechkovsky témoigne de son ignorance totale de la signification linguistique propre au discours indirect. Cette signification réside dans la transmission *analytique* du discours d'autrui. L'emploi du discours indirect ou de l'une de ses variantes implique une analyse de l'énonciation simultanée et inséparable de l'acte de transposition. Seules varient la profondeur et les orientations de l'analyse. La tendance analytique du discours indirect se manifeste avant tout par le fait que tous les éléments *émotionnels* et *affectifs* du discours ne se transposent pas tels quels au discours indirect, dans la mesure où ils ne sont pas exprimés dans le contenu mais bien dans les *formes* de l'énonciation. De formes de discours ils deviennent contenu avant de passer dans une construction indirecte, ou bien encore ils se trouvent transposés dans la proposition principale en tant qu'expansion-commentaire du verbe introducteur. Par exemple, l'énoncé au discours direct : « Comme c'est bien ! Ça, c'est une réalisation ! » ne peut être transposé de la façon suivante : « Il a dit que comme c'est bien et que ça c'est une réalisation », mais, ou bien par : « Il a dit que *c'était très bien* et que *c'était une grande réalisation* », ou bien par : « Il a dit d'un ton enthousiaste que c'était bien et que c'était une grande réalisation. »

Toutes les abréviations, ellipses, etc., qui sont possibles dans le discours direct, pour ce qui est des éléments émotionnels et affectifs, ne sont pas admissibles au discours indirect à cause de sa tendance analytique. Ces éléments n'entrent dans sa construction que sous une forme complète et élaborée. Dans l'exemple de Pechkovsky, l'exclamation de l'âne : « Impeccable ! » ne peut être directement intégrée au discours direct sous la forme : « Il dit qu'impeccable... » mais seulement sous la forme : « Il dit que c'est impeccable », ou même « Il dit que le

3. L'erreur de Pechkovsky que nous analysons ici montre une fois de plus à quel point le fossé entre la grammaire et la stylistique est préjudiciable au plan de la méthode.

rossignol chante impeccablement... ». De même qu'il est impossible d'intégrer directement « à dire vrai ». Ou encore l'expression « quel dommage », qui ne peut être rendue par « que quel dommage », etc.

Il va de soi que toute expression des intentions du locuteur qui passe par la *construction* ou par des *traits accentuels* ne peut pas être transposée sans transformations. Ainsi les particularités de construction et d'intonation des énoncés interrogatifs, exclamatifs ou impératifs, ne sont pas conservées au discours indirect, et n'apparaissent que dans le contenu.

Le discours indirect prête une oreille *différente* au discours d'autrui, il intègre activement et actualise dans sa transmission d'autres éléments et nuances que les autres schémas. C'est pourquoi la transposition telle quelle, mot pour mot, de l'énonciation construite selon un autre schéma n'est possible que dans les cas où l'énonciation directe se présente déjà à l'origine sous une forme un tant soit peu analytique, cela dans les limites, bien sûr, des possibilités analytiques du discours direct. L'analyse est l'âme du discours indirect.

Si l'on examine de plus près l'expérience de Pechkovsky, on remarque que la « coloration » lexicale de mots tels que « impeccablement » et « il s'est fait la main » ne sont pas tout à fait compatibles avec l'esprit analytique qui caractérise le discours indirect. Ce sont là des mots trop « pittoresques ». Telle est la clé du « registre linguistique » (individuel ou idiosyncratique) du personnage-âne ; ces mots font plus que transmettre le contenu sémantique objectif de l'énonciation. On est tenté de les remplacer par des mots de sens équivalent (« bien », « faire des progrès »), ou, si l'on veut conserver ces idiomes dans la construction indirecte, de les mettre entre guillemets. Et, au cours de la lecture à haute voix, on prononcera de façon légèrement différente les mots indiqués, pour donner à entendre par l'intonation que ces expressions sont empruntées directement au discours du personnage, que l'on élève une sorte de barrière autour d'elles. Mais nous entrons ici dans le vif du sujet, à savoir la nécessité de distinguer les deux orientations que peut prendre la tendance analytique dans le discours indirect et les deux principales variantes correspondantes.

En fait, l'analyse de la construction indirecte peut prendre deux voies différentes, ou, plus exactement, elle peut porter sur deux objets fortement différenciés. L'énonciation d'autrui peut être appréhendée comme une *prise de position à contenu sémantique précis* du locuteur, auquel cas, à l'aide de la construction indirecte, on transpose de façon analytique sa composition objective exacte (ce qu'a dit le locuteur). Ainsi, dans l'exemple considéré, il est possible de transmettre exactement le sens objectif de l'appréciation du chant du rossignol par l'âne. Mais on peut aussi appréhender et transmettre de façon analytique l'énonciation d'autrui en tant qu'*expression* qui caractérise non seulement l'objet du discours (qui est, en fait, mineur) mais également *le locuteur lui-même :* son registre individuel ou idiosyncratique (ou bien l'un et l'autre), son état d'âme, exprimé non dans le contenu mais dans les formes du discours (par exemple, parler saccadé, choix de l'ordre des mots, intonation expressive, etc.), sa capacité ou son incapacité à bien s'exprimer, etc.

Ces deux objectifs de la transmission indirecte analytique sont profondément et fondamentalement différents. Dans un cas, le sens est décomposé en constituants sémantiques, en éléments objectifs ; dans l'autre, l'énonciation elle-même, en tant que telle, est analysée en niveaux linguistico-stylistiques. C'est cette analyse qui constitue l'aboutissement logique de la seconde tendance. Concurremment avec cette analyse à caractère stylistique s'opère cependant, dans ce type de transmission indirecte, une analyse objective du discours d'autrui ; il en résulte donc une décomposition analytique du sens objectif ainsi que de son mode de représentation verbal.

Nous appellerons la première variante *discours indirect objecto-analytique* et la seconde *discours indirect verbalo-analytique.* La variante objecto-analytique appréhende l'énonciation d'autrui *au plan purement thématique,* tandis qu'elle reste sourde et indifférente à tout ce qui n'a pas une signification thématique. Les aspects de la construction verbale formelle qui ont une signification thématique, c'est-à-dire qui sont nécessaires à la compréhension de la position sémantique du locuteur, notre variante les rend de façon thématique (dans l'exemple cité, la construction exclamative et l'expression de l'enthousiasme peuvent être

rendues par le mot « très ») ou bien encore elle les intègre au contexte narratif, comme une caractéristique formulée par l'auteur.

La variante objecto-analytique ouvre de larges possibilités aux tendances à la réplique et au commentaire dans le contexte narratif, tout en conservant une *distance nette et stricte* entre les paroles du narrateur et les paroles rapportées. Grâce à quoi elle constitue un instrument parfait de transmission du discours d'autrui en style linéaire. La tendance à thématiser le discours d'autrui est incontestablement inhérente à cette variante, elle conserve au discours rapporté non pas tant son intégrité syntaxique que son intégrité sémantique et son autonomie (nous voyons se thématiser par ce moyen la structure expressive de l'énonciation rapportée). Bien entendu, ce but est atteint au prix d'une certaine dépersonnalisation du discours rapporté.

La variante objecto-analytique ne peut se développer de façon un tant soit peu étendue et substantielle que dans un contexte énonciatif assez rationnel et dogmatique, dans lequel, à tout le moins, il se manifeste un fort intérêt pour le contenu sémantique, où l'auteur affirme lui-même dans ses propres paroles, avec sa propre personnalité, une position à fort contenu sémantique. Lorsque ce n'est pas le cas, lorsque les paroles de l'auteur sont elles-mêmes « pittoresques » et de peu de poids, ou bien encore lorsqu'un narrateur de même envergure entre en scène, cette variante ne peut avoir qu'une signification secondaire et épisodique (comme chez Gogol, Dostoïevski, et bien d'autres).

En russe, cette variante est dans l'ensemble, peu développée. On la rencontre essentiellement dans les contextes épistémologiques ou rhétoriques (scientifique, philosophique, politique, etc.) où l'on est amené à exposer les opinions d'autrui sur un sujet donné, à les mettre en opposition, à les délimiter. Elle est rare dans l'expression littéraire. Elle ne prend une certaine importance que chez les auteurs qui n'hésitent pas à donner à leurs paroles *une orientation et un poids sémantiques,* par exemple chez Tourgueniev et particulièrement chez Tolstoï. Mais, même là, nous ne trouvons pas la richesse et la variété qu'engendre cette variante en français et en allemand.

Passons à la variante verbalo-analytique. Elle intègre à la construction indirecte les mots et les tournures du discours d'autrui qui caractérisent la configuration subjective et stylistique de ce dernier en tant qu'expression. Ces mots et tournures sont introduits de telle façon que leur spécificité, leur subjectivité, leur caractère typique sont clairement perçus. Le plus souvent, ils sont carrément inclus entre guillemets. Voici quatre exemples :

> 1. « Au sujet du défunt [Gregori] déclara, avant fait le signe de croix, que le type avait des facilités, mais qu'il était bête et "*terrassé par la maladie* *", et, pis encore, qu' "*il était incroyant*", et que "*cette incroyance*", il l'avait attrapée de Fédor Pavlovitch et de son fils aîné » (Dostoïevsky, *Les frères Karamazov*).
>
> 2. « La même chose est arrivée également aux Polonais : ceux-là sont apparus avec fierté et indépendance. Ils ont affirmé bruyamment que, premièrement, tous deux étaient "*serviteurs de la couronne*" et que "*monsieur Mitia*" leur avait proposé trois mille roubles pour acheter leur honneur et qu'ils avaient vu de leur propres yeux de grosses sommes d'argent entre ses mains ». *(Ibid).*
>
> 3. « Krassotkine résistait avec hauteur à cette accusation, arguant du fait, que, en effet, avec ceux de son âge, ceux de treize ans, il serait honteux de jouer aux petits chevaux "*par les temps qui courent*", mais qu'il ne le faisait que pour les "*gosses*", parce qu'il les aimait, et il ne reconnaissait à personne le droit de mettre en cause ses sentiments ». *(Ibid.)*
>
> 4. « Il la trouva [Nastasia Philipovna] dans un état voisin de la démence complète ; elle poussait des petits cris, tremblait, hurlait que Rogojine était caché dans le jardin, dans leur propre maison, qu'elle venait de le voir, qu'*il allait la tuer* la nuit venue (...) *lui couper la gorge* ». (Dostoïevsky, *L'Idiot*). (Ici, l'expression de l'énonciation rapportée est conservée dans la construction indirecte.)

Les mots et les expressions d'autrui intégrés au discours indirect et perçus dans leur spécificité (particulièrement s'ils sont mis entre guillemets) subissent un « décalage »,

---

* Dans cet exemple et les exemples suivants, c'est l'auteur qui souligne (*N. d. T.*).

pour utiliser le langage des formalistes, et ce décalage a justement lieu dans le sens qui convient à l'auteur. Ils prennent du relief, leur « coloration » ressort plus clairement, et en même temps s'y ajoutent les nuances propres à l'auteur : ironie, humour, etc.

Il convient de distinguer cette variante du discours indirect des cas de passage du discours indirect au discours direct sans modifications, bien que leurs fonctions soient pratiquement identiques : lorsque le discours direct prolonge le discours indirect, la subjectivité du discours ressort plus nettement et dans le sens qui convient à l'auteur. Par exemple :

> 1. Triphon Borissovitch eut beau tergiverser, après avoir été questionné par les moujiks, il finit par avouer avoir trouvé le billet de cent roubles ; il ajouta seulement qu'il avait tout rendu immédiatement à Dimitri Fédorovitch en mains propres, « *seulement, voilà comme lui-même était à ce moment-là complètement bourré, il pouvait difficilement s'en souvenir, parole d'honneur* ». (Dostoïevsky, *Les frères Karamazov.*)
>
> 2. « Malgré tout le respect dû à la mémoire de son défunt Barine, il n'en déclara pas moins que celui-ci avait été injuste envers Mitia et "*n'élevait pas les enfants comme il faut. Sans moi, le petit, il aurait été bouffé par les poux*", ajouta-t-il, narrant les années d'enfance de Mitia. » *(Ibid.)*

Le cas où le discours direct est préparé par le discours indirect et en découle naturellement n'est pas sans évoquer la représentation plastique émergeant à peine de la glaise brute dans les sculptures de Rodin ; il constitue l'une des innombrables variantes du discours indirect dans ses utilisations pittoresques. Telle est donc la variante verbalo-analytique de la construction indirecte. Elle crée des effets esthétiques tout à fait particuliers dans la transmission du discours d'autrui. Cette variante suppose un haut degré d'individualisation de l'énonciation rapportée dans la conscience linguistique, la capacité de percevoir avec discrimination les représentations linguistiques de l'énonciation et d'en dégager le sens objectif. Cela est incompatible avec l'appréhension autoritaire ou rationaliste de l'énonciation d'autrui. En tant que procédé stylistique, cette variante

ne peut s'enraciner dans la langue que sur le terrain de l'individualisme critique et réaliste, tandis que la variante objecto-analytique est justement caractéristique de l'individualisme rationaliste. Dans l'histoire de la langue russe, cette dernière période est pratiquement inexistante. C'est pourquoi nous observons une prédominance presque totale de la variante verbalo-analytique sur la variante objecto-analytique. L'absence de concordance des temps en russe est également très favorable au développement de la première tendance.

Nous voyons ainsi que nos deux variantes, bien qu'unies par une tendance analytique générale du schéma, expriment néanmoins des approches linguistiques divergentes du discours d'autrui et de la personnalité du locuteur. Pour la première variante, la personnalité du locuteur n'existe que pour autant qu'elle occupe une position sémantique déterminée (cognitive, éthique, morale, de mode de vie) et, en dehors de cette position, transmise de façon strictement objective, elle n'existe pas pour le transmetteur. Il n'est pas question de pousser trop loin la note personnelle. Dans la seconde variante, au contraire, la personnalité est posée en tant que *mode* subjectif (individuel ou idiosyncratique), mode de pensée ou mode de discours, ce qui implique en même temps un jugement de valeur de l'auteur sur ce mode. L'accent est ainsi mis sur la personnalité.

En russe, on peut encore mentionner une troisième variante, assez importante, de la construction indirecte. Celle-ci est essentiellement utilisée pour la transmission du discours intérieur, des pensées et sentiments du héros. Elle traite le discours d'autrui avec beaucoup de liberté, elle l'abrège, n'indiquant souvent que ses thèmes et ses dominantes : c'est pourquoi on peut l'appeler *impressionniste*. L'intonation propre à l'auteur déborde facilement et librement dans sa structure flexible. Voici un exemple classique de cette variante impressionniste, tiré du *Cavalier de bronze* de Pouchkine :

> « A quoi pensait-il ? A sa pauvreté, au fait qu'il devait se procurer l'indépendance et l'honneur par l'effort ; que Dieu aurait bien pu lui accorder un peu plus d'esprit et d'argent. Et pourtant, il ne manque pas de petits veinards oisifs, d'esprit court, paresseux, *pour*

> *qui la vie est combien plus facile !* Il n'avait que deux ans de service à son actif ; il pensait aussi que le temps ne s'arrangeait pas ; que le fleuve était toujours en crue ; c'est tout juste si on n'avait pas du déplacer les ponts sur la Néva et il en avait pour deux ou trois jours à être séparé de Paracha. Ainsi allaient ses pensées... »

Nous remarquons, ici, que la variante impressionniste du discours indirect se trouve à mi-chemin entre la variante objecto-analytique et la variante verbalo-analytique. Il s'opère, par endroits, une analyse objective très nette. Certains des mots et des tournures sont clairement issus de la conscience d'Eugène lui-même (sans être, cependant, soulignés dans leur spécificité). Mais on perçoit, plus fort que tout, l'ironie de l'auteur lui-même, son accentuation, l'activité déployée pour organiser et abréger le contenu à exprimer.

Passons maintenant au schéma du discours direct. Il est très bien élaboré dans la langue littéraire et possède une immense variété de réalisations nettement différenciées. Depuis les blocs massifs, inertes, inanalysables du discours direct tel qu'on le trouve dans les textes russes anciens jusqu'aux procédés flexibles et souvent ambigus utilisés pour insérer le discours direct dans son contexte dans la langue contemporaine, on peut suivre à la trace l'histoire d'une évolution longue et riche d'enseignements. Mais nous nous abstiendrons aussi bien d'examiner ce cheminement historique que de donner une description synchronique des variantes effectives du discours direct dans la langue littéraire. Nous nous limiterons simplement aux variantes où s'effectue un échange des intonations, où on constate une contagion réciproque entre le contexte narratif et le discours rapporté. En outre, nous ne nous intéresserons pas tant aux cas où le discours narratif mène l'assaut contre l'énonciation rapportée, le contaminant de ses intonations propres, qu'aux cas où, au contraire, les paroles rapportées s'égaillent et essaiment à travers tout le contexte narratif, le rendant flexible et ambigu. D'ailleurs, il n'est pas toujours possible de différencier les deux cas : très souvent, la contagion se révèle justement réciproque.

La variante qu'on pourrait appeler *discours direct préparé* [4] relève de la première orientation de la dynamique de l'interaction (l'assaut porté par l'auteur).

Nous classerons dans cette catégorie le cas, déjà exposé, du discours direct découlant du discours indirect. Nous trouvons un exemple particulièrement intéressant et répandu de cette variante dans le discours direct dérivant du discours indirect libre, qui lui prépare la voie, dans la mesure où il est lui-même à mi-chemin entre la narration et le discours rapporté. L'auteur anticipe sur les thèmes de base du futur discours direct dans le récit et les colore de ses intonations propres. De cette façon, les frontières de l'énonciation d'autrui sont très affaiblies. La description de l'état du prince Mychkine avant une crise d'épilepsie dans *L'idiot* de Dostoïevski constitue un exemple classique de cette variante. Il couvre en fait presque tout le cinquième chapitre de la seconde partie de cette œuvre (on y trouve des exemples de discours indirect libre remarquables). Ici, le discours direct du prince n'a d'échos que dans son monde personnel, puisque le récit est mené par l'auteur dans les limites de l'horizon du prince. Le discours rapporté se détache sur un fond aperceptif qui est pour moitié celui de l'auteur et pour moitié celui du héros. Il est vrai que ce cas nous démontre clairement qu'une infiltration aussi profonde de l'intonation de l'auteur dans le discours direct va toujours de pair avec un affaiblissement de l'objectivité du contexte narratif lui-même.

Nous appellerons *discours direct vidé de sa substance* une autre variante qui se rattache à la même tendance. Le contexte narratif y est construit de telle façon que la caractérisation objective du héros par l'auteur jette des ombres épaisses sur son discours direct. Les appréciations et la valeur émotionnelle dont est chargée sa représen-

4. Nous ne nous occuperons pas ici des procédés plus primitifs dont dispose l'auteur pour répliquer au discours direct et le commenter : l'utilisation de l'italique (qui équivaut à un déplacement d'accent), l'insertion ici et là de remarques et de conclusions entre parenthèses, ou même simplement le point d'exclamation, d'interrogation, le « *sic* », etc. Pour pallier l'inertie du discours direct, un autre procédé très efficace consiste à associer par endroits au verbe introducteur des remarques, répliques et commentaires.

tation objective se transmettent aux paroles du héros. Le poids sémantique des paroles rapportées diminue, mais, en revanche, leur signification caractérologique se renforce, ainsi que leur tonalité ou leur valeur typique. De même, lorsqu'on reconnaît sur scène un personnage comique à son maquillage, à son costume et à son attitude générale, on est déjà prêt à rire avant de s'intéresser au sens de ses paroles. C'est ainsi que se présente, dans la plupart des cas, le discours direct chez Gogol et chez les représentants de l'école dite naturaliste. Dans sa première œuvre, Dostoïevski s'est précisément efforcé de rendre vie à ce discours direct vidé de sa substance.

La préparation du discours rapporté et l'anticipation de son thème et de ses valeurs et accents dans le récit peut à tel point colorer le contexte narratif dans les tonalités du héros que celui-ci en vient alors à ressembler au discours rapporté, tout en conservant, il est vrai, les intonations propres à l'auteur. Si le récit est mené exclusivement dans les limites de l'optique du héros (ce dont Bally, nous l'avons vu, faisait reproche à Zola), non seulement d'un point de vue spatio-temporel mais également du point de vue des valeurs et intonations, l'énonciation rapportée se trouve dotée d'un arrière-plan aperceptif original au plus haut point. Cela nous donne le droit de parler d'une variante particulière de discours rapporté *anticipé* et *dispersé, caché* dans le contexte narratif et se faisant jour réellement dans le discours direct du héros. Cette variante est très répandue dans la prose contemporaine, en particulier chez Andrei Belyi et chez les écrivains qui subissent son influence (voir, par exemple, Ehrenbourg, *Nicolas Kourboff*). Mais on doit en chercher des échantillons classiques chez Dostoïevski, dans sa première et sa seconde périodes (cette variante se rencontre moins souvent dans la dernière). Nous nous attarderons sur l'analyse de son récit « Une mauvaise anecdote ».

Tout le récit peut être mis entre guillemets comme étant celui d'un « conteur », bien que cela ne soit pas marqué sur le plan du thème ou de la composition. Mais, à l'intérieur du récit, pratiquement chaque épithète, chaque trait, chaque jugement de valeur peuvent aussi être mis entre guillemets, comme s'ils étaient issus de la conscience

de tel ou tel des héros. Voici un court passage tiré du début de ce récit :

> « En ce temps-là, par une soirée d'hiver claire et gelée, vers les minuit, trois *maris extrêmement respectables* étaient assis dans une pièce *confortable* et même luxueusement aménagée dans une *superbe* maison à deux étages située à Saint-Pétersbourg et étaient engagés dans une conversation *sérieuse* et de *haute tenue* sur un sujet *extrêmement curieux.* Ces trois maris avaient grade de général. Ils étaient assis autour d'une petite table, chacun dans un *superbe* fauteuil *mœlleux* et tout en devisant ils descendaient tranquillement et *confortablement* du champagne. »

Si nous faisons abstraction du jeu complexe et intéressant de la mise en relief, nous serons amenés à classer cet extrait comme très médiocre et même nul d'un point de vue stylistique. De fait, dans les huit lignes de la description on trouve deux fois l'épithète « superbe », deux fois « confortable » et les autres qualificatifs sont « luxueux », « sérieux », « de haute tenue » et « extrêmement respectable » ! Un tel style ne saurait mériter qu'une condamnation sévère, si nous considérons cette description comme émanant sérieusement de l'auteur (comme chez Tourgeniev ou Tolstoï) ou même du conteur, mais du conteur seul (comme dans le récit à la première personne). Mais cet extrait ne saurait être considéré de ce point de vue. Chacun de ces qualificatifs médiocres, pâles, vides de sens, constitue une arène où viennent s'affronter et lutter deux mises en relief, deux points de vue, deux discours.

Voici encore quelques extraits où se trouve caractérisé le maître de maison : le conseiller secret Nikiforoff.

> « Deux mots à son sujet : il avait commencé sa carrière comme petit fonctionnaire, il avait suivi sa petite routine tranquillement pendant quarante-cinq ans d'affilée. (...) Il détestait particulièrement le désordre et l'enthousiasme, il considérait son désordre [celui d'une certaine femme] comme un fait de mœurs et vers la fin de sa vie il s'était complètement enfoncé dans un confort *suave et paresseux* et dans un isolement systématique. (...) Son apparence extérieure était *extrêmement correcte* et tirée à quatre épingles, il paraissait plus jeune que son âge,

> il s'était bien conservé et promettait de vivre encore longtemps ; il avait des *manières de gentleman parfait.* Son emploi était assez confortable : il siégeait quelque part et donnait des signatures. En un mot, on le considérait comme un *homme tout à fait supérieur.* Il n'avait qu'une seule passion ou, pour mieux dire, un seul désir ardent ; celui de posséder sa *propre maison,* une maison de noble, pas de bourgeois. Son désir s'était enfin réalisé. »

Nous voyons clairement maintenant d'où viennent ces épithètes médiocres et sans originalité, mais ayant — oh combien ! — de classe, dans le premier passage cité. Ils sont issus de la conscience du général, ils évoquent son petit confort, sa petite maison particulière, sa situation, son grade, en bref la conscience du conseiller secret Nikiforoff, un homme arrivé. On aurait pu les mettre entre guillemets, comme discours rapporté, celui de Nikiforoff. Mais ils n'appartiennent pas qu'à lui ; puisque c'est le narrateur qui mène le récit, et qu'il est en quelque sorte solidaire des « généraux », il leur fait des courbettes, se range en tout à leur avis, parle leur langue ; mais, en même temps, il y met une outrance provocante, livrant toutes les énonciations qu'il peut à l'ironie et à la dérision de l'auteur. A travers chaque épithète minable du récit, l'auteur ironise et se moque de ses héros par l'intermédiaire du narrateur. D'où le jeu complexe des mises en relief dans cet extrait, jeu que la lecture à haute voix permet difficilement de rendre.

La suite du récit est construite entièrement en fonction de l'horizon de l'autre héros principal, Pralinski. Il est entièrement émaillé d'épithètes, d'appréciations de ce héros, constituant son discours caché, et c'est sur ce fond, imprégné de l'ironie de l'auteur, que se détache son discours direct effectif, inclus entre guillemets, discours tant extérieur qu'intérieur.

Ainsi, pratiquement, chaque mot de ce récit *appartient simultanément,* du point de vue de son expressivité, de sa tonalité émotionnelle, de sa mise en valeur dans la phrase, *à deux contextes qui s'entrecroisent, à deux discours :* le discours de l'auteur-narrateur (ironique, railleur) et celui du héros (qui n'a rien d'ironique). C'est cette appartenance simultanée à deux discours, orientés différemment dans

leur expression, qui explique la particularité des constructions de phrases, les « ruptures de syntaxe », et la particularité du style. Dans les limites d'un seul de ces discours, la phrase serait construite autrement et autre serait le style. Nous sommes en présence d'un exemple typique d'un fait de langue rarement étudié : les *interférences de discours*.

En russe, ce phénomène des interférences de discours se réalise partiellement dans le cadre de la variante verbalo-analytique du discours indirect, dans les cas relativement rares où le discours indirect conserve non seulement des mots et des expressions isolés mais aussi la structure expressive de l'énonciation rapportée. Tel était le cas dans notre quatrième exemple, où la construction exclamative de l'énonciation directe est passée dans le discours indirect — sous une forme affaiblie, il est vrai. Il en résulte une certaine discordance entre l'intonation paisiblement narrative, conforme aux règles de transmission analytique de l'auteur et l'intonation hystérique, excitée, de l'héroïne à moitié folle. D'où le caractère déformé de la configuration syntaxique de cette phrase, qui sert deux maîtres, appartenant à deux discours à la fois. Néanmoins, nous ne pouvons pas assigner au phénomène de l'interférence de discours un expression syntaxique un tant soit peu stable et précise dans le cadre du discours indirect.

Le *discours indirect libre* constitue le cas le plus important et le mieux fixé syntaxiquement (en tout cas en français) de convergence interférentielle de deux discours orientés différemment du point de vue de l'intonation. Etant donné son importance exceptionnelle, nous lui consacrerons tout le chapitre suivant. Ce qui nous donnera l'occasion de faire le point sur l'état de cette question en romanistique et germanistique. La controverse qui est en cours au sujet du discours indirect libre, les opinions énoncées à ce sujet (en particulier dans l'école de Vossler) présentent un grand intérêt méthodologique et nous les soumettrons donc à une analyse critique. En attendant, nous examinerons encore quelques faits, apparentés au discours indirect libre en russe, et qui ont, selon toute apparence, servi de terrain à sa naissance et à sa formation.

Nous ne nous sommes intéressés jusqu'à présent qu'à

des variantes à double sens, à deux visages, du discours direct tel qu'il est utilisé en littérature, et c'est pourquoi nous n'avons pas touché à l'une de ses variantes « linéaires » les plus importantes : le *discours direct rhétorique.* La signification sociologique de cette variante à valeur « persuasive » et de ses variations est très importante. Mais nous ne pouvons pas nous y attarder. Nous ne nous arrêterons qu'à quelques manifestations rhétoriques concomitantes.

Il existe un phénomène social : celui de la *question* et de l'*exclamation rhétorique.* Certains cas relevant de cette catégorie nous intéressent particulièrement à cause de leur localisation contextuelle. Elles sont placées, en quelque sorte, à la frontière même du discours narratif et du discours rapporté (habituellement intérieur) et entrent souvent directement dans l'un ou l'autre discours, c'est-à-dire qu'on peut les définir comme question ou exclamation de l'auteur mais, en même temps, comme question ou exclamation du héros, adressées à lui-même.

Voici un exemple de question :

> « Mais qui donc, à la lueur de la lune, au milieu d'un silence profond, chemine à pas feutrés ? Le Russe s'est réveillé brusquement. Devant ses yeux, lui faisant un accueil tendre et muet, se tient une jeune Circasienne. (...) Il regarde la jeune fillle sans mot dire et pense : "C'est un rêve trompeur, le jeu trompeur de mes sens fatigués." » (Pouchkine, *Le prisonnier du Caucase.*)

Les dernières paroles (intérieures) du héros répondent, en quelque sorte, à la question rhétorique de l'auteur et cette dernière peut être analysée comme question du héros dans son for intérieur.

Voici un exemple d'exclamation :

> « Le bruit horible a tout, tout dit ; la nature devant lui s'est voilée. Pardon, ô liberté sacrée ! il est esclave ! » *(Ibid.).*

Ce cas est très répandu en prose, où la question du type « Que faire ? » introduit des réflexions du héros ou un récit de ses actions, cette question constituant à la fois la question de l'auteur et celle du héros se trouvant dans

une situation épineuse. Cependant, dans ce type de questions et d'exclamations, c'est l'attitude active de l'auteur qui prédomine ; c'est pourquoi elles ne sont pas placées entre guillemets. L'auteur en personne est ici sur le devant de la scène, il se substitue au héros, comme s'il lui servait de porte-parole. En voici un exemple :

> « S'appuyant sur leurs lances, les Cosaques observent le cours sombre du fleuve, où ils voient flotter les armes du forban, assombries par les ténèbres. (...) Pardon, ô vous, libres villages cosaques, et toi, la maison de nos ancêtres, et toi, Don paisible, et toi, la guerre, et vous, belles jeunes filles ! L'ennemi caché a abordé sur nos berges, la flèche sort du carquois, siffle, et tombe le Cosaque du kourgane ensanglanté. » *(Ibid.)*

Ici, l'auteur se présente à la place de son héros, il dit à sa place ce qu'il *pourrait* ou *devrait* dire, ce qui *convient* à la situation. Pouchkine dit adieu à la patrie pour le Cosaque (ce que le Cosaque lui-même ne peut pas faire, bien entendu). Cette prise de parole au nom d'un autre est déjà très proche du discours indirect libre. Naturellement, un telle substitution suppose une *orientation intonative identique,* tant du discours de l'auteur que du discours que le héros pourrait ou devrait prononcer et que l'auteur prend en charge ; c'est pourquoi il n'y a là aucune interférence.

Lorsqu'il y a solidarité totale entre auteur et héros dans les limites d'un contexte construit rhétoriquement, pour ce qui concerne les appréciations et intonations, la rhétorique de l'auteur et celle du héros peuvent quelquefois se recouvrir l'une l'autre ; leurs voix, alors, se fondent et il se crée de longues périodes qui relèvent en même temps du récit de l'auteur et du discours intérieur (parfois même extérieur) du héros. Il en résulte un phénomène qu'on ne peut pratiquement plus distinguer du discours indirect libre. Il n'y manque que l'interférence. C'est sur la base de la rhétorique byronienne du jeune Pouchkine que s'est constitué, pour la première fois semble-t-il, le discours indirect libre. Dans *Le prisonnier du Caucase* l'auteur est complètement solidaire de son héros dans ses appréciations et ses mises en relief. Le récit est construit dans la tonalité du héros, le discours

du héros dans la tonalité de l'auteur. Et voici que nous y trouvons l'exemple suivant :

> « Là-bas s'alignent les sommets identiques des collines ; entre elles, un chemin isolé se perd au loin, sinistre. La jeune poitrine du prisonnier *était agitée de lourdes pensées.* (...) Le chemin lointain mène en Russie, dans le pays où il a entamé fièrement et sans souci sa belle jeunesse ; où il a connu ses premières joies, où il a aimé tant de beauté, où il a étreint une souffrance sévère, où il a détruit toute espérance, toute joie et tout désir par sa vie agitée. (...) Il a appris à connaître les gens et le monde, et a connu le prix d'une vie incertaine. Dans les cœurs des hommes, il a trouvé la trahison, dans les aspirations à l'amour, un songe insensé. (...) Liberté, il ne cherchait *que toi* dans le monde sublunaire. (...) Tout est joué (...) il ne voit rien au monde qui puisse lui apporter l'espérance. Et vous, dernières rêveries, *vous* aussi lui échappez. Il est esclave. » (*Ibid.*)

Ce sont clairement les « lourdes pensées » du prisonnier lui-même qui sont exprimées. Il s'agit de *son* discours, qui est formellement pris en charge par l'auteur. Si nous remplaçons partout le pronom personnel « il » par « je » et si nous changeons les formes verbales correspondantes, il n'en résultera aucune incohérence stylistique ou autre. Il est caractéristique que des adresses à la deuxième personne sont introduites dans le discours (à la liberté et aux rêveries), ce qui souligne encore plus l'identification de l'auteur au héros. D'un point de vue stylistique et sémantique ce discours du héros ne se distingue en rien du discours rhétorique direct, qu'il prononce dans la deuxième partie du poème :

> « Oublie-moi, je ne suis pas digne de ton amour, de tes transports. (...) Sans ivresse, sans désirs, je me fane, victime des passions. Pourquoi n'es-tu pas apparue plus tôt à mes yeux, autrefois, lorsque je croyais à l'espérance et aux rêveries enivrantes ! Trop tard ! Je suis mort au bonheur, les mirages de l'espoir se sont envolés... » *(Ibid.)*.

Tous les auteurs qui ont écrit sur le discours indirect libre (à l'exclusion peut-être du seul Bally) reconnaîtront

dans notre exemple un échantillon irréprochable. Cependant, pour notre part, nous sommes enclin à considérer qu'il s'agit dans ce cas d'un discours par substitution. Il est vrai que, de là au discours indirect libre, il n'y a qu'un pas. Et Pouchkine a franchi ce pas lorsqu'il s'est coupé de ses héros, leur opposant un contexte narratif plus objectif, marqué par ses propres appréciations et mises en relief. Dans l'exemple que nous avons utilisé, il manque l'interférence entre le discours narratif et le discours rapporté, et, par conséquent, les indices grammaticaux et syntaxiques qui créent cette interférence, qui caractérisent le discours indirect libre pour le distinguer du contexte narratif environnant. En effet, dans ce cas précis, nous identifions le discours du prisonnier grâce à des indices purement sémantiques. Nous ne percevons pas, ici, la convergence de deux discours orientés *différemment,* nous ne percevons pas la flexibilité du discours rapporté qui résiste derrière la transmission par l'auteur.

Pour montrer, enfin, ce qu'est réellement le discours indirect libre, nous fournirons un remarquable exemple tiré de *Poltava* de Pouchkine. Nous terminerons ce chapitre là-dessus.

> « Mais il [Kotchoubey] a caché au fond de son cœur une hargne entreprenante. Dans sa douleur, privé de forces, ses pensées se tournent maintenant vers la tombe. Il ne veut pas de mal à Mazepa, sa fille est seule coupable. Mais à elle aussi il pardonne : qu'elle réponde devant Dieu d'avoir oublié et le ciel et la loi, d'avoir jeté la honte sur la famille. (...) Et pourtant, de son regard d'aigle, il cherche dans le cercle de ses familiers des compagnons hardis, inébranlables, incorruptibles... »

chapitre 11

discours indirect libre en français, en allemand et en russe

Différents auteurs ont proposé différents termes pour désigner le phénomène du discours indirect libre. En fait, chacun de ceux qui ont écrit sur cette question a proposé son propre terme. Nous nous servons, quant à nous, du terme de Gertraud Lerch *Uneigentlich direkte Rede,* comme étant le plus neutre de tous les termes proposés, impliquant un minimum de théorisation. Dans son application au russe et à l'allemand, ce terme est irréprochable. C'est seulement au français qu'on peut hésiter à l'appliquer.

Voici quelques exemples de discours indirect libre en français :

1. Il protesta, *son père la haïssait !*

En « discours direct », on aurait :

Il protesta et s'écria : « *Mon père te hait !* »

En discours indirect :

Il protesta et s'écria que son père la haïssait.

En discours indirect libre :

Il protesta : « *son père,* s'écria-t-il, *la haïssait !* »

(cet exemple, tiré de Balzac, est emprunté à G. Lerch.)

2. Tout le jour il avait l'œil au guet ; et, la nuit, si quelque chat faisait du bruit, *le chat prenait l'argent.* (La Fontaine.)

3. En vain il parla de la sauvagerie du pays et de la difficulté pour une femme d'y voyager : elle [Miss Lydia] *ne craignait rien ; elle aimait par-dessus tout à voyager à cheval ; elle se faisait une fête de coucher au bivouac ; elle menaçait d'aller en Asie Mineure.* Bref, elle avait réponse à tout, car *jamais Anglaise n'avait été*

en Corse ; donc elle devait y aller. (P. Mérimée, *Colomba.*)

4. Resté seul dans l'embrasure de la fenêtre, le cardinal s'y tint immobile, un instant encore. (...) Et ses bras frémissants se tendirent, dans un geste d'imploration : « *O Dieu ! puisque ce médecin s'en allait ainsi, heureux de sauver l'embarras de son impuissance, ô Dieu, que ne faisiez-vous un miracle pour montrer l'éclat de votre pouvoir sans bornes ! Un miracle, un miracle !* Il le demandait du fond de son âme de croyant. (E. Zola, *Rome.*)

(Les deux derniers exemples ont été proposés et discutés par Kalepky, Bally et Lorck.)

Tobler a été le premier à attirer l'attention sur le phénomène du discours indirect libre en 1887 dans *Zeitschrift für Romanische Philologie,* XI, p. 437. Il a défini ce phénomène comme « un mélange particulier des discours direct et indirect » (*Eigentümliche Mischung direkter und indirekter Rede*). Cette forme mixte emprunte au discours direct *le ton et l'ordre des mots* et au discours indirect *les temps et les personnes des verbes.*

Cette définition est acceptable en tant que description. C'est un fait que, du point de vue de la description comparative superficielle des indices, Tobler a indiqué correctement les différences et les points de convergence avec les discours direct et indirect respectivement.

Mais le mot « mélange » nous paraît tout à fait inadmissible ici, dans la mesure où il implique une explication de type « génétique » : « Il est issu d'un mélange » ; or ceci peut difficilement être prouvé. Même du point de vue strictement descriptif, le terme est inexact, vu que nous ne nous trouvons pas en présence d'un simple mélange mécanique, de l'addition arithmétique de deux formes, mais bien d'une tendance complètement *nouvelle,* positive, dans l'appréhension active de l'énonciation d'autrui, d'une orientation *particulière,* de l'interaction du discours narratif et du discours rapporté. Tobler reste insensible à cette dynamique, pour ne tenir compte que des indices abstraits apparaissant dans les schémas.

Telle est donc la définition de Tobler. Mais comment explique-t-il donc l'apparition de cette forme ?

Le locuteur, relatant des faits écoulés, introduit l'énonciation d'un tiers sous une forme indépendante du récit, c'est-à-dire sous la forme qu'elle a eue dans le passé. Ce faisant, le locuteur transforme le présent de l'énonciation en imparfait, pour montrer que l'énonciation est contemporaine des événements relatés. Puis il opère d'autres transformations (des formes personnelles du verbe, des pronoms) pour qu'on ne pense pas qu'il s'agit de l'énonciation du narrateur lui-même.

Cette explication de Tobler est fondée sur un schéma incorrect mais très répandu dans la vieille école linguistique ; à savoir : quels seraient les raisonnements et les motivations du locuteur s'il introduisait consciemment et à ses risques et périls dans son discours une forme nouvelle ? Mais, même en admettant que ce schéma explicatif soit admissible, les motivations du « locuteur » de Tobler ne paraissent ni très convaincantes ni très claires : s'il veut conserver à l'énonciation l'autonomie qu'elle a eue dans le passé, ne vaudrait-il pas mieux simplement la transmettre sous forme de discours direct ? Il n'y aurait alors aucun doute sur le fait que l'énonciation se rapporte au passé et appartient au héros, non au narrateur ; ou bien encore, si l'on choisit l'imparfait et la troisième personne, n'est-il pas plus simple d'utiliser simplement la forme du discours indirect ?

En fait, ce qui est fondamental dans notre forme, le mode d'interrelation complètement nouveau qu'elle permet d'établir entre le discours narratif et le discours rapporté, ne trouve justement pas sa place dans les motivations définies par Tobler. Pour lui, il y a simplement deux formes anciennes, avec lesquelles il voudrait en bricoler une nouvelle.

Selon nous, à l'aide du schéma des motivations du locuteur qui est utilisé, on peut, dans le meilleur des cas, expliquer l'utilisation dans tel ou tel exemple concret d'*une forme déjà constituée* mais en aucun cas on ne peut expliquer de la sorte la création d'une *nouvelle forme linguistique*. L'expression pleine et entière des motivations et intentions du locuteur est limitée, d'une part, par les possibilités grammaticales effectives, d'autre part les conditions de la communication socio-verbale qui prédominent dans un groupe donné. Ces possibilités et ces conditions

sont *données,* et délimitent l'horizon linguistique du locuteur. Il ne saurait lui-même élargir cet horizon.

De quelques intentions que le locuteur soit doté, quelles que soient les fautes qu'il fait, de quelque façon qu'il analyse les formes ou les mélange ou les combine, il ne créera ni un schéma grammatical nouveau ni une nouvelle tendance de la communication socio-verbale. Parmi les intentions subjectives du locuteur, seule aura un caractère créateur celle qui coïncide avec les tendances en cours de constitution, en évolution, de l'interaction socio-verbale des sujets parlants. Or, ces tendances changent en fonction de facteurs socio-économiques. Pour que se constitue cette forme de perception entièrement nouvelle du discours d'autrui qui a trouvé son expression dans le discours indirect libre, il a fallu que se produise quelque changement, quelque commotion à l'intérieur des relations socio-verbales et de l'orientation réciproque des énonciations. Une fois constituée, cette forme commence à intégrer le cercle des possibilités linguistiques, dans les seules limites desquelles les intentions verbales individuelles des locuteurs peuvent être déterminées, motivées et réalisées de façon féconde.

Passons maintenant à Kalepky, qui a également étudié le discours indirect libre (*Zeitschrift für Romanische Philologie,* 1899, p. 491-513). Il a reconnu ce discours indirect libre comme étant une forme complètement autonome servant à la transmission du discours d'autrui et l'a défini comme étant un discours *caché* ou *voilé* (*verschleierte Rede*). La signification linguistique de cette forme réside dans le fait qu'il faut *deviner* qui a la parole. L'analyse de Kalepky constitue incontestablement un grand pas en avant dans l'étude de notre question. Au lieu de la combinaison mécaniste des indicateurs abstraits provenant de deux schémas syntaxiques, il s'efforce de saisir une *nouvelle* orientation stylistique *positive* de cette forme. Kalepky a également correctement interprété la *dualité* du discours indirect libre. Cependant, cette dualité, il la définit improprement. Il est impossible de tomber d'accord avec lui lorsqu'il dit que nous nous trouvons en présence d'un discours masqué et que seul le fait d'avoir à identifier le locuteur donne de l'intérêt à cette tournure

grammaticale. Il est évident que personne ne fonde l'acte de compréhension sur des réflexions grammaticales abstraites. Il apparaît immédiatement à chacun que, *d'après le sens,* c'est le héros qui parle. Les difficultés ne sont soulevées que par le grammairien. Qui plus est, notre forme n'offre absolument pas de dilemme de type « ou... ou » ; au contraire, ce qui en fait une forme spécifique, c'est le fait que le héros et l'auteur s'expriment conjointement, que, dans les limites d'une seule et même construction linguistique, on entend résonner les accents de deux voix différentes. Nous avons vu que les structures de la langue se prêtent également au phénomène du camouflage prolongé du discours d'autrui. Nous avons vu que l'action camouflée de ce discours rapporté enchassé dans le contexte narratif y est à l'origine d'un phénomène grammatical et stylistique spécifique. Mais il s'agit là d'une autre variante du discours rapporté. Le discours indirect libre fonctionne à *visage découvert,* bien qu'ayant deux visages, comme Janus.

L'insuffisance méthodologique principale de Kalepky réside dans le fait qu'il explique le phénomène linguistique qui nous occupe dans les limites de la *conscience individuelle ;* il recherche ses racines psychiques et ses effets subjectivo-esthétiques. Nous reviendrons sur la critique des fondements de cette approche lorsque nous examinerons les vues des vosslériens (Lorck, E. Lerch, G. Lerch).

C'est en 1912 que Bally s'est prononcé sur cette question (*G. R. M.,* IV, p. 549, 597). En 1914, en réponse à la polémique amorcée par Kalepky, il est revenu dessus dans un article de fond, intitulé « Figures de pensée et formes linguistiques » (*G. R. M.,* IV, 1914, p. 405, 456).

La substance de la position de Bally se ramène à ceci : il considère le discours indirect libre comme une variété nouvelle, tardive, de la forme classique du discours indirect. Cette variante s'est formée, selon lui, de la façon suivante : il disait, qu'il était malade > il disait : il était malade > il était malade (disait-il)[1]. La chute de la conjonction « que » s'explique, selon Bally, par une ten-

1. La forme intermédiaire constitue, bien entendu, une fiction linguistique.

dance toute nouvelle, propre à la langue, à préférer les combinaisons parataxiques des propositions aux hypotaxiques. Plus loin, Bally indique que cette variété du discours indirect, qu'il nomme « style indirect libre * » ne constitue pas une forme figée, mais est au contraire en pleine évolution, tendant vers la forme du discours direct, qui constitue sa limite extrême. Dans les cas les plus caractéristiques, selon Bally, il arrive qu'il soit difficile de déterminer où se termine le « style indirect libre » et où commence le « discours direct ». Il considère que tel est le cas dans l'exemple tiré de Zola que nous citons plus haut. Lorsque le cardinal s'adresse à Dieu : « O Dieu, que ne faisiez-vous un miracle ! », l'indice du discours indirect (*imperfectum*) est utilisé concuremment avec la deuxième personne, comme dans le discours direct. En allemand, Bally voit une forme analogue au « style indirect libre » dans le « style indirect du second type » (avec élision de la conjonction et ordre des mots du discours direct).

Bally établit une discrimination stricte entre les « formes linguistiques » et les « figures de pensée ». Ce dernier terme recouvre les moyens d'expression, qui sont illogiques du point de vue de la langue, dans lesquels la relation normale entre le signe linguistique et sa signification habituelle est annihilée. Les figures de pensée ne peuvent pas être reconnues pour des phénomènes linguistiques au sens strict du terme : en effet, il n'existe pas d'indices linguistiques nets et stables servant à leur expression. Au contraire, les indices linguistiques correspondants ont justement une autre signification dans le système de la langue que celle que leur donnent les figures de pensée. Bally rapporte le discours indirect libre dans ses formes pures à ces figures de pensée. En effet, du point de vue strictement grammatical, il s'agit du discours de l'auteur ; d'après le sens, c'est celui du héros. Mais ce « d'après le sens » n'est figuré par aucun signe linguistique particulier. Nous sommes donc en présence d'un phénomène extralinguistique.

* En français dans le texte. Le terme utilisé par Bakhtine dans le reste de l'ouvrage est calqué sur l'allemand : *Uneigentliche directe Rede* (discours direct non personnel) (*N. d. T.*).

Telles sont les grandes lignes de la théorie de Bally. Ce linguiste est, à notre époque, le représentant le plus en vue de l'objectivisme abstrait en linguistique. Bally hypostasie et rend vivantes les formes de la langue, dégagées grâce à une démarche abstraite à partir des instances de discours concrètes (dans la pratique quotidienne, la littérature, les sciences, etc.). Le but de cette démarche abstraite des linguistes est, nous l'avons montré, de déchiffrer, puis d'enseigner, les langues étrangères mortes. Or, voici que Bally donne vie et mouvement à ces abstractions linguistiques : le schéma du discours indirect se met à tendre vers le schéma du discours direct ; le discours indirect libre se constitue à la faveur de ce glissement. Un rôle créateur est assigné à la chute de la conjonction « que » et du verbe introduisant le discours dans la constitution de cette nouvelle forme.

En réalité, il n'y a pas, dans le système de langue abstrait où se placent les formes linguistiques de Bally, de mouvement, de vie, d'accomplissement. La vie ne commence que là où l'énonciation converge avec l'énonciation, c'est-à-dire là où commence l'interaction verbale, même si elle n'est pas directe, « de personne à personne », mais médiatisée par la littérature [2].

Une forme abstraite n'a pas d'orientation ; l'orientation réciproque de deux énonciations ne change que dans la mesure où change l'appréhension active par la conscience linguistique de la « personnalité parlante », sur la base de son autonomie sémantico-idéologique, de son individualité verbale. La chute de la conjonction « que » ne sert pas au rapprochement de deux formes abstraites, mais à celui de deux énonciations, dans toute la plénitude de leur signification. Comme si une écluse s'ouvrait, pour permettre aux « mises en relief » propres à l'auteur de se déverser librement dans le discours rapporté.

La rupture méthodologique entre les formes linguistiques et les figures de pensée, entre « langue » et parole * » s'avère être le résultat du même objectivisme

2. Sur les formes immédiates et médiatisées de l'interaction verbale, voir l'article déjà cité de Jakoubinsky.

* Ces deux mots en français dans le texte (*N. d. T.*).

hypostasique. En fait, les formes linguistiques, telles que les comprend Bally, n'existent que dans les grammaires et les dictionnaires (où leur existence est tout à fait légitime), mais, dans la réalité vivante de la langue, elles sont profondément immergées dans le domaine, irrationnel du point de vue abstracto-grammatical, des « figures de pensée ».

Bally a tort également lorsqu'il compare la construction allemande du second type au discours indirect libre français [3]. Il s'agit là d'une erreur tout à fait caractéristique. Du point de vue abstracto-grammatical, l'analogie est incontestable mais, du point de vue des tendances socio-verbales, ce rapprochement ne résiste pas à la critique. En effet, une seule et même tendance socio-verbale (déterminée par les mêmes conditions socio-économiques) peut se manifester dans différentes langues, selon leur structure grammaticale, par des indices de surface complètement différents. Dans chaque langue, c'est le schéma qui se révèle le plus flexible dans le domaine en question qui se met à évoluer dans une direction donnée. Tel est le cas du discours indirect en français, du discours direct en russe et en allemand.

Passons maintenant à l'examen du point de vue des vosslériens. Ces linguistes déplacent le centre d'intérêt de leur recherche de la grammaire à la stylistique et à la psychologie, des « formes linguistiques » aux « formes de pensée ». Comme nous savons, ils divergent profondément d'avec Bally sur le plan des principes. Dans sa critique des positions du linguiste genevois, Lorck, se servant de la terminologie humboldtienne, oppose à la conception de la langue de Bally en tant qu'*ergon* sa propre conception en tant qu'*energeia.* En sorte que sur ce point particulier les principes du subjectivisme individualiste s'opposent directement au point de vue de Bally. On voit entrer en scène de nouveaux facteurs expliquant le discours indirect libre : l'affectivité dans la langue, l'imagination, la sensibilité, le goût linguistique, etc.

Mais, avant de passer à l'analyse de ces positions, nous

3. C'est Kalepky qui a noté cette erreur de Bally. Bally l'a corrigée partiellement dans un second ouvrage.

donnerons trois exemples de discours indirect libre en allemand.

> 1. Der Konsul ging, die Hände auf dem Rücken, umher und bewegte nervös die Schultern.
> *Er hatte keine Zeit ; Er war bei Gott überhäuft. Sie sollte sich gedulden und sich gefälligst noch fünfzig mal besinnen !* (Thomas Mann *Les Buddenbrook.*)
> 2. *Herrn Gosch ging es schlecht ;* mit einer schönen und grossen Armbewegung wies er die Annahme zurück, er könne zu den Glücklichen gehören. *Das beschwerliche Greisen-alter nahte heran, es war da, wie gesagt, seine Grube war geschaufelt. Er könne abends kaum noch sein Glas Grog zum Munde führen ohne die Hälfte zu verschütten, so machte der Teufel seinen Arm zittern. Da nutzte kein Fluchen... Der Wille triumphierte nicht mehr. (Ibid.).*
> Nun kreuzte Doktor Mantelsack im Stehen die Beine und blätterte in seinem Notizbuch. Hanno Buddenbrook saß vornübergebeugt und rang unter dem Tische die Hände. *Das B, der Buchstabe B war an der Reihe ! Gleich würde sein Name ertönen, und er würde aufstehen und nicht eine Zeile wissen, und es würde einen Skandal geben, eine laute, schreckliche Katastrophe, so guter Laune der Ordinarius auch sein mochte...* Die Sekunden dehnten sich martervoll. « *Buddenbrook* » ... *jetzt sagte er* « *Buddenbrock* »...
> « Edgar », sagte Doktor Mantelsack... » *(Ibid.)* *.

Il ressort clairement de ces exemples que le discours indirect libre en allemand est tout à fait analogue, grammaticalement, au russe.

La même année (1914), Eugen Lerch a également exprimé son point de vue sur le discours indirect libre. Il le définit comme « discours en tant que “fait” » (Rede als Tatsache). Le discours d'autrui est retransmis sous cette forme comme si son contenu était un fait, relaté par l'auteur en personne. Comparant les discours direct, indirect et indirect libre du point de vue de la réalité exprimée

* La traduction de ces trois passages n'aurait aucun sens dans le cadre de la démonstration de Bakhtine, puisque la langue française utilise précisément le discours indirect libre de façon toute différente (*N. d. T.*).

dans leur contenu, Lerch arrive à la conclusion que le discours indirect libre est le plus proche de la réalité. Il lui donne aussi la préférence, du point de vue de la stylistique, sur le discours indirect pour l'effet vivant et concret qu'il produit. Telle est donc la définition de Lerch.

E. Lorck a publié en 1921 des recherches semblables sur le discours indirect libre dans un livre intitulé *Die erlebte Rede* (Le discours vécu). Le livre est consacré à Vossler. Lorck y fait également un historique de la question. Lorck définit le discours indirect libre comme un « discours vécu » par contraste avec le discours direct ou « discours parlé » (*gesprochene Rede*) et indirect ou « discours relaté » (*berichtete Rede*).

Lorck affine ensuite sa définition de la manière suivante. Admettons que Faust prononce sur scène son monologue : « *Habe nun, ach, Philosophie, Juristerei... durchaus studiert mir heissem Bemühn* * »... Ce que le héros énonce à la première personne, l'auditeur le perçoit à la troisième : « *Faust habe nun, ach, Philosophie...* » et cette adaptation, qui s'opère dans les profondeurs de l'activité mentale dans l'acte d'appréhension, apparente le discours appréhendé au récit, sur le plan stylistique. Si l'auditeur veut ensuite relater à un tiers le discours de Faust par lui entendu et appréhendé, il le transmettra, soit mot pour mot, sous la forme directe : « *Habe nun, ach, Philosophie...* » ou bien indirecte : « *Faust, dass er leider...* » ou : « *er hat leider...* ». Mais, s'il veut revivre pour lui-même, dans son âme, l'impression vivante laissée par la scène qu'il a appréhendée, il l'évoquera sous la forme suivante : « *Faust hat nun, ach, Philosophie...* » ou bien encore puisqu'il s'agit d'impressions passées : « *Faust hatte nun, ach !...* »

De cette façon, le discours indirect libre, chez Lorck, constitue une forme directe de représentation de l'appréhension du discours d'autrui, de l'effet vivant produit par ce dernier ; c'est pourquoi il convient mal à la retransmission du discours à une tierce personne. En effet, dans cette hypothèse, la nature des faits relatés serait altérée et on aurait l'impression que la personne se parle à elle-même ou bien est victime d'hallucinations. D'où il ressort clairement pourquoi cette forme ne s'utilise pas dans la

* Voir note précédente (*N. d. T.*).

conversation et ne sert qu'aux représentations de type littéraire. Là, sa valeur stylistique est immense.

En réalité, pour l'artiste engagé dans un processus de création, ses phantasmes constituent la réalité elle-même : il ne fait pas que les voir, il les entend aussi. Il ne leur donne pas la parole, comme dans le discours direct, il les entend parler. Et cette impression vivante produite par des voix entendues comme en rêve ne peut être directement rendue que sous forme de discours indirect libre. C'est la forme de l'imaginaire par excellence. C'est pourquoi cette voix a résonné pour la première fois dans le monde merveilleux de La Fontaine, c'est pourquoi cette forme constitue un procédé si cher à des écrivains tels que Balzac et plus particulièrement Flaubert, qui sont capables de s'immerger et de se perdre complètement dans le monde créé par leur imagination.

C'est aussi à la seule imagination du lecteur que l'écrivain s'adresse en utilisant ces formes. Ce qu'il cherche, ce n'est pas relater quelque fait ou quelque produit de sa pensée, c'est communiquer ses impressions, éveiller dans l'âme du lecteur des images et des représentations vivantes. Il ne s'adresse pas à la raison, mais à l'imagination. C'est seulement du point de vue de la raison raisonnante et analysante que le discours indirect libre émane de l'auteur : pour l'imagination vivante, c'est le héros qui parle. L'imagination est la mère de cette forme.

L'idée fondamentale de Lorck, qu'il développe également dans ses autres travaux [4], se ramène au fait que, *dans la langue, le rôle créateur appartient, non à la raison, mais justement à l'imagination.* Seules les formes déjà créées par l'imagination, fermement constituées, figées et de ce fait délaissées par l'âme vivante de cette dernière, entrent dans le domaine régi par la raison ; celle-ci ne crée rien elle-même.

La langue, selon Lorck, n'est pas un être fini (*ergon*) mais un devenir permanent et un événement vivant (*energeia*). Il ne s'agit pas d'un moyen ou d'un instrument servant à atteindre des buts qui lui sont extérieurs, mais d'un organisme vivant, fonctionnant en soi et pour soi.

4. E. Lorck, « Passé défini, imparfait, passé indéfini — Eine grammatisch-psychologische Studie von E. Lerch ».

Et cette autosuffisance créatrice de la langue se manifeste dans l'imagination linguistique. L'imagination se sent dans son élément au sein de la langue, c'est son élément vital, natif. La langue ne constitue par pour l'imagination un moyen, elle est la chair de sa chair et le sang de son sang. L'imagination se contente de jouer avec la langue pour le plaisir. Un auteur comme Bally aborde la langue du point de vue de la raison et c'est pourquoi il est incapable de comprendre celles de ses formes qui sont encore vivantes, dans lesquelles bat encore le pouls de l'évolution, qui ne sont pas encore transformées en un outil pour le raisonnement. C'est pourquoi Bally n'a pas saisi la spécificité du discours indirect libre, et, n'ayant pas trouvé en celui-ci une identité compatible avec la logique, il l'a exclu de la langue.

C'est du point de vue de l'imagination que Lorck tente de comprendre et d'expliquer la forme de l'imparfait dans le discours indirect libre. Lorck distingue le « défini-Denkakte » et l' « imparfait-Denkakte ». Ces actes ne se distinguent pas par leur contenu de pensée, mais par la forme même de leur réalisation. Avec le « défini », notre regard s'oriente vers l'extérieur, vers le monde des objets et contenus que la pensée a déjà saisis ; avec l'imparfait, vers l'intérieur, vers le monde de la pensée en devenir et en cours de constitution. Les « défini-Denkakten » portent un caractère de constat factuel, les « imparfait-Denkakten, un caractère de réflexion et d'impression mentale en cours de déroulement. L'imagination reconstitue en eux le passé vivant. Lorck analyse l'exemple suivant :

> « L'Irlande poussa un grand cri de soulagement, mais la Chambre des lords, six jours plus tard, *repoussait* le Bill : Gladstone *tombait.* » (*Revue des deux mondes,* mai 1900, p. 159.)

Si, dit Lorck, on remplace les deux imparfaits par des définis, on percevra très clairement la différence. « Gladstone tombait » est coloré par une tonalité émotionnelle, alors que « Gladstone tomba » sonne comme une information sèche et purement factuelle. Dans le premier cas, la pensée semble s'attarder sur son objet et sur elle-même ; mais, ici, ce qui envahit la conscience, ce n'est pas l'image

de Gladstone tombant, c'est le sentiment de la gravité de l'événement qui s'est produit. Les choses se présentent différemment dans le cas de « la Chambre des lords repoussait le Bill ». Ici, il y a comme une anticipation dramatique des conséquences de l'événement : l'imparfait, dans « repoussait », exprime une attente anxieuse. Pour bien saisir toutes les nuances de l'état d'esprit du locuteur, il suffit de prononcer cette phrase à haute voix. La dernière syllabe de « repoussait » se prononce sur un ton plus haut, exprimant l'anxiété et l'attente. « Gladstone tombait » vient en quelque sorte soulager et calmer cette angoisse. Dans les deux cas, l'emploi de l'imparfait est marqué par le sentiment et stimule l'imagination. Il évoque et reconstitue l'action rapportée plutôt qu'il ne la constate. C'est là la signification de l'imparfait dans le discours indirect libre. Le défini serait incompatible avec l'atmosphère créée par cette forme.

Telle est la théorie de Lorck. Lui-même définit son analyse comme une « recherche dans le domaine de l'âme de la langue » (*Sprachseele*). D'après lui, ce domaine (*Das Gebiet der Sprachseelenforschung*) a été exploré pour la première fois par K. Vossler. Lorck ne fait que suivre la voie ouverte par Vossler.

Lorck examine la question dans un cadre statique, psychologique. Dans une publication de 1922, Gertraud Lerch, toujours sur des bases vosslériennes, tente de donner au discours indirect libre une large perspective historique. On trouve dans sa recherche toute une série d'observations de très grande valeur. C'est pourquoi nous nous y arrêterons un peu plus longuement.

Chez Lerch, c'est la « sensibilité sympathisante » (*Einfühlung*) qui joue le rôle que jouait l'imagination chez Lorck. Le discours indirect libre donne à la sensibilité son expression la plus adéquate. Les formes des discours direct et indirect sont conditionnés par un verbe introductif (il dit, il pensa, etc.). De ce fait, l'auteur se décharge sur le héros de la responsabilité de ce qui est dit. Au contraire, dans le discours indirect libre, grâce à l'omission du verbe introductif, l'auteur présente l'énonciation du héros comme si lui-même la prenait en charge, comme s'il s'agissait de faits et non simplement de pensées ou de

paroles. Cela n'est possible, dit Lerch, que si l'écrivain s'associe avec toute sa sensibilité aux produits de sa propre imagination, s'il s'identifie complètement à eux.

Quelles sont les origines historiques de cette forme ? quelles sont les conditions historiques indispensables à son développement ? En ancien français, les structures psychologiques étaient encore loin d'être aussi rigoureusement distinguées des structures grammaticales qu'aujourd'hui. Les combinaisons parataxiques et hypotaxiques se mélangeaient encore de diverses manières. La ponctuation n'était qu'à l'état d'ébauche. C'est pourquoi il n'y avait pas encore de frontières rigides entre les discours direct et indirect. Le narrateur ne sait pas encore séparer les représentations de son imagination de son « moi » personnel. Il participe de l'intérieur aux actes et aux paroles de ses héros, il se pose comme leur agent et leur défenseur. Il n'a pas encore appris à transmettre le discours d'autrui sous sa forme extérieure et mot pour mot, en s'abstenant de toute intervention personnelle. Son tempérament ancien français est encore loin du stade de l'observation impartiale, désengagée, et du jugement objectif. Cependant, cette dilution de l'auteur dans ses héros, en ancien français, n'est pas simplement le résultat d'un choix délibéré ; c'était aussi une nécessité. Il n'avait pas à sa disposition de formes nettes et logiques permettant une délimitation stricte. Et c'est sur la base de cette insuffisance grammaticale et non en tant que procédé stylistique libre qu'on voit apparaître en ancien français le discours indirect libre. Il résulte donc simplement de l'incapacité de l'auteur à séparer grammaticalement son point de vue, sa position, de ceux de ses héros.

Voici un exemple curieux tiré de *Eulalia sequenz* (seconde moitié du IXe siècle) :

> Ellent adunet lo suon element :
> *melz sostendreit les empedementz*
> *qu'elle perdesse sa Virginitet.*
> Poros furer morte a grand honestet.

(« Elle rassemble son énergie : *elle souffrira plutôt la torture que de perdre sa virginité.* C'est pourquoi elle est morte avec beaucoup d'honneur. »)

Ici, dit Lerch, la détermination ferme et inébranlable de la sainte se fond (*klingt zusammen*) avec le soutien ardent que lui donne l'auteur.

A la fin du Moyen Age, en moyen français, cette implication de l'auteur dans les sentiments éprouvés par ses héros n'a plus sa place. On trouve très rarement le « présent historique » chez les historiens de cette époque et le point de vue du narrateur se différencie nettement de celui des personnages représentés. Le sentiment cède la place à la raison. La transmission du discours d'autrui devient impersonnelle et pâle et la voix du narrateur y étouffe celle de l'énonciateur.

A cette période de dépersonnalisation succède l'individualisme forcené de l'époque de la Renaissance. L'intuition joue de nouveau un rôle dans la transmission du discours d'autrui. Le narrateur s'efforce à nouveau de se rapprocher de son héros, d'établir avec lui des relations plus intimes. Ce style est caractérisé par la succession flexible et libre, teintée psychologiquement et capricieuse, des temps et des modes.

Au XVIIe siècle, en contrepoids à l'irrationalisme linguistique de la Renaissance, des règles rigides d'emploi des temps et des modes dans le discours indirect commencent à se constituer (en particulier, grâce à Houdin, 1632). On voit s'établir un équilibre harmonieux entre les faces objective et subjective de la pensée, entre l'analyse objective et l'expression des humeurs personnelles. Cela ne s'effectue pas sans pressions de la part de l'Académie française.

Comme procédé stylistique libre et conscient, le discours indirect libre ne pouvait apparaître qu'après la création, grâce à l'introduction de la concordance des temps, d'un contexte grammatical dans lequel il pouvait se détacher clairement. Il apparaît d'abord chez La Fontaine et conserve chez lui l'équilibre, caractéristique du néo-classicisme, entre le subjectif et l'objectif. L'omission du verbe introductif indique l'identification du narrateur au héros ; quant à l'utilisation de l'imparfait (contrastant avec le présent du discours direct) et au choix du pronom (correspondant au discours indirect), ils indiquent que le narrateur conserve sa position autonome, qu'il ne se fond pas sans laisser de traces dans l'activité mentale de son héros.

Ce procédé convenait particulièrement au fabuliste La Fontaine, dans la mesure où il rompt le dualisme de l'analyse abstraite et de l'impression immédiate en les alliant harmonieusement. Le discours indirect est trop analytique et inerte. Quant au discours direct, même s'il théâtralise le discours rapporté, il ne lui fournit pas en même temps le « support scénique », le « milieu » émotionnel et spirituel dont il a besoin pour être appréhendé.

Si La Fontaine, en utilisant ce procédé, indique qu'il sympathise profondément avec ses personnages, La Bruyère en tire de percutants effets satiriques. Il ne représente pas ses « caractères » dans un pays imaginaire et son humour n'est guère tendre. Il exprime, par l'intermédiaire du discours indirect libre, son conflit interne avec eux, sa supériorité sur eux. Il se démarque des êtres qu'il représente. La pseudo-objectivité de La Bruyère sert à réfracter ironiquement toutes ses représentations.

Ce procédé acquiert un caractère encore plus complexe chez Flaubert. Celui-ci darde son regard implacable justement sur ce qu'il trouve répugnant et haïssable, mais, même dans ce cas, il est capable de jouer de toute sa sensibilité, de s'identifier au haïssable et au répugnant.

Le discours indirect libre devient chez lui aussi ambivalent et aussi incohérent que sa propre attitude vis-à-vis de lui-même et de ses créations : sa position intérieure balance entre l'amour et la haine. Le discours indirect libre, qui permet à la fois de s'identifier à ses créations et de conserver son autonomie, sa distance, par rapport à elles, est favorable au plus haut point à l'expression de cet amour-haine pour ses héros.

Telles sont donc les remarques qui nous intéressent chez Gertraud Lerch. A l'esquisse historique du développement du discours indirect libre en français nous pouvons ajouter quelques données, empruntées à Eugen Lerch, concernant l'époque où cette construction est apparue en allemand. Elle y est née très tardivement ; on la trouve pour la première fois chez Thomas Mann, dans ses *Buddenbrock* (1901), apparemment sous l'influence directe de Zola. Il s'agit de l' « épopée d'une famille » contée avec beaucoup d'émotion par le narrateur qui, simple membre du « clan des Buddenbrock », évoque dans sa mémoire et fait revivre toute l'histoire de ce clan. Nous ajouterons,

pour notre part, que dans son dernier roman, *La montagne magique* (1924), il fait de ce procédé une application encore plus fine et plus profonde.

Pour autant que nous sachions, il n'existe pas d'étude plus substantielle ou plus nouvelle sur cette question. Passons donc à l'analyse critique des vues de Lorck et de Lerch.

A l'objectivisme hypostatique de Bally s'oppose, dans les travaux de Lorck et Lerch, un subjectivisme individualiste conséquent et nettement exprimé. L'âme de la langue se manifeste d'abord dans la critique individualo-subjective des sujets parlants. La langue devient, dans toutes ses manifestations, l'expression de forces psychiques individuelles et de visées dotées de significations individuelles. L'évolution de la langue se confond avec l'évolution de la pensée et de l'âme des individus parlants.

Le subjectivisme individualiste des vosslériens, appliqué à notre phénomène concret, est tout aussi irrecevable que l'objectivisme abstrait de Bally. En réalité, la personnalité du locuteur, son activité mentale, ses motivations subjectives, ses intentions, ses desseins consciemment stylistiques, n'existent pas en dehors de leur matérialisation objective dans la langue. Il est clair qu'en dehors de son expression linguistique, ne serait-ce que dans le discours intérieur, la personnalité n'existe ni pour elle-même ni pour les autres. Elle ne peut percevoir clairement et consciemment quelque chose dans son âme qu'à condition de disposer d'un matériau objectif à l'appui, d'éléments matériels qui éclairent la conscience sous forme de mots constitués, d'appréciatifs et d'accents de valeur. La personnalité subjective intérieure, avec la conscience de soi qui lui est propre, n'existe pas en tant que fait matériel, pouvant servir d'appui à une explication de type causaliste, mais en tant qu'idéologème. La personnalité, avec toutes ses intentions subjectives, avec toutes ses profondeurs intérieures, n'est qu'un idéologème. Or, l'idéologème reste informe et instable tant qu'il n'a pas été déterminé grâce aux produits plus stables et plus élaborés de la création idéologique. C'est pourquoi il n'y a aucun sens à vouloir expliquer quelque phénomène ou forme idéologique que

ce soit à l'aide de facteurs ou d'intentions subjectivo-psychiques. Cela reviendrait à expliquer un idéologème par un autre idéologème, le plus informe et le plus instable des deux servant à expliquer le plus net et le mieux formé. C'est la langue qui éclaire la personnalité intérieure et la conscience, qui les crée, les différencie et les approfondit, et non le contraire. Le devenir de la personnalité se situe dans la langue, non pas tant, il est vrai, dans ses formes abstraites que dans ses thèmes idéologiques. La personnalité est, du point de vue de son contenu subjectif intérieur, le thème de la langue : ce thème se développe et varie dans le cadre de structures linguistiques plus stables. Par conséquent, *ce n'est pas la parole qui constitue l'expression de la personnalité intérieure, mais c'est au contraire celle-ci qui constitue une parole refoulée ou intériorisée.* La parole est l'expression de la communication sociale, de l'interaction sociale de personnalités définies, de producteurs. Et les conditions matérielles de la socialisation déterminent l'orientation thématique et constitutive de la personnalité intérieure à une époque donnée et dans un milieu donné. Comment prendra-t-elle conscience d'elle-même ? Jusqu'à quel point cette conscience de soi sera-t-elle riche et assurée ? Comment motivera-t-elle et appréciera-t-elle ses actes ? Tout cela dépend également des conditions de la socialisation. L'évolution de la conscience individuelle dépendra de l'évolution de la langue, dans ses structures tant grammaticales que concrètement idéologiques. La personnalité évolue en même temps que la langue, comprise globalement et concrètement, car elle est l'un de ses thèmes les plus importants et les plus profonds. Quant à l'évolution de la langue, c'est un élément de l'évolution de la communication sociale, inséparable de cette communication et de ses bases matérielles. La base matérielle détermine la stratification de la société, sa structure socio-politique, et répartit hiérarchiquement les individus qui s'y trouvent en relation d'interaction. Tels sont les facteurs qui engendrent le lieu, le moment, les conditions, les formes, les moyens de la communication verbale. Celle-ci détermine à son tour les destinées de l'énonciation individuelle à un moment donné de l'évolution de la langue, son degré de résistance aux influences, le degré de différenciation des divers aspects qu'on y perçoit, la nature

de son individualisation sémantico-verbale. Et tout cela s'exprime d'abord dans les constructions stables de la langue, dans ses schémas ainsi que leurs variantes. Alors, la personnalité du locuteur ne constitue pas un thème fluctuant, mais une construction plus solide (il est vrai que cette construction est indissolublement liée à un contenu thématique particulier, qui lui correspond exactement). Ainsi, dans les formes de transmission du discours, la langue elle-même réagit à la personnalité comme support de la parole.

Que font donc les vosslériens ? Ils ne donnent qu'une thématisation vague du reflet plus stable de la structure de la personnalité parlante ; ils traduisent dans le langage des motivations individuelles, quelque fines et sincères qu'elles soient, les événements de l'évolution sociale, les événements de l'histoire. Ils rapportent l'idéologie à l'idéologie. Mais les facteurs matériels objectifs de ces idéologies — les formes de la langue et les motivations subjectives qui sous-tendent leur utilisation — restent en dehors de leur champ d'investigation. Nous n'affirmons pas que ce travail d'idéologisation de l'idéologie est complètement inutile. Au contraire, il est quelquefois fort utile de thématiser une construction formelle pour accéder plus facilement à ses racines objectives, lesquelles constituent un fonds commun. La vivacité et l'acuité que les idéalistes de l'école de Vossler introduisent dans la linguistique favorisent l'éclaircissement de certains aspects de la langue que l'objectivisme abstrait avait rendus inertes et figés. Et nous devons leur en être reconnaissants. Ils ont stimulé et ravivé l'âme idéologique de la langue, qui avait pris chez certains linguistes l'aspect d'une nature morte. Mais ils ne sont pas parvenus à une explication correcte, objective, de la langue. Ils ont abordé la dynamique de l'histoire, mais n'ont pas su l'expliquer. Ils se sont intéressé à ses aspects superficiels, à l'agitation et au mouvement perpétuels qui l'agitent, mais non pas aux forces qui l'animent en profondeur. Il est caractéristique que Lorck, dans une lettre à Eugen Lerch publiée en appendice à son livre, en arrive à l'affirmation assez inattendue qui suit. Ayant décrit la décadence et le raidissement raisonné de la langue française, il ajoute : « Elle n'a qu'une seule possibilité de renouvellement : le prolétariat doit prendre

la parole à la place de la bourgeoisie. » (*Für sie gibt es nur eine Möglichkeit der Verjüngung : anstelle der Bourgeois muss der Proletarier zu Worte kommen.*)

Comment concilier cela avec le rôle exceptionnellement créateur de l'imagination dans la langue ? Le prolétaire a-t-il donc une imagination tellement développée ? Bien entendu, c'est autre chose que Lorck a en vue. Il veut dire, sans doute, que le prolétariat apportera avec lui de nouvelles formes de communication socio-verbale, d'interaction verbale des sujets parlants et tout un monde nouveau d'intonations et d'accentuations sociales. Il apportera avec lui une nouvelle conception linguistique de la personnalité parlante, de la parole elle-même, de la vérité linguistique. Il est probable que c'est quelque chose de ce genre que Lorck avait en vue en formulant cette affirmation. Mais on n'en trouve aucune trace dans sa théorie. Quant à l'imagination, le bourgeois en a tout autant que le prolétaire. Et, de surcroît, il dispose de plus de loisirs pour s'en servir.

Le subjectivisme individualiste de Lorck se retrouve dans sa façon de traiter notre problème concret ; en effet, la dynamique de l'interrelation entre le discours narratif et le discours rapporté ne se reflète nulle part dans sa théorie. Le discours indirect libre, loin de rendre une impression passive produite par l'énonciation d'autrui, exprime une orientation active, qui ne se limite nullement au passage de la première à la troisième personne, mais introduit dans l'énonciation rapportée ses propres accents, qui entrent alors en contact et interfèrent avec les accents propres à la parole rapportée. Il n'est pas possible non plus de tomber d'accord avec Lorck sur le fait que la forme du discours direct simple est plus proche de l'appréhension et de l'assimilation directes du discours d'autrui. Chaque forme de transmission du discours d'autrui appréhende à sa manière la parole d'autrui et l'assimile de façon active. Gertraud Lerch est très près de saisir cette dynamique, mais elle l'exprime en termes subjectivo-psychologiques. De sorte que les deux auteurs s'efforcent de mettre à plat les trois dimensions. Ce qui coexiste dans le phénomène linguistique objectif du discours indirect libre, ce n'est pas la sensibilité sympathisante d'un côté et la distanciation de l'autre, tout cela dans les limites de l'âme individuelle, mais bien les accents du héros (sensi-

bilité) et ceux de l'auteur (distanciation) dans les limites d'une seule et même construction linguistique.

Lorck et Lerch ne tiennent compte ni l'un ni l'autre d'un élément extrêmement important pour la compréhension du phénomène en question : la modalité appréciative contenue dans toute parole vivante, l'accentuation et l'intonation expressives de l'énonciation. Le sens du discours n'existe pas en dehors de son accentuation et de son intonation vivantes. Dans le discours indirect libre, nous identifions la parole rapportée non pas tant grâce au sens, pris isolément, mais avant tout grâce aux intonations et accentuations propres au héros, grâce à l'orientation appréciative du discours. Nous saisissons comment ces accents venant de l'extérieur interfèrent avec les accents et intonations de l'auteur. C'est ce qui distingue, nous le savons, le discours indirect libre du discours substitué, dans lequel n'apparaît aucun nouvel accent par rapport au contexte narratif.

Revenons aux procédés utilisés en russe pour le discours indirect libre. Voici un échantillon tout à fait caractéristique, tiré de *Poltava* (Pouchkine).

> « Mazepa, simulant la douleur, lève vers le tsar un regard soumis. *Dieu le sait et le monde en est témoin. Lui, le malheureux Hetman, a servi le tsar d'une âme fidèle, vingt ans durant ; il croule sous le poids de sa miséricorde immense, il en est transporté. (...) O, comme la haine est folle et aveugle ! Va-t-il commencer maintenant, aux portes de la tombe, à apprendre la trahison et assombrir sa bonne renommée ? N'est-ce pas lui qui refusa avec indignation son aide à Stanislas ? qui, par timidité, refusa la couronne d'Ukraine et envoya au tsar, par sens du devoir, le texte de l'accord et les lettres secrètes ? N'est-ce pas lui qui resta sourd aux objurgations du khan et du sultan de Tsaregrad ? Brûlant d'ardeur, il était heureux de combattre les ennemis du Tsar Blanc avec sa tête et son sabre ; il n'a ménagé ni sa peine ni sa vie, et maintenant l'ennemi haineux ose jeter la honte sur ses cheveux blancs ! Et qui donc ? Iskra, Kotchoubei ! Ceux-là mêmes qui furent ses amis si longtemps !* Et, avec des larmes féroces d'homme sanguinaire, avec une froide impertinence, le mécréant réclame

> leur châtiment. (...) De qui, le châtiment, vieillard inexorable ? A qui donc a-t-il volé sa fille ? Mais, froidement, il étouffe le murmure affaibli de son cœur... »

Dans cet extrait, d'une part, la syntaxe et le style sont déterminés par les tonalités de l'humilité, de la plainte lamentable de Mazepa, d'autre part cette « supplique larmoyante » est subordonnée à l'orientation appréciative du contexte de l'auteur, à ses accents narratifs, lesquels sont, ici, empreints d'une tonalité d'indignation qui se fait jour plus loin dans la question rhétorique : « De qui le châtiment, vieillard inexorable ? a qui a-t-il volé sa fille ?... »

Il est tout à fait possible de faire passer l'intonation double de chaque mot en lisant cet extrait à haute voix, c'est-à-dire de mettre en évidence avec indignation l'hypocrisie de Mazepa par la lecture même de sa plainte. Nous sommes ici en présence d'un cas très simple, comportant des intonations rhétoriques assez élémentaires et nettes. En revanche, dans la plupart des cas, et, *a fortiori,* là même où le discours indirect libre est employé systématiquement, à savoir dans la nouvelle prose poétique, il est impossible de transmettre oralement l'interférence des appréciatifs. De plus, le développement même du discours indirect libre est lié à l'adoption, par les grands genres littéraires en prose, d'un registre muet. Seule cette adaptation de la prose à la lecture muette a rendu possibles la superposition des plans et la complexité, non transmissible oralement, des structures intonatives, tous traits caractéristiques de la nouvelle littérature.

Voici un exemple d'interférence de deux discours qui peut être rendue adéquatement par la lecture à haute voix. Le passage est tiré de *L'idiot* de Dostoïevski.

> « Et pourquoi donc le prince ne s'était-il pas approché de lui [de Rogojine] ? Pourquoi s'était-il au contraire détourné comme s'il ne l'avait pas vu, alors que leurs yeux s'étaient rencontrés. (Oui, leurs yeux s'étaient rencontrés et ils s'étaient regardés.) Ne voulait-il pas tout à l'heure le prendre par la main pour aller ensemble *là-bas ?* Ne voulait-il pas se rendre le lendemain chez lui pour lui apprendre qu'il était allé chez elle ? Ne s'était-il pas

> défait de son démon, en route pour aller là-bas, lorsque la joie avait subitement inondé son âme ? Ou bien Rogojine lui-même, tel qu'il était *aujourd'hui,* avec ses paroles, ses actes, ses mouvements, ses regards ne justifiait-il que trop les terribles pressentiments du prince et les chuchotements révoltants de son démon ? Il y avait là quelque chose qui semblait évident mais qui était difficile à analyser et à raconter. Il était impossible d'en expliquer les causes, mais, malgré son invraisemblance et son impossibilité, ce quelque chose laissait une impression nette et incontestable qui faisait naître une certitude complète.
>
> Mais quelle certitude ? Oh, la "bassesse" de cette certitude, de "ce vil pressentiment" faisait souffrir le prince au-delà de toute mesure et il s'en prenait violemment à lui-même. »

Nous toucherons ici, en quelques mots, à un problème très important et très intéressant, qui est celui de la réalisation sonore du discours d'autrui accusé par le contexte narratif. Ce qui rend difficile la recherche d'une intonation expressive convenable, c'est le passage constant de l'horizon appréciatif de l'auteur à celui du héros, et inversement. Dans quels cas et dans quelles limites la mise en scène du héros est-elle possible ? Par mise en scène absolue, nous entendons non seulement le changement de l'intonation expressive, changement qui est possible dans les limites d'une seule et même voix, d'une seule conscience, nous entendons aussi le changement de voix (au sens de la totalité des traits qui caractérisent celle-ci), le changement de visage (c'est-à-dire le masque) au sens de la totalité des traits qui constituent la mimique et l'expression faciale, enfin le refoulement de son propre visage et de sa propre voix tout le temps que le rôle est joué. Le caractère clos de la voix et du visage qui assument la parole d'autrui rend impossible la transition graduelle du contexte narratif au discours rapporté, et inversement. Le discours rapporté se mettra à résonner comme au théâtre, où il n'y a pas de contexte narratif et où les répliques du héros s'opposent aux répliques, grammaticalement dissociées, de l'autre héros. Il s'établit de la sorte, par le biais de la mise en scène totale, une relation discours rapporté/contexte narratif analogue à celle qui existe entre les répli-

ques d'un dialogue. De ce fait, l'auteur se place face au héros et leur relation prend l'apparence d'un dialogue. Il découle inévitablement de cela qu'il n'est admissible de mettre en scène totalement le discours rapporté lors de la lecture à haute voix de la prose poétique que dans des cas très rares. Autrement, le conflit est inévitable avec les visées artistiques fondamentales du contexte. Il va de soi que, dans ces cas rarissimes, il ne peut s'agir que de variantes simples, modérément expressives, de la construction directe. Mais, si le discours direct est entrecoupé de remarques de l'auteur ayant valeur de répliques, ou bien si des nuances trop appuyées du contexte narratif appréciatif s'y ajoutent, alors la mise en scène totale n'est plus possible.

Une mise en scène partielle est néanmoins possible (sans excès dans le jeu théâtral), qui permet d'opérer des transitions intonatives graduelles entre le discours narratif et le discours rapporté ; dans certain cas, lorsqu'on se trouve en présence de variantes ambivalentes, on peut concilier d'une seule voix toutes les intonations. Il est vrai que cela n'est possible que dans les cas analogues à ceux que nous avons présentés. Les questions et exclamations rhétoriques n'ont souvent pas d'autre fonction que d'annoncer un changement de ton.

Il nous reste à tirer les conclusions de notre analyse du discours indirect libre, et en même temps, celles de toute la troisième partie de notre travail. Nous serons bref : tout ce qui est essentiel se trouve dans le texte lui-même, et nous essayerons d'éviter les répétitions.

Nous avons examiné les formes de transmission du discours d'autrui les plus importantes : nous n'avons pas donné de descriptions abstracto-grammaticales, nous nous sommes efforcé de trouver dans ces formes des documents montrant comment, à telle ou telle époque de son développement, la langue appréhende la parole d'autrui et la personnalité du sujet parlant. De plus, nous n'avons jamais perdu de vue le fait que le sort qui est fait à l'énonciation et à la personnalité du locuteur dans la langue reflète les destinées sociales de l'interaction verbale et de la communication verbalo-idéologique dans leurs tendances principales.

Le mot, comme phénomène idéologique par excellence, est en évolution constante, il reflète fidèlement tous les changements et bouleversements sociaux. La destinée du mot est celle de la société parlante. Mais il existe plusieurs voies pour étudier l'évolution dialectique du mot. On peut étudier l'*évolution sémantique,* c'est-à-dire l'histoire de l'idéologie au sens exact du terme ; l'*histoire de la connaissance,* c'est-à-dire l'évolution de la vérité, puisque la vérité n'est éternelle qu'en tant qu'évolution éternelle de la vérité, l'*histoire de la littérature,* comme évolution de la vérité dans l'art. Cela constitue la première voie. Mais il existe une autre voie, étroitement liée à la première, en symbiose ininterrompue avec elle : c'est l'étude de l'évolution de la langue elle-même comme *matériau idéologique,* comme milieu où se réfracte idéologiquement l'existence, puisque la réflexion de la réfraction de l'existence dans la conscience ne s'effectue que dans le mot et par le mot. Il est impossible, de toute évidence, d'étudier l'évolution de la langue en se dissociant complètement de l'être social qui se réfracte en elle, et des conditions socio-économiques réfractantes. On ne peut étudier l'évolution du mot en la dissociant de l'évolution de la vérité tout court et de la vérité dans l'art, telles qu'elles sont exprimées dans le mot par la société humaine, pour laquelle elles existent. Ces deux voies, en interaction permanente l'une avec l'autre, mènent à l'étude de *la réflexion et de la réfraction de l'évolution de la nature et de l'histoire dans l'évolution du mot.*

La troisième voie, c'est l'étude de *la réflexion de l'évolution sociale du mot dans le mot lui-même.* Cette voie se subdivise en deux tranches : l'*histoire de la philosophie du mot* et l'*histoire du mot dans le mot.* C'est dans cette dernière perspective que se situe notre travail. Nous sommes parfaitement conscient de ses insuffisances, mais nous espérons que la façon de poser le problème du mot dans le mot a une pertinence réelle. L'histoire de la vérité, l'histoire de la vérité dans l'art et l'histoire de la langue ont beaucoup à gagner à l'étude des réfractions de leur manifestation essentielle, l'*énonciation concrète,* dans les structures de la langue elle-même.

Nous ajouterons quelques mots de conclusion sur le discours indirect libre et les tendances sociales qu'il

exprime. L'apparition et le développement du discours indirect libre doivent être étudiés en liaison étroite avec le développement des autres variantes expressives des discours direct et indirect. Nous aurons alors la preuve qu'il a une place importante dans le développement des langues européennes contemporaines, qu'il implique un tournant important dans la destinée sociale de l'énonciation.

Il est clair qu'on ne peut pas expliquer la victoire remportée par les formes extrêmes du style expressif dans le domaine de la transmission du discours d'autrui par des facteurs psychologiques ou par les visées individualo-stylistiques de l'écrivain-artiste ; on ne peut l'expliquer que par la *subjectivisation profonde, généralisée, du mot-énonciation idéologique.* Celui-ci n'est plus un monument, ni même un simple document attestant l'existence d'un contenu sémantique substantiel ; il n'est plus perçu que comme l'expression d'un état subjectif fortuit. Dans la conscience linguistique, les représentations idiosyncratiques, individualisantes, ont pris tellement d'autonomie au sein de l'énonciation qu'elles ont complètement obstrué et relativisé son noyau sémantique et le point de vue social responsable qui s'y exprime. C'est comme si l'on avait cessé de tenir compte sérieusement du contenu sémantique de l'énonciation. La parole *catégorique,* la parole *assumée,* la parole *assertive* n'existe plus que dans des contextes scientifiques. Dans tous les autres domaines de la création verbale, c'est la fiction qui domine et non plus l'assertion. Toute l'activité verbale se réduit maintenant à répartir la « parole d'autrui » et la « parole qui semble être celle d'autrui ». Même dans les sciences humaines on voit se manifester une tendance qui consiste, au lieu de se prononcer de façon responsable sur une question donnée, à présenter l'état actuel de la recherche dans ce domaine, ce qui permet de proposer et d'éliminer de façon inductive « le point de vue généralement admis à notre époque » ; cette procédure est quelquefois considérée comme la meilleure « solution » possible d'un problème. Dans tout cela se manifeste la stupéfiante instabilité et l'incertitude du mot idéologique. Le discours littéraire, rhétorique, philosophique, et celui des sciences humaines deviennent le royaume des « opinions », des

opinions notoires, et d'ailleurs, dans ces opinions, ce n'est pas tant le *Quoi ?* que le *Comment ?* individuel ou idiosyncratique de l'opinion en question qui occupe le premier plan. Ce processus qui affecte la destinée du mot dans l'Europe bourgeoise contemporaine peut être défini chez nous également comme une *réification du mot,* comme une détérioration de son thématisme. Les idéologèmes de ce processus sont, chez nous comme en Europe occidentale, l'orientation formaliste de la poétique, de la linguistique et de la philosophie du langage. Est-il besoin de dire ici par quelles conditions de classe ce processus s'explique et de répéter les paroles justifiées de Lorck sur les seules voies possibles pour le renouvellement du mot idéologique, thématique, pénétré d'une appréciation sociale sûre et catégorique, du mot sérieux et responsable dans son sérieux ?

index

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

T



table des matières



« LE SENS COMMUN »

Théodor W. Adorno, *Mahler — Une physionomie musicale.*

C. Bally, K. Bühler, E. Cassirer, W. Doroszewski, A. Gelb, R. Goldstein, G. Guillaume, A. Meillet, E. Sapir, A. Sechechraye, N. Trubetzkoy, *Essais sur le langage.*

Gregory Bateson, *La cérémonie du Naven — Les problèmes posés par la description sous trois rapports d'une tribu de Nouvelle-Guinée.*

Emile Benveniste, *Vocabulaire des institutions indo-européennes — 1. Economie, parenté, société. — 2. Pouvoir, droit, religion.*

Basil Bernstein, *Langage et classes sociales — Codes sociolinguistiques et contrôle social.*

Jean Bollack, *Empédocle — 1. Introduction à l'ancienne physique. — 2. Les Origines, édition critique et traduction des fragments et témoignages. — 3. Les Origines, commentaires.*

Jean Bollack, *La pensée du plaisir — Epicure : textes moraux, commentaires.*

Jean Bollack, M. Bollack, H. Wismann. *La lettre d'Epicure.*

Jean Bollack, H. Wismann, *Héraclite ou la séparation.*

Luc Boltanski, *Le bonheur suisse.*

Pierre Bourdieu, L. Boltanski, R. Castel, J.-C. Chamboredon, *Un art moyen — Les usages sociaux de la photographie.*

Pierre Bourdieu, Alain Darbel (avec Dominique Schnapper), *L'amour de l'art — Les musées d'art européens et leur public.*

Pierre Bourdieu, J.-C. Passeron, *Les héritiers — Les étudiants et la culture.*

Pierre Bourdieu, J.-C. Passeron, *La reproduction — Eléments pour une théorie du système d'enseignement.*

Emile Durkheim, *Textes — 1. Elément d'une théorie sociale — 2. Religion, morale, anomie — 3. Fonctions sociales et institutions.*

Ernst Cassirer, *Essai sur l'homme.*

Ernst Cassirer, *Langage et mythe — A propos des noms de dieux.*

Ernst Cassirer, *La philosophie des formes symboliques — 1. Le langage — 2. La pensée mythique — 3. La phénomé nologie de la connaissance.*

Robert Castel, *L'ordre psychiatrique — L'âge d'or de l'aliénisme.*

Darras, *Le partage des bénéfices — Expansion et inégalités en France (1945-1965).*

Moses I. Finley, *L'économie antique.*

Erving Goffman, *Asiles — Etudes sur la condition sociale des malades mentaux.*

Erving Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne — 1. La présentation de soi — 2. Les relations en public.*

Erving Goffman, *Les rites d'interaction.*

Erving Goffman, *Stigmate — Les usages sociaux des handicaps.*

Claude Grignon, *L'ordre des choses — Les fonctions sociales de l'enseignement technique.*

Maurice Halbwachs, *Classes sociales et morphologie.*

Richard Hoggart, *La culture du pauvre — Etude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre.*

William Labov, *Sociolinguistique.*

Alain de Lattre, *L'occasionalisme d'Arnold Geulincx — Etude sur la constitution de la doctrine.*

Ralph Linton, *De l'homme.*

Herbert Marcuse, *Culture et société.*

Herbert Marcuse, *Raison et révolution — Hegel et la naissance de la théorie sociale.*

Louis Marin, *La critique du discours — Sur « La logique de Port-Royal » et « Les pensées » de Pascal.*

Alexandre Matheron, *Individu et communauté chez Spinoza*

Marcel Mauss, *Œuvres — 1. Les fonctions sociales du sacré — 2. Représentations collectives et diversité des civilisations — 3. Cohésion sociale et divisions de la sociologie.*

Raymonde Moulin, *Le marché de la peinture en France.*

Georges Mounin, *Introduction à la sémiologie.*

S. F. Nadel, *La théorie de la structure sociale.*

Erwin Panofsky, *Architecture gothique et pensée scolastique.* précédé de *L'abbé Suger de Saint-Denis.*

Erwin Panofsky, *La perspective comme forme symbolique et Port-Royal » et « Les pensées » de Pascal.*

Erwin Panofsky, *La perspective comme forme symbolique.*

Luis J. Prieto, *Pertinence et pratique — Essai de sémiologie.*

A. R. Radcliffe-Brown, *Structure et fonction dans la société primitive.*

Edward Sapir, *Anthropologie — 1. Culture et personnalité — 2. Culture.*

Edward Sapir, *Linguistique.*

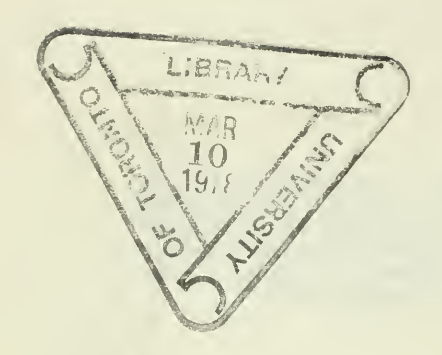
Joseph Schumpeter, *Impérialisme et classes sociales.*

Peter Szondi, *Poésie et poétique de l'idéalisme allemand.*



CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE QUATRE FÉVRIER MIL NEUF CENT SOIXANTE-
DIX-SEPT SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE
CORBIÈRE ET JUGAIN A ALENÇON ET INSCRIT
DANS LES REGISTRES DE L'ÉDITEUR SOUS
LE NUMÉRO 1242

Imprimé en France


LIBRARY
MAR
10
1978
UNIVERSITY
OF TORONTO



COLLECTION « LE SENS COMMUN »
dirigée par Pierre Bourdieu

MIKHAIL BAKHTINE

LE MARXISME ET LA PHILOSOPHIE DU LANGAGE

Au milieu du bouillonnement intellectuel des années vingt en U. R. S. S., Mikhaïl Bakhtine, philosophe et critique littéraire, s'interroge sur les rapports entre l'idéologie, le langage et le psychisme. Refusant la dichotomie saussurienne langue/parole, qui vide la pratique linguistique de sa substance, il affirme la nature sociale du signe et pose les fondements d'une linguistique de l'énonciation en tant que manifestation **sociale** et non **individuelle**. Au signe figé, réduit à n'être qu'un « signal », il oppose le signe mouvant, changeant, arène où se jouent les conflits sociaux.

Cet ouvrage, paru en U. R. S. S. sous le nom de Volochinov, élève de Bakhtine, paraît pour la première fois sous la signature de son véritable auteur.

AUX EDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

2-77

ISBN 2-7073-0151-5